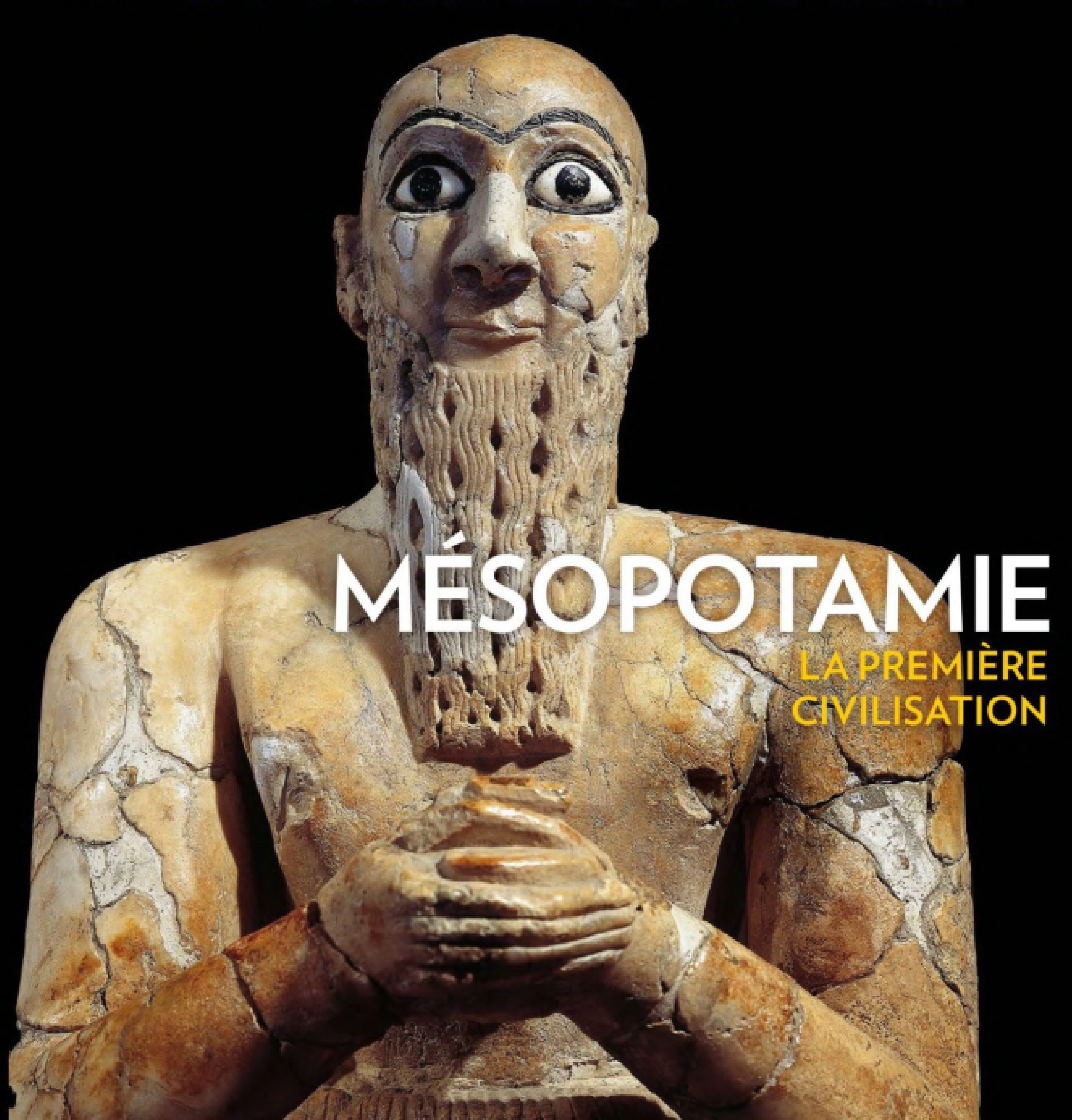
Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
HORS-SÉRIE

HISTOIRE & CIVILISATIONS



MÉSOPOTAMIE

LA PREMIÈRE CIVILISATION

LES MERVEILLES D'ART ET D'HISTOIRE DE L'ÉMILIE-ROMAGNE



UN VOYAGE CULTUREL EXCLUSIF EN ITALIE

DU 14 AU 21 JUIN 2022

À la croisée des chemins transhistoriques et transdisciplinaires de la fantaisie italienne, l'Émilie-Romagne, terre des arts par excellence, riche d'un patrimoine du Moyen Âge et de la Renaissance préservé, vous dévoilera ses plus beaux trésors cachés.

Votre itinéraire
Parme – Modène – Ferrare – Ravenne – Bologne

En compagnie de Christian Lassalle,
historien d'art espagnol et italien

Vos exclusivités *La Vie*

- Un programme sur mesure, tout compris
- Des conférences qui vous sont réservées
- Des rencontres passionnantes avec des personnalités locales

© Adobe Stock/Romybas



Licence : IM 075100351

Brochure gratuite et inscriptions auprès de l'agence Les Maisons du Voyage, 101 rue de l'Abbé-Groult, 75015 Paris au **01 56 81 38 28** ou à **lavie@lesmaisonsduvoyage.com** (code de référence : ERLV2022)

Retrouvez tous nos voyages sur boutique.lavie.fr

SOMMAIRE

Posée sur la 4[e] de couverture, pour les abonnés à l'offre couplée : une lettre *Histoire & Civilisations*.







ÉDITORIAL

Sur les terres de l'Irak actuel, il y a plus de 5 000 ans, quatre grandes cultures amorcèrent un long processus de civilisation : Sumériens, Akkadiens, Assyriens et Babyloniens fondèrent les premiers royaumes et empires connus. Ils formaient le foyer humain de ce que nous appelons la Mésopotamie. Ce terme grec d'origine araméenne désigne le territoire compris entre le Tigre et l'Euphrate. Les plus anciennes civilisations de l'histoire y émergèrent. En plein cœur d'un monde d'argile, sous un soleil torride et munis de quelques outils rudimentaires, les habitants de la « terre entre deux fleuves » érigèrent les premières villes. Selon la légende, ils construisirent des temples si hauts qu'ils frôlaient les nuages, et de somptueux palais qui resplendissaient comme des vergers en plein désert. Pourtant, plus encore que les édifices décrits par la Bible et par les auteurs antiques, l'ingéniosité des populations incite à connaître la culture mésopotamienne. Nous lui devons certaines des découvertes majeures de l'humanité : l'écriture – qui permit à ces précurseurs de témoigner de leurs épopées comme de leurs peurs, de leurs espoirs et de leurs aspirations –, le calcul, la division du temps ou encore la roue. Ces éléments fondamentaux du développement humain, loin d'avoir été réduits en poussière comme le furent leurs impressionnants bâtiments, restent très présents dans notre vie quotidienne. Partir à la rencontre des civilisations de la Mésopotamie dépasse la curiosité pour un univers aussi lointain que mystérieux. Nous sommes conviés à de passionnantes retrouvailles avec notre propre passé.

PAGES 4-5. *Lionne blessée*, fragment du relief assyrien de la chasse aux lions issu du palais d'Assurbanipal à Ninive, VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).
CI-CONTRE Statue de Shibum, chef du cadastre, dédiée à son roi Iku-Shamagan ; issue de Mari, 2455 av. J.-C. (Musée national de Damas).



SARGON Ier D'AKKAD. Buste en bronze de l'empereur akkadien ou peut-être de son petit-fils Naram-Sin (Musée national d'Irak, Bagdad). Page suivante, plaque en nacre trouvée dans la tombe de la reine Pu-abi, à Ur (British Museum, Londres).



LES ORIGINES : SUMER ET AKKAD



Le développement historique, politique, social et culturel de la Mésopotamie prend sa source chez les Sumériens et les Akkadiens. Nous pouvons les considérer comme les premières civilisations du Moyen-Orient. En effet, toutes les sociétés postérieures intégrèrent leurs notions et principes dans leur culture. Elles héritèrent des progrès nés de leur imagination fertile.



Dans la deuxième moitié du IIIe millénaire av. J.-C., le roi akkadien Sargon le Grand évoquait Enlil, roi des dieux mésopotamiens, pour définir les frontières de son empire récemment créé : « Enlil ne lui a pas donné de rival ; il lui a donné la mer Supérieure et la mer Inférieure. Depuis la mer Inférieure, les ressortissants d'Akkad occupaient les postes de gouverneur. » Comme tous les scribes de l'époque, Sargon le Grand utilisait des termes décrivant des réalités géographiques connues aujourd'hui sous d'autres noms. On rencontre ainsi dans les écrits la « mer Supérieure » et la « mer Inférieure » (la Méditerranée et le golfe Persique), la « montagnes des Cèdres » (le mont Liban), les fleuves Purattu et Idiqlat (l'Euphrate et le Tigre), les « Quatre régions du monde » (Subartu, au nord, Akkad, au sud, Amurru, à l'ouest, Élam, à l'est) ou « Sumer et Akkad » (la Mésopotamie), le « pays des Pierres » (Oman), le « pays du Cuivre » (l'Anatolie) ou le « pays de l'Albâtre » (l'Égypte)… Le berceau des anciennes civilisations du Moyen-Orient correspond à l'immense zone géographique occupée de nos jours principalement par la Turquie, la Syrie, la Palestine, Israël, le Liban, la Jordanie, l'Égypte, l'Irak et l'Iran. Leur influence s'étendait bien au-delà. Les populations de la Mésopotamie nouèrent en effet des liens

PREMIÈRES ÉTAPES DE L'HISTOIRE EN MÉSOPOTAMIE

10000-7500 av. J.-C.
Néolithique. Début de la révolution néolithique, domestication des animaux et des plantes. Intensification de la sédentarisation.

7500-6000 av. J.-C.
Premiers villages. Ils sont la conséquence de l'augmentation de la production agricole et de la croissance démographique.

6000-4500 av. J.-C.
Hassuna, Samarra et Halaf. La stabilité des colonies et les progrès techniques ouvrent sur les premières civilisations.

5000-3750 av. J.-C.
Période d'El Obeid. L'irrigation se développe en basse Mésopotamie, ce qui entraîne une nette augmentation des excédents agricoles.

3750-3150 av. J.-C.
Période d'Uruk. Inventions de la roue, de la voile, du tour de potier, des alliages de métaux, de l'écriture et développement des premières cités.

3150-2900 av. J.-C.
Période de Djemdet Nasr. Le modèle de la cité-État, dotée d'une structure sociale et politique bien organisée, se répand.



avec celles de régions plus ou moins proches, des rivages de la mer Égée aux pays bordant le golfe Persique, jusqu'aux territoires actuels du Pakistan, de l'Afghanistan, du Turkménistan et de l'Inde.

On appelait aussi cette vaste terre « Croissant fertile », car les cours des fleuves principaux (Nil, Jourdain, Oronte, Tigre et Euphrate) y dessinent une demi-lune. On y distingue cinq grandes régions dotées d'un climat, d'un relief et de ressources spécifiques.

Au nord-ouest, s'étend la grande péninsule d'Anatolie (en Turquie actuelle), délimitée à l'ouest et au sud par la Méditerranée, au nord par la mer Noire. Son territoire central est formé de hauts plateaux, ceints de chaînes de montagnes : les Pontiques au nord, le Taurus et l'Anti-Taurus au sud. La cordillère des monts Zagros forme au sud-est de l'Anatolie une frontière naturelle avec le plateau iranien. Cette vaste région montagneuse devint l'un des principaux points de production et de distribution de matières premières, dont certaines étaient rares, voire quasiment inexistantes en Mésopotamie : bois, métal et pierres précieuses. C'est aussi en Anatolie que naissent le Tigre et l'Euphrate, pourvoyeurs d'une ressource plus essentielle encore : l'eau.

Les deux grands fleuves serpentent sur plus de deux mille kilomètres jusqu'à leur embouchure dans les eaux du golfe Persique. Ils structurent la deuxième région, la Mésopotamie proprement dite. Cette « terre entre deux fleuves » vit l'émergence des civilisations du Moyen-Orient. Elle correspond à une partie de l'Irak actuel. Elle se compose au nord de la haute Mésopotamie, qui s'étend jusqu'à Bagdad ; et au sud de la basse Mésopotamie, où le Tigre et l'Euphrate se rejoignent avant de mêler leurs eaux à celles du golfe. Les habitants y pratiquaient l'agriculture et l'élevage. Mais l'absence presque totale de ressources naturelles y rendit indispensable le développement du commerce. Les fleuves jouaient le rôle de véritables autoroutes, dévolues à la circulation de biens, mais aussi celle d'innovations techniques et de créations culturelles.



La troisième grande région, la steppe syrienne, se trouve à l'ouest de la Mésopotamie, traversée par la moyenne vallée de l'Euphrate. Elle s'étend depuis le désert d'Arabie jusqu'à la cordillère d'Ansarieh et aux montagnes de l'Anti-Liban. Elle couvrait la majeure partie de la Syrie actuelle, et créait un lien naturel entre la Mésopotamie, l'Anatolie et la région côtière de la Méditerranée. Cette dernière constitue la quatrième grande région, Amurru, correspondant au Transeuphratène, formée par la zone littorale qui longe la Syrie et se poursuit, via les terres libanaises et israéliennes actuelles, jusqu'à l'embouchure du Nil, en Égypte. Le commerce y tenait une place prépondérante. Enfin, cinquième des régions composant le Moyen-Orient, le plateau iranien, délimité par les monts Zagros à l'ouest, par la chaîne de l'Elbourz au nord et par de vastes déserts à l'est. Lui-même riche en matières premières variées, le plateau était un passage obligé sur la route commerciale vers l'Afghanistan, le Turkménistan et le Pakistan, d'où arrivaient des minerais très appréciés.

Ainsi se présentait, dans ses grands traits, l'immense territoire sur lequel les humains allaient créer les premières sociétés urbaines.

Du village à la ville

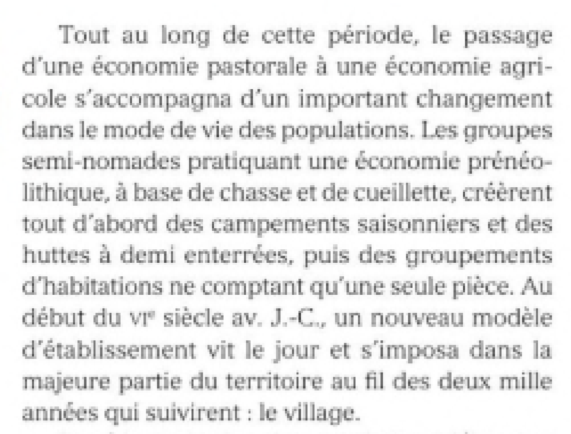
« Tu es beau, Enkidu, tu as quelque chose de divin. Pourquoi rôdes-tu dans le désert avec les bêtes sauvages ? Viens ! Je vais te conduire à Uruk-l'Enclos. » Ce passage est extrait de *L'Épopée de Gilgamesh*, récit légendaire appartenant aux plus anciennes œuvres littéraires de l'humanité. Il illustre bien le phénomène qui déterminera l'émergence de la civilisation mésopotamienne : le passage progressif des communautés d'éleveurs nomades (le « désert des bêtes » du poème), à la vie sédentaire en des lieux que l'on peut qualifier de villes. Par exemple Uruk, la ville des « enclos » où l'on gardait le bétail. Ces embryons de cités n'apparurent pas de façon soudaine ni en un lieu unique. Ils résultèrent d'une lente évolution. Celle-ci s'étala sur plus de deux mille ans, approximativement des années 10000 à 3300 av. J.- C.

« LA TERRE ENTRE DEUX FLEUVES ». C'est ainsi que les Grecs baptisèrent la plaine qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, les deux grands fleuves qui se jettent dans le golfe Persique. Le vert des palmeraies sur les rives de l'Euphrate contraste avec l'aridité du désert environnant.

Uruk, première grande cité sumérienne, berceau de l'histoire

La cité sumérienne d'Uruk est située sur les rives de l'Euphrate. Un établissement humain néolithique daté d'avant 5000 av. J.-C. l'avait précédée. Son apogée commença vers 3750 av. J.-C. pour se terminer approximativement en 3150 av. J.-C. Durant cette longue période, elle devint une des ville les plus importantes et la plus peuplées au monde.

Le cœur urbain d'Uruk occupait une surface d'environ 4 kilomètres carrés. D'après la mythologie sumérienne, les fortifications qui le protégeaient, longues de presque 10 kilomètres, furent édifiées vers 2650 av. J.-C. par Gilgamesh, le roi légendaire de la ville. Ce centre était à l'origine formé de deux noyaux : celui d'Anu (également connu sous le nom de Kullaba) et celui d'Eanna. Dans chacun de ces quartiers, se trouvait un temple. Le premier était dédié à Anu, le dieu du Ciel et des Constellations ; le deuxième à sa fille, la déesse tutélaire Inanna, déesse de l'Amour et de la Guerre, qui régissait la vie et la mort. Les premiers documents écrits de l'histoire de l'humanité furent trouvés à Uruk et datent de sa période de splendeur suprême, vers 3200 av. J.-C. À la fin de la période d'Uruk, l'hégémonie sur la basse Mésopotamie passa aux mains de la ville portuaire d'Ur. Uruk conserva néanmoins un rôle important pendant de nombreux siècles. Elle ne serait finalement abandonnée qu'à l'époque sassanide, au IIIe siècle. Elle resta donc habitée sans interruption pendant plus de cinq millénaires. Cela représente un véritable record ! Illustration ci-contre : vue aérienne des ruines du temple de Gareus, dernier des grands édifices bâtis dans la ville. Ci-dessous, à gauche : une statuette d'albâtre représentant probablement un prêtre-gouverneur d'Uruk, datée de la fin du IVe millénaire ou du début du IIIe millénaire av. J.-C. (Musée national d'Irak, Bagdad).



Tout au long de cette période, le passage d'une économie pastorale à une économie agricole s'accompagna d'un important changement dans le mode de vie des populations. Les groupes semi-nomades pratiquant une économie prénéolithique, à base de chasse et de cueillette, créèrent tout d'abord des campements saisonniers et des huttes à demi enterrées, puis des groupements d'habitations ne comptant qu'une seule pièce. Au début du VIe siècle av. J.-C., un nouveau modèle d'établissement vit le jour et s'imposa dans la majeure partie du territoire au fil des deux mille années qui suivirent : le village.

La sédentarisation des populations débuta en haute Mésopotamie. À partir de 5800 et jusqu'en 4500 av. J.-C., des colonies stables essaimèrent sur tout ce territoire. Plusieurs cultures s'y succédèrent : Hassuna (5800-5500 av. J.-C.), Samarra (5600-5000 av. J.-C.) et Halaf (5500-4500 av. J.-C.). La plaine mésopotamienne, irriguée par deux grands fleuves, représentait le cadre idéal pour le développement de nouvelles techniques agricoles. Le drainage, la canalisation et l'irrigation permirent d'assurer la subsistance d'une population croissante. À la fin de cette période, certains de ces établissements humains primitifs furent abandonnés ou détruits. Le Nord mésopotamien céda la première place au sud qui, à partir de la période d'El Obeid (5000-3750 av. J.-C.), prit le relais dans la course à l'urbanisation.

Uruk et les premières villes

Les premières preuves incontestables d'un passage du hameau à la ville en Mésopotamie ont été retrouvées sur le site de l'ancienne ville d'Eridu. Les dix-neuf niveaux archéologiques de ce site indiquent une occupation humaine ininterrompue du lieu, dès la période d'El Obeid et jusqu'à l'époque des villes proprement dites. En outre, les fouilles archéologiques révèlent qu'Eridu était organisée selon une hiérarchie sociale manifeste. On a découvert un ensemble de constructions de type religieux. Les chefs chargés du culte détenaient un pouvoir à la fois religieux, politique et militaire, et exerçaient une forme de contrôle sur le reste de la population.



Plus tard, ils seraient connus sous le nom de *en*, « seigneurs ». Eridu a aussi conservé des traces d'autres groupes de populations spécialisés dans certaines tâches : la production de nourriture, la construction, l'artisanat ou le commerce.

L'accroissement des excédents agricoles, la spécialisation économique, la stratification sociale ainsi que la centralisation du pouvoir conduisirent à l'apparition des premières villes de cette région historique. Ce processus se passa dans le sud de la Mésopotamie. Il correspond à la période d'Uruk (3750-3150 av. J.-C.), ainsi baptisée parce que le site archéologique de la ville d'Uruk en a fourni l'exemple le plus éloquent. Cette enclave, aujourd'hui située à quelque vingt kilomètres à l'est du cours de l'Euphrate, se trouvait à l'époque sur les rives du fleuve. Son étendue dépassa les quatre cents hectares, et elle compta plusieurs dizaines de milliers d'habitants. Son économie se basait sur la spécialisation des tâches. Son organisation reposait sur le pouvoir centralisé des autorités religieuses, à la gloire desquelles avaient été érigés de nombreux temples aux dimensions imposantes.

Cette concentration urbaine dense, dont de nombreux membres ne se consacraient pas à l'agriculture, facilita grandement une série d'améliorations en matière de technologie et d'organisation. Toutes avaient pour objectif d'augmenter le rendement des cultures. Pour irriguer des zones plus vastes, le réseau de canaux fut élargi. On inventa un nouvel outil agricole, l'araire, à traction animale, beaucoup plus efficace que la houe et permettant de défricher des parcelles de terre beaucoup plus grandes. Le tour de potier permit de produire des objets en céramique bien plus gros que par le passé. La roue et la voile, sans oublier le développement progressif de la métallurgie, figurent aussi au nombre des innovations notables. Toutefois, la Mésopotamie entra dans l'histoire grâce à son invention la plus remarquable : l'écriture. La nouvelle cohabitation urbaine avait rendu cet outil absolument indispensable au suivi et à l'inventaire d'une myriade d'activités commerciales, juridiques, religieuses, politiques et culturelles.

La Mésopotamie antique et la civilisation sumérienne

La civilisation sumérienne, considérée comme la première civilisation de l'histoire de l'humanité, est étroitement liée au développement urbain. Elle compta jusqu'à dix-huit grandes cités-États, sur un territoire d'environ 30 000 kilomètres carrés en basse Mésopotamie. Illustration : fragment d'un vase liturgique originaire d'Uruk, daté de la période de Djemdet Nasr (3150-2900 av. J.-C.), représentant une vache dans une étable (musée du Louvre, Paris).





Uruk ne reste pas un cas unique : parallèlement, surgirent d'autres cités populeuses et économiquement très dynamiques. La *Liste royale sumérienne*, tentative d'ordonner les anciennes dynasties dont les Mésopotamiens gardaient le souvenir, élisait d'ailleurs Eridu au rang de première ville de l'histoire. Elle constitua un centre religieux de tout premier plan, à la gloire du dieu Enki. Nippur, non moins rayonnante, était consacrée à Enlil. Ur fut à différentes époques le siège politique et le moteur économique du monde sumérien. Lagash et Umma, quant à elles, se disputèrent au fil des siècles l'hégémonie sur la basse Mésopotamie.

L'énigme des Sumériens

Mais qui étaient donc les habitants de ces villes primitives ? Les sources anciennes appellent « pays de Sumer » le sud de la plaine mésopotamienne et c'est pourquoi les historiens ont appelé « Sumériens » les plus anciens habitants connus de cette région. Toutefois, depuis la découverte de l'existence du peuple sumérien, au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, les spécialistes se confrontent à une grande énigme : celle de son origine. Leurs avis divergent. Une première hypothèse fait des Sumériens un nouveau groupe de peuplement qui, à son arrivée en Mésopotamie, aurait provoqué les changements sociaux, culturels ou encore techniques de la fin de la période d'El Obeid ou du début de celle d'Uruk. À cette immigration allait correspondre l'apparition de l'écriture – dans leur langue, le sumérien. D'où venait ce peuple ? L'Anatolie, l'Iran ou l'Inde ont été évoqués, mais il n'existe aucune preuve, archéologique ou encore linguistique, de son origine géographique exacte.

Pour un autre courant de chercheurs, le peuple sumérien était déjà établi dans le sud de la Mésopotamie depuis la période d'El Obeid (5000-3750 av. J.-C.). Plus au nord, l'élément sémite prédominait. Le terme « sémite » fait référence aux populations du Moyen-Orient et d'une partie de l'Afrique parlant l'une ou l'autre des nombreuses langues sémitiques. Ces langues, dont beaucoup



1 EL OBEID. L'époque de son développement (5000-3750 av. J.-C.) donne son nom à la première période de la culture sumérienne proprement dite. Il faut cependant plutôt la considérer comme une colonie préurbaine.

2 ERIDU. D'après la mythologie sumérienne, c'était l'une des cinq villes construites avant le Déluge. Les fouilles archéologiques confirment qu'il s'agit du premier noyau de population sédentaire connu en Mésopotamie.

3 URUK. Elle donne son nom à la deuxième grande période de la culture sumérienne (3750-3150 av. J.-C.). Elle compta jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'habitants. On la considère comme la première grande ville de Mésopotamie.

4 UR. Elle atteignit son apogée au milieu du IIIe millénaire av. J.-C. Son port fluvial jouissait du meilleur accès à la mer du monde sumérien. Elle devint ainsi le moteur économique de la région. Ses fortifications s'étendaient sur plus d'un kilomètre carré.

5 NIPPUR. Son peuplement débuta à la période d'El Obeid. Il s'agissait de l'un des centres culturels les plus importants de Mésopotamie. La ville avait le statut de citée sacrée.

6 KISH. Elle tenta d'exercer une domination politique sur les autres villes. Elle aurait eu, au moins, une fonction de représentation.

7 LAGASH. Elle connut son apogée vers 2450 av. J.-C., lorsqu'elle conquit Umma, Ur, Uruk et Kish. Son influence atteignit les frontières de l'Élam.

sont mortes, ont été divisées en trois groupes : le groupe oriental (akkadien, éblaïte), le groupe occidental (araméen, phénicien, hébreu…) et le groupe méridional (sabéen, éthiopien, arabe…). Suivant cette seconde hypothèse, les locuteurs de ces trois groupes de langues coexistaient. Ils partageaient institutions, croyances, styles de vie et techniques agricoles et artisanales. Que les premières tablettes mésopotamiennes retrouvées soient écrites en sumérien démontre qu'on parlait cette langue à cette époque, non qu'on ne la parlait pas avant. Les changements techniques observés entre les périodes d'El Obeid et d'Uruk n'apparurent pas soudainement : ils découlaient d'une évolution lente, à caractère local. En effet, l'archéologie fait état d'une continuité culturelle remarquable dans la région. Les fouilles réalisées à Uruk, sur le temple d'Anu, dieu du Ciel, et surtout la série de temples de l'Eanna, dédiés à la déesse Inanna/Ishtar, ont mis au jour divers sanctuaires édifiés sur le même site deux millénaires durant. On devrait donc rechercher l'origine des Sumériens en Mésopotamie même. Elle serait liée d'une manière ou d'une autre à la culture de Samarra, établie dans le nord du « pays de Sumer » depuis le VIe siècle av. J.-C. L'urbanisation inaugurée à la période d'Uruk continua de se développer au cours de toute la période suivante, celle de Djemdet Nasr (3150-2900 av. J.-C.).

Le Dynastique archaïque

L'époque qui suivit celle de Djemdet Nasr pour s'achever à la fondation de l'Empire akkadien est connue sous le nom de Dynastique archaïque (2900-2334 av. J.-C.), lui-même divisé en trois périodes (Dynastique archaïque I, II et III). La civilisation sumérienne entre alors dans l'histoire, telle que définie par opposition à la préhistoire, soit par l'apparition de documents écrits.

La *Liste royale sumérienne*, rédigée bien plus tard, à la fin du IIe millénaire av. J.-C, constitue une source importante pour la compréhension des débuts du monde sumérien. Ce texte donne la liste des anciens rois de Sumer, historiques ou mythologiques. La première partie évoque certains souverains légendaires au règne prodigieu-



L'Épopée de Gilgamesh, le poème épique le plus ancien de l'humanité

Personnage de la mythologie sumérienne, Gilgamesh aurait été roi d'Uruk vers 2650 av. J.-C. Son nom figure dans la *Liste royale sumérienne*. Cependant, rien n'atteste l'authenticité de son existence. On le connaît par le « roman » dont il est le héros, *L'Épopée de Gilgamesh*, un récit épique rédigé sur douze tablettes d'argile.

L'Épopée de Gilgamesh narre les aventures de ce roi légendaire en quête de gloire et de son ami Enkidu. Ils livrent ensemble bataille à d'épouvantables animaux fantastiques. Après la mort de son compagnon, Gilgamesh part seul à la recherche de l'immortalité. On considère cette épopée comme l'un des plus anciens récits écrits de l'histoire, et la réflexion la plus ancienne sur la condition humaine. Elle aborde en effet certains thèmes fondamentaux de la littérature universelle, tels que le pouvoir, l'amitié et surtout la mort. La figure de Gilgamesh a été représentée dans de nombreuses œuvres d'art. Illustration ci-dessus : un fragment d'un bas-relief assyrien du VIIe siècle av. J.-C. Il représente un héros dominant un lion – qu'on suppose communément être Gilgamesh. Il a été trouvé dans le palais de Sargon II, roi d'Assur (722-705 av. J.-C.), à Khorsabad (musée du Louvre, Paris).

sement long (jusqu'à quarante-trois mille deux cents ans !) et des événements apocalyptiques, dont le Déluge (Abubu). La *Liste* évoque plus loin un roi de Kish, « Enmebaragesi, qui emporta en guise de butin les armes du pays d'Élam, fut roi et régna neuf cents ans ». On trouve mention d'Enmebaragesi de Kish sur des fragments d'un godet en pierre datant de 2700 av. J.-C, ce qui fait de lui le premier roi sumérien historiquement attesté. Cette brève inscription semble donc nous ouvrir les portes de l'histoire sumérienne, au moment correspondant au Dynastique archaïque II (2700-2600 av. J.-C.).

Mythes et réalités

La *Liste* mentionne également d'autres souverains (Enmerkar, Lugalbanda et Gilgamesh), célèbres par les épopées rédigées plus tard à leur gloire. Si leur existence était avérée, ils auraient probablement vécu pendant le Dynastique archaïque II. Gilgamesh, roi d'Uruk, aurait pu être le contemporain d'Enmebaragesi. Les archéologues ne disposent toutefois d'aucune preuve irréfutable de leur réalité historique.

Si les informations et dates données dans la *Liste* restent difficilement vérifiables, elle laisse entrevoir l'organisation sociale et politique sumérienne de cette première époque. Le lien entre pouvoir et religion est illustré dans certains passages du texte : « Lorsque la royauté descendit du ciel, la royauté fut à Eridu. » Pour les Sumériens, donc, la royauté était d'origine divine, et l'autorité politique résidait dans le temple. Chaque ville avait son dieu tutélaire : Enki pour Eridu ; Sin pour Ur ; Enlil pour Nippur ; Shara pour Umma ; Shamash pour Sippar… Les Sumériens croyaient fermement que les dieux eux-mêmes choisissaient leur représentant terrestre. La *Liste*, qui cite de nombreuses villes, permet aussi de comprendre qu'aucune d'entre elles n'exerça d'hégémonie définitive sur les autres, même si les affrontements entre elles se répétèrent, comme l'attestent les vestiges archéologiques.

On sait qu'à Enmebaragesi de Kish, succéda son fils Agga. Après le règne de ce dernier, leur ville fut vaincue par sa rivale Uruk, qui établit son hégémonie au sein du monde sumérien. On lit en effet sur une inscription que « Kish fut écrasée par les armes et [que] la royauté passa à l'Eanna », c'est-à-dire au temple d'Uruk. Cette phrase confirme le rôle central des temples et du clergé. Toutefois, un autre type de construction, le palais, fit bientôt son apparition. On en trouve les premiers vestiges à Kish et à Eridu. Temple et palais composaient un pouvoir bicéphale qui marquerait longtemps l'histoire sumérienne.



LA HARPE DE LA REINE. L'archéologue britannique Leonard Woolley fouilla le site d'Ur de 1919 à 1934. Les tombes royales lui livrèrent un véritable trésor. Parmi les pièces les plus précieuses, se trouvent les « harpes d'Ur », ou « lyres d'Ur », les plus anciens instruments à cordes connus. Il s'agit de quatre lyres en bois, or et lapis-lazuli, datées d'environ 2400 av. J.-C. Celle qui figure sur la photo ci-contre a été baptisée « harpe de la reine ». C'est l'une des deux harpes trouvées dans le trousseau funéraire de la tombe de la reine Pu-abi (British Museum, Londres).

L'hégémonie d'Uruk prit fin vers 2550 av. J.-C., date de l'invasion des Élamites, un peuple issu du sud-est de l'Iran. Mesannepada, prince de la ville d'Ur, profita alors de la circonstance pour prendre le pouvoir et fonder la première dynastie d'Ur (2560 av. J.-C.).

La première dynastie d'Ur

Ur avait alors une position privilégiée dans le monde de Sumer. Tandis qu'Uruk et Nippur devenaient les principaux sièges religieux, et que Kish luttait pour exercer la domination politique, Ur s'imposait comme le principal moteur économique de la région. Située sur les bords de l'Euphrate et distante du golfe Persique d'à peine cinquante kilomètres, la ville était dotée d'un double port, fluvial et maritime, par lequel arrivaient les produits et les matières premières des régions orientales.

Les tombes royales, datées entre 2550 et 2400 av. J.-C. (débuts du Dynastique archaïque III) représentent sans doute la meilleure preuve de la prospérité dont jouissait Ur. Cet ensemble de seize tombes était le théâtre, rapportent les archéologues, d'un étrange rite funéraire, unique en son genre dans toute l'histoire du Moyen-Orient. Dans certains cas, le mort a été enseveli dans une chambre de pierre enterrée dans une fosse profonde, accompagné par une partie de sa garde personnelle, de sa cour (musiciens et servantes) et peut-être d'un membre de sa famille. On a retrouvé dans certaines des fosses jusqu'à soixante-treize corps, tous parfaitement alignés, vêtus de riches tenues, parés de bijoux, et accompagnés d'instruments de musique. Cette disposition exclut a priori un sacrifice forcé.

La grande richesse des trousseaux funéraires dans ces tombes royales montre bien le rayonnement commercial d'Ur. Il atteignit les confins du monde oriental, depuis l'Égypte jusqu'à l'Anatolie et depuis le Levant jusqu'à la vallée de l'Indus. Une activité commerciale de cette envergure menée à vaste échelle requérait par ailleurs une mobilisation considérable de ressources administratives : diplomates, trésoriers, grossistes, transporteurs, interprètes...

L'étendard d'Ur : une pièce exceptionnelle

Les tombes royales d'Ur font partie d'une nécropole contenant quelque deux mille sépultures. Les archéologues y retrouvèrent, parmi bien d'autres pièces magnifiques, le désormais célèbre étendard d'Ur.

Cet étendard est un coffre en bois légèrement trapézoïdal, de 27 centimètres de haut et 48 de long. Une mosaïque incrustée de lapis-lazuli, de nacre et de fragments d'écaille recouvre ses côtés. D'après Leonard Woolley, l'archéologue qui l'a découvert, il aurait été porté en étendard. D'autres chercheurs y voient plutôt un meuble ou la caisse de résonance d'un instrument de musique. Les deux panneaux décrivent deux scènes opposées : la guerre et la paix. L'image ci-contre reproduit celle de la guerre. Elle est composée de trois bandes représentant : ❶ **Les prisonniers,** conduits nus devant le roi (la figure centrale, plus grande que les autres), suivis par les dignitaires armés de haches. ❷ **Les soldats du roi** en armure, équipés de haches et de lances, qui vainquent et tuent leurs ennemis, puis conduisent les survivants au monarque. ❸ **Les chars de guerre** à quatre roues, tirés chacun par quatre onagres, qui piétinent les soldats ennemis. Vers 2600 av. J.-C. (British Museum, Londres).



Les tombes révèlent un raffinement artistique remarquable : orfèvrerie délicate, fine marqueterie de certains instruments, réalisme des animaux représentés sur les objets rituels.

Commerce et cités-États

Le roi Mesannepada sut tirer parti de ces avantages. Au cours des quarante années de son règne, il exerça un fort pouvoir dans tout le sud de la Mésopotamie, et fit d'Ur une splendide capitale. Son domaine d'influence ne se limita pourtant pas à cette zone. Leur inlassable activité commerciale mena les Sumériens vers des régions situées au-delà des frontières de leur territoire, à l'ouest, en amont de l'Euphrate et du Tigre. Là-bas, ils pouvaient se procurer des pierres semi-précieuses (cornaline, lapis-lazuli), des métaux (étain, cuivre et argent), du bois. Les nombreux foyers de peuplement qui avaient surgi sur le moyen Euphrate (Mari, Terqa et Ebla) et en haute Mésopotamie (Assur, Tell Taya ou Tell Brak) connurent ainsi une expansion rapide. Certains devinrent même des villes s'étendant sur plus de cent hectares. Les échanges commerciaux entre ces nouvelles bourgades et Sumer s'accompagnaient d'une importante influence culturelle sumérienne. Elle se manifesta de multiples manières dans l'art et l'architecture, mais par dessus tout par l'adoption du système d'écriture cunéiforme, que chaque groupe adapta à sa propre langue. Chaque ville conservait cependant son propre système politique autonome, lequel était basé sur une monarchie résidant dans un palais. Un système de relations diplomatiques préexistait à l'hégémonie sumérienne ; il devrait être réadapté en fonction du nouvel équilibre des pouvoirs.

Les preuves de ces relations avec le pouvoir sumérien ne manquent pas. Une perle de lapis-lazuli, cadeau du roi sumérien à Anbu, son homologue de Mari, fait par exemple référence à « Mesannepada, roi d'Ur ». Des milliers de tablettes des archives de la ville d'Ebla attestent des liens étroits et constants entre les populations de la région. L'importante ville de Mari jouait le rôle de plaque tournante du commerce des matières premières, qu'Ebla se procurait dans les

centres producteurs d'Anatolie pour ravitailler Ur. Cette relation symbiotique entre les centres sumériens et ceux de la haute Mésopotamie se maintint jusqu'à la fondation de l'Empire akkadien.

La première unification

Au milieu du IIIe millénaire av. J.-C., il existait probablement dans le sud de la Mésopotamie quelque dix-huit grandes cités-États, réparties sur près de trente mille kilomètres carrés. Leur croissance démographique et l'expansion de leurs terrains agricoles qui en résultait, provoquèrent d'inévitables accrochages politiques et militaires entre ces villes. Bien qu'elles fussent toutes indépendantes politiquement, il semblerait que Kish eût exercé une forme de domination ; certains monarques d'autres villes convoitaient en effet le titre de « roi de Kish ». De même, lorsque éclata un conflit entre les cités voisines d'Umma et de Lagash à propos de canaux d'irrigation et de leur zone d'influence, le roi Mesilim (probablement de la ville de Der) joua le rôle d'arbitre dans la dispute en tant que « roi de Kish ». Les textes narrent qu'« Enlil, roi de toutes les terres, père des dieux, en vertu de son autorité souveraine, traça la frontière entre Ningirsu [dieu de Lagash] et Shara [dieu d'Umma] ; Mesilim, roi de Kish, la mesura et y érigea un monument ». En dépit de ce mandat supposément divin, les rois d'Umma ne prirent pas la peine de respecter l'accord, et un long conflit entre les deux cités s'engagea alors.

L'un des épisodes de cette lutte, la grande victoire d'Eannatum de Lagash (vers 2450 av. J.-C.) sur Umma, est commémoré sur les reliefs de la célèbre *stèle des Vautours* exposée au Louvre. Elle représente le roi en messager des dieux, dont il défend les biens. Un côté de la stèle montre le roi Eannatum en pleine campagne, triomphant ; le côté opposé, le dieu tutélaire de Lagash, Ningirsu, mettant symboliquement en déroute l'ennemi et accordant la victoire au roi et à sa cité.

Les conflits entre les deux villes pour le contrôle des territoires les plus fertiles et des routes commerciales se poursuivirent plusieurs années sans interruption.



CASQUE ROYAL. Il est réalisé en alliage d'or et d'argent, et les décorations de son sommet évoquent les cheveux humains. Découvert dans la tombe du roi Meskalamdug, de la Ire dynastie d'Ur, il date de 2500 av. J.-C. (Musée national d'Irak, Bagdad).

LA *STÈLE DES VAUTOURS* ET LA VICTOIRE DE LAGASH

La *stèle des Vautours* commémore la victoire d'Eannatum, roi de Lagash, sur la ville d'Umma. Les deux villes se disputaient la possession de terres fertiles et du canal qui les irriguait. La guerre éclata quand Ush, roi d'Umma, détruisit la stèle érigée par Mesilim, roi de Kish et arbitre du conflit. La stèle des *Vautours* est datée approximativement de 2450 av. J.-C. Elle fut découverte par les archéologues dans les ruines de Girsu, la ville sainte de Lagash (musée du Louvre, Paris).



UNE ŒUVRE À DEUX FACES

La stèle, travaillée dans de la roche calcaire, devait avoir à l'origine une hauteur de 1,80 mètre. Elle a été découverte brisée en sept parties et incomplète. Ce que l'on appelle la « face historique » relate la bataille ; dans le fragment supérieur se trouve la volée de vautours qui donne son nom à l'œuvre. Sur la face dite « mythologique » sont représentées les forces cachées, notamment le dieu Ningirsu, le protecteur de Lagash, en train de capturer les soldats ennemis avec un filet.

Détail du fragment qui donne son nom à la stèle, situé sur la partie supérieure droite. Des vautours portent dans leur bec des têtes et des membres d'ennemis vaincus.

Dans la partie supérieure, les troupes de Lagash, en formation de phalange, suivent leur roi qui marche vers l'ennemi.

3

Sous les ennemis écrasés et une bande de texte, apparaît une deuxième rangée de soldats. Armés de lances, ils représentent métaphoriquement une armée populaire.



Entre les scènes, s'intercalent des bandes d'un texte foisonnant. Chacune raconte un épisode de l'événement.

Le roi est toujours représenté coiffé d'un casque lisse, les cheveux attachés dans la nuque, en chignon. Le costume royal de guerre comporte une jupe ornée de touffes de laine ainsi qu'une cape nouée sur l'épaule gauche.

1 LE ROI. Eannatum marche à la tête de son armée, équipé pour le combat. Les soldats le suivent à l'abri d'une forêt de lances.

2 LES ARMES. Les soldats d'Eannatum sont essentiellement armés de longues lances et protégés par des casques et de grands boucliers.

3 LES ENNEMIS. Les corps des soldats d'Umma composent une masse informe écrasée et piétinée par l'armée victorieuse.

4 LE CHAR. Le roi Eannatum, juché sur son char de guerre, brandit une longue lance. Il est suivi et protégé par les soldats, eux aussi munis de lances.



L'empire de Sargon et la domination akkadienne sur le Croissant fertile

D'origine humble, l'empereur Sargon d'Akkad conquit les villes sumériennes ainsi que les royaumes de l'Élam et d'Ebla. Il entreprit une progression inexorable qui l'amena finalement à contrôler toute la Mésopotamie. Ses successeurs ne parvinrent pas à empêcher la désagrégation de ses territoires. Mais l'histoire se souvient de lui comme de l'artisan du tout premier empire connu.

Ses succès militaires, Sargon les doit à la modernisation de l'armée et aux innovations en matière de tactique militaire. Ils le conduisirent à dominer la majeure partie du Croissant fertile. Ce contrôle exercé sur les terres fertiles, les principales villes et les routes commerciales ne serait surpassé que par l'Empire néo-assyrien, plus de quinze siècles plus tard. Sargon Ier s'autoproclama *sarru-kenu*, un terme akkadien signifiant « roi légitime ». Il ne fut pas qu'un conquérant belliqueux. Au cours de son règne, il mit en place un modèle de gouvernement centralisé qui serait adopté pendant plus d'un millénaire et demi par la majorité des gouvernants du Moyen-Orient. Il établit les bases de l'administration efficace d'un immense territoire, contrôlé par une autorité établie dans une capitale unique, Akkad, qu'il avait lui-même fondée. Le contrôle administratif et économique des routes commerciales lui permit d'approvisionner un empire vaste et prospère, unifié pour la première fois sous l'autorité d'un seul monarque. Illustration à gauche, détail d'une stèle provenant de Suse, sur laquelle on peut distinguer un groupe de prisonniers (musée du Louvre, Paris).

La victoire définitive de Lugal-zagesi, roi d'Umma (2340-2316 av. J.-C.) y mit un terme. Ce succès constitua la première étape dans la politique impérialiste de Lugal-zagesi. Il devint le tout premier seigneur absolu de tout le Croissant fertile, avec des territoires qui s'étendaient sur toute la plaine mésopotamienne. Uruk en était la grande capitale. Un texte sumérien inscrit sur un godet en chlorite trouvé à Nippur l'exprime ainsi : « Enki donna à Lugal-zagesi le royaume de la nation, mit toutes les terres à ses pieds et les lui confia d'est en ouest ; ensuite, depuis la mer Inférieure le long du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à la mer Supérieure, Enlil aménagea ses chemins pour lui. »

Sargon Ier d'Akkad et son empire

Ce contrôle de toute la Mésopotamie était, en réalité, plus feint qu'avéré. La plupart des cités-États sumériennes persistaient à tenir fermement à leur indépendance. Cela causa la désintégration de l'empire de Lugal-zagesi. Il passa rapidement aux mains de celui qui fut le véritable créateur du premier Empire mésopotamien, le roi akkadien Sargon le Grand.

Peuple établi depuis de nombreuses années dans le nord de la basse Mésopotamie, les Akkadiens doivent leur nom et celui de leur langue à la ville d'Akkad. Ils étaient particulièrement nombreux dans la région de Kish et de Sippar, près du site où fut fondée leur capitale, Akkad. On trouve leurs souverains mentionnés dans la *Liste royale sumérienne*. Ils formèrent une dynastie de onze rois, qui régna pendant quelque cent quatre-vingts ans. Le premier, Sargon, dit Sargon le Grand ou Sargon d'Akkad (2340-2284 av. J.-C.), fut une des figures les plus marquantes de l'histoire de la Mésopotamie. Son activité militaire commença par la conquête d'Uruk et des autres villes qui, indépendantes dans les faits, se trouvaient en théorie sous le joug de Lugal-zagesi. Lorsque Sargon parvint à contrôler Sumer, il se lança dans une politique impérialiste qui le mena au-delà des frontières de la Mésopotamie. Il conquit tout d'abord les opulentes Mari et Ebla, puis arriva jusqu'à Larmuti dans la région méditerranéenne, pour atteindre ensuite le

Extension maximale de l'Empire akkadien sous Naram-Sin d'Akkad (2260-2223 av. J.-C.)
Empire de la IIIe dynastie d'Ur sous Shulgi (2094-2047 av. J.-C.)
Invasions par d'autres peuples
ELAM États
Principales routes commerciales du Moyen-Orient

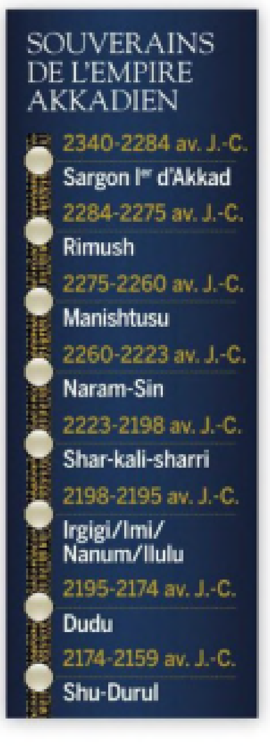
Liban, l'Anatolie, ainsi que l'Élam et Dilmun, dans le golfe Persique. Il établit ainsi les bases d'un État qui revendiquait le contrôle total de la Mésopotamie. Cette politique serait celle suivie par tous ses successeurs, avec plus ou moins de succès.

Sargon ne se contenta pas, comme l'avait fait Lugal-zagesi, de soumettre militairement et ponctuellement les villes mésopotamiennes. Il voulait instaurer une domination stable sur un territoire que son gigantisme rendait par trop propice aux insurrections. Il sut respecter certaines traditions sumériennes, et maintint aux postes de gouverneur des cités sumériennes les *ensi* et *lugal* locaux. Il nomma néanmoins sa propre fille grande prêtresse d'Ur. Sa politique tendait clairement à accaparer tous les pouvoirs. Indépendant du temple, le monarque s'octroyait le premier rôle. Sargon adopta un nouveau titre royal qui ne manquait pas de grandiloquence : roi de la Totalité, roi de Sumer et d'Akkad, roi des Quatre Régions du monde… Aux nouveaux postes administratifs, il plaça enfin des personnes de confiance, généralement issues de sa famille.

Les Akkadiens accrurent leur pouvoir économique en s'emparant du contrôle de toutes les routes commerciales, jusqu'alors détenu par les Sumériens. S'ouvrit alors pour eux une formidable époque d'abondance et de richesse. Sans doute la capitale du nouvel empire matérialisait-elle cette prospérité. Malheureusement, les archéologues ne l'ont toujours pas localisée.

Akkad en crise

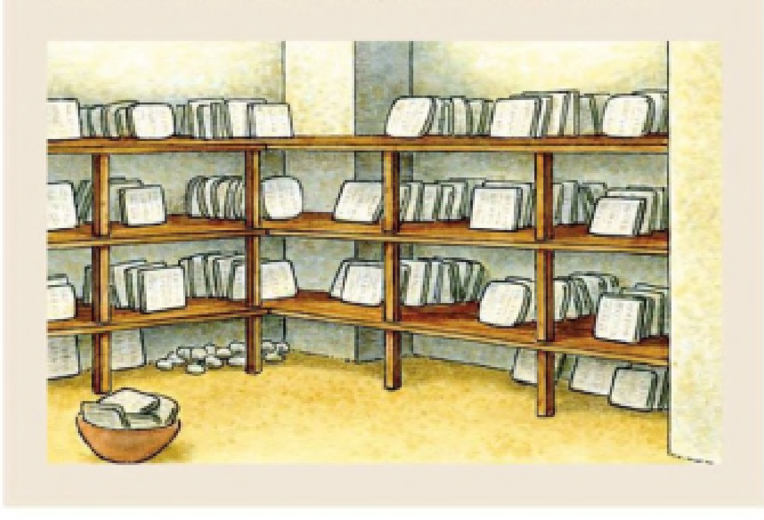
Les anciennes cités sumériennes, qui n'avaient pas coutume d'être dirigées ni contrôlées par qui que ce fût, subirent une inflexible domination tant politique que religieuse, économique et culturelle. Elles devaient s'acquitter de lourds impôts. Des recrutements massifs étaient par ailleurs fréquemment organisés pour des campagnes militaires lointaines ou pour la réalisation de travaux publics, sur des sites lointains. La perte des ports commerciaux d'Ur au profit d'Akkad entraîna le transfert du foyer de l'économie mésopotamienne dans le nord de la plaine, au détriment du Sud.



Les vingt mille tablettes de la bibliothèque du palais royal d'Ebla

Le palais royal de la ville d'Ebla,située dans l'actuelle Syrie, disposait d'une riche salle d'archives. Sur des étagères en bois, étaient archivées des tablettes d'argile portant des textes cunéiformes en sumérien et éblaïte. Ils correspondent à environ cent quarante ans de l'histoire de la ville.

Ebla fut saccagée par les troupes de Naram-Sin vers 2240 av. J.-C. Elles détruisirent et incendièrent le palais royal. Cependant les tablettes d'argile, ensevelies, résistèrent au temps sous les décombres. Les archéologues ont pu récupérer environ vingt mille de ces tablettes, datées entre 2400 et 2250 av. J.-C., et reconstituer leur disposition dans la salle d'archives.



Tout cela provoqua, à la fin du règne de Sargon, l'éclatement de rébellions, dont certaines menacèrent la capitale de l'empire.

À la mort du grand monarque, ses fils et successeurs durent affronter une situation d'insurrection générale. Pour punir une nouvelle révolte, probablement menée par Ur, rejointe par l'Élam, Rimush (2284-2275 av. J.-C.) ravagea les villes sumériennes. Il ordonna de véritables massacres ainsi que des déportations massives. Une inscription indique que « lorsqu'il saccagea l'Élam et Parahshum, il fit main basse sur trente mines d'or, trois mille six cents mines de cuivre et trois cent soixante esclaves, et les donna en offrande à Enlil ». Le frère et successeur de Rimush, Manishtusu (2275-2260 av. J.-C.) mena aussi d'impitoyables batailles pour soumettre les Sumériens et les Élamites. Entre-temps, dans le Nord, la ville d'Ebla avait reconquis son indépendance après la mort de Sargon et repris le contrôle du territoire et des routes vers l'Anatolie. À l'Est, les Lullubii et les Goutéens, deux peuples des monts Zagros dont l'influence allait croissant, menaçaient ; tout comme les Hourrites, futurs farouches adversaires. Voyant les routes du nord bloquées, Manishtusu mena à bien une campagne maritime aussi risquée que spectaculaire à travers le golfe Persique. Elle le conduisit probablement jusqu'à Magan (Oman), à la recherche de matières premières, comme l'argent ou la diorite noire, une roche très dure dans laquelle il fit sculpter des statues et des stèles. Contrairement à son terrible frère Rimush, Manishtusu opta toutefois pour une politique de coopération avec les vaincus. Il s'efforça de mettre en place une organisation politico-administrative capable d'apporter la cohésion dans l'empire.

Les conquêtes de Naram-Sin

Le dernier des grands monarques akkadiens se nommait Naram-Sin (2260-2223 av. J.-C.), fils de Manishtusu et petit-fils de Sargon. Grâce à des campagnes militaires menées sur tous les fronts, Naram-Sin parvint à protéger les frontières établies par Sargon. Il les étendit même légèrement, jusqu'à la localité de Pir-Hussein, au nord, près du lac de Van (dans le sud-est de la Turquie actuelle). Deux de ces campagnes retiennent l'attention. La première fut dirigée contre les tribus des Lullubi et des Goutéens, les futurs vainqueurs de l'Empire akkadien. La *Stèle de victoire* conservée au Louvre raconte le triomphe remporté par Naram-Sin. La deuxième campagne se conclut sur la prise de la cité d'Ebla et la destruction de son palais royal. L'incendie cuisit des milliers de tablettes en argile des archives royales. Les dites tablettes restèrent ensevelies sous les ruines jusqu'à ce que les archéologues les découvrent au XIXe siècle. Elles constituent une source d'informations inégalable sur l'histoire de la Mésopotamie à cette période.

Ses éclatantes victoires convainquirent Naram-Sin de se proclamer roi des « Quatre Régions du monde », comme l'avait jadis fait son grand-père. Il alla même beaucoup plus loin en obligeant ses sujets à prêter serment par son nom. En outre, quiconque écrivait son nom devait le faire précéder de l'idéogramme caractéristique des noms divins. Pour la première fois dans l'histoire de la Mésopotamie, un roi était divinisé de son vivant. En dépit du lien étroit existant entre la divinité et la royauté dans le monde mésopotamien, les deux sphères restèrent cependant presque toujours nettement distinctes.

Le successeur de Naram-Sin, Shar-kali-sharri (2223-2198 av. J.-C.) ne s'autoproclama pas dieu. La crise de l'empire lui permit à peine de s'attribuer le titre de roi d'Akkad. Au cours de la fin du règne de son père, la pression constante exercée

LA *STÈLE DE VICTOIRE* DE NARAM-SIN

Réalisée pour commémorer la victoire d'Akkad sur les Lullubi, un peuple nomade issu des monts Zagros, au nord-est de la Mésopotamie, cette stèle a une hauteur de 2 mètres. Elle représente avec une fidélité remarquable certains détails du paysage et des personnages. Datée de 2250 av. J.-C., elle se trouve au musée du Louvre à Paris.

❶ **NARAM-SIN.** Plus grand que les autres personnages, il est coiffé d'un casque à cornes, symbole de sa nature divine.

❷ **LA MONTAGNE.** Elle est le symbole de la communion entre les humains et les dieux. Le roi se dirige vers son sommet.

❸ **L'ARMÉE.** Les soldats akkadiens avancent en formation, derrière leur roi. Ils sont armés de haches, d'arcs et de flèches.

❹ **LES ENNEMIS.** Les Lullubii, vaincus, implorent miséricorde ; mais sont piétinés ou précipités du haut de la montagne.

Les trois disques solaires situés tout en haut de la stèle, dont l'un est très abîmé, représentent les dieux, censés avoir soutenu les Akkadiens dans leur guerre contre les Lullubi.



LES PORTE-ÉTENDARDS

Ce sont des figures symboliques omniprésentes sur les stèles commémoratives de l'histoire mésopotamienne ou égyptienne. On en retrouve sur la stèle de Naram-Sin. Ceux-ci figurent sur un panneau de Mari (2400 av. J.-C.).

Goudéa de Lagash, un prince juste, sage, pieux et bon administrateur

Goudéa resta le plus célèbre des dirigeants de la cité-État de Lagash. Contrairement à ses prédécesseurs, il préféra au titre de roi celui de *patesi* ou *ensi*, ce que l'on peut traduire par « gouverneur ». Il administra la ville pendant vingt ans, entre 2144 et 2124 av. J.-C., une période de paix et de prospérité pour la population. Une impressionnante quantité de temples et de palais furent érigés sous son règne.

Les statues de Goudéa, dédiées à des divinités, proposent une image radicalement différente de celle de ses contemporains, lesquels sont toujours dépeints sous les traits de guerriers victorieux sur le champ de bataille et avides de conquêtes. Nulle autre grande figure de l'époque n'a inspiré tant de représentations : les archéologues ont d'ailleurs retrouvé vingt-sept statuettes en diorite lors de fouilles conduites à Tello, l'ancienne Girsu. Goudéa de Lagash apparaît comme un prince pieux, bon administrateur mais davantage encore comme un prince bâtisseur – aussi bien de temples que d'installations hydrauliques qui étaient destinées à améliorer les conditions de vie de ses sujets. Les chroniques de son règne, recueillies sur des inscriptions votives ou sur les *cylindres de Goudéa* exposés au Louvre, le décrivent comme un prince soucieux du bien-être de son peuple. Il passa d'ailleurs à la postérité comme un souverain juste et sage. Illustration ci-dessous, statue de Goudéa, vers 2120 av. J.-C., découverte à Girsu (musée du Louvre, Paris).



LA TIARE. Orné de rangées de boucles (représentant probablement un bonnet en toison), ce type de couvre-chef aux bords hauts était très répandu chez les monarques de la IIIe dynastie d'Ur. Sous la tiare, on distingue les sourcils : sculptés avec des motifs d'écailles de poisson, ils apparaissent toujours réunis.

LA POSITION DES MAINS. Évoquant la piété et la soumission à la divinité, elle est la même sur toutes les statues connues de Goudéa. Les caractéristiques du torse se retrouvent également dans l'ensemble des représentations : une musculature forte et une certaine corpulence, qui devaient correspondre à l'apparence réelle du prince de Lagash.

L'INSCRIPTION VOTIVE. Dédiée au dieu Ningishzida, elle fait référence à la construction d'un temple en son honneur. Les inscriptions sur les statues de Goudéa sont presque toujours dédiées aux différentes divinités du panthéon sumérien.

par les tribus amorrites à l'ouest, et par les Lullubii et les Goutéens à l'est, avait provoqué de graves tensions politiques et militaires.

Après la mort de Naram-Sin, les régions et les cités sumériennes reprirent en effet progressivement leur indépendance.

La première à le faire fut l'Élam. Son roi, Puzur-Inshushinak, lança plusieurs campagnes militaires, rapidement ralliées par tout le pays de Sumer. L'invasion soudaine de l'ensemble de la Mésopotamie par les Goutéens sonna la fin définitive de l'Empire akkadien aux alentours de 2160 av. J.-C. L'État fondé par Sargon avait duré moins de deux siècles. En dépit de sa chute précoce, ce dernier laissa une empreinte profonde dans le monde mésopotamien. Manifestation la plus nette de cette influence, l'akkadien resta dès lors utilisé comme langue véhiculaire ; tout comme fut adopté le système d'écriture cunéiforme, que les Akkadiens tenaient des Sumériens. L'idée d'une unité mésopotamienne, sous l'égide d'un monarque distinct du pouvoir religieux, fait également partie de l'héritage d'Akkad.

Goudéa et la renaissance sumérienne

La chute d'Akkad déboucha sur une période d'un siècle environ marquée par le chaos et la confusion. Aucun monarque de la région ne fut en mesure d'exercer le pouvoir global. La *Liste royale sumérienne* évoque la situation de façon très expressive : « Qui était roi ? Qui n'était pas roi ? Irgigi était-il roi ? Nanum était-il roi ? Imi était-il roi ? Ilulu était-il roi ? » Finalement, un prince d'Uruk du nom d'Utu-hegal (2119-2113 av. J.-C.) parvint à expulser les Goutéens et à exercer une forme de domination sur Sumer.

À la même époque, Lagash, une autre cité-État sumérienne prit la tête d'un État vaste et prospère. Avec Goudéa comme gouvernant (vers 2120 av. J.-C.), la cité-État de Lagash établit une zone d'influence de plus de mille cinq cents kilomètres carrés. Elle comprenait pas moins de dix-sept grandes villes et s'étendait jusqu'à Anshan (au sud-est de l'Iran actuel) et aux monts Zagros. Le commerce à courte ou longue distance put reprendre. La période de paix qui suivit favorisa l'enrichissement de Lagash. Girsu (le site actuel de Tello), véritable capitale d'État, en profita davantage encore. Nous savons aujourd'hui que Goudéa fit bâtir ou restaurer plus de quinze temples, des canaux, des palais et des équipements urbains publics.

À la parenthèse d'euphorie monarchique vécue par les Akkadiens, succéda un retour à la tradition sumérienne de la souveraineté d'origine divine. Le nom même de Goudéa, « l'Appelé », l'indique. Tout comme la profusion de statues à



son effigie sur lesquelles furent gravées ses conversations avec les dieux. Ces inscriptions comptent parmi les textes littéraires sumériens les plus anciens et les plus longs. Goudéa mit également en œuvre d'importantes réformes administratives et politiques qui apportèrent à la société une certaine stabilité, bienvenue après la période de désordre qui avait suivi la chute d'Akkad. Une nouvelle figure politique, le *sukkalmah*, équivalent d'un Premier ministre, joua le rôle principal dans cette entreprise.

La IIIe dynastie d'Ur

Les cités de Lagash et d'Uruk symbolisèrent les prémices de ce que les historiens appellent la « renaissance sumérienne ». Elles renouèrent en effet avec la culture de Sumer, après la période de subordination à l'Empire akkadien. Les monarques de la troisième dynastie d'Ur (aussi appelée Ur III) contribuèrent cependant le mieux à retrouver la gloire sumérienne passée.

Le fondateur de cette dynastie fut le roi Ur-Nammu (2112[?] - 2095 av. J.-C.), probablement parent d'Utu-hegal, qui avait expulsé les Goutéens. Il se proclama seigneur d'Uruk et d'Ur, roi de Sumer et d'Akkad, et aussi « roi puissant ». Ce monarque restaura le sumérien en tant que langue officielle, mit en place un nouveau système de poids et mesures, et établit un nouveau calendrier. Il édifia à Ur la première ziggourat (édifice religieux à degrés) de Mésopotamie. Sa contribution la plus importante fut toutefois son code juridique, probablement le plus ancien de l'histoire de l'humanité. Une tablette découverte lors de fouilles archéologiques dans la ville de Nippur en 1952 révéla son existence. Ur-Nammu fit également construire de nombreux canaux, donnant de ce fait un nouvel élan à l'agriculture et au commerce. Les ports fluviaux proches d'Ur devinrent les plus fréquentés de l'époque, véritables enclaves commerciales par lesquelles transitaient marchandises et produits fins de toutes sortes. Le roi Ur-Nammu fut divinisé après sa mort, comme le seraient d'ailleurs ses successeurs. Avec son fils Shulgi (2094-2047 av. J.-C.), la dynastie Ur III allait atteindre son apogée.

LE ROI UR-NAMMU. Le souverain sumérien est intronisé par Nanna, le dieu de la Lune. Celui-ci lui confie les symboles de la royauté : une aune et un fil à plomb. Fragment d'une stèle datée approximativement de 2100 av. J.-C. (musée d'Archéologie et d'Anthropologie de l'université de Pennsylvanie, Philadelphie).

La ziggourat d'Ur, premier temple de Mésopotamie

Ur-Nammu, fondateur de la IIIe dynastie d'Ur et architecte de la renaissance sumérienne, fit construire la première ziggourat de Mésopotamie. Elle deviendrait un modèle. Elle était dédiée à Nanna (ou Sin), dieu de la Lune et protecteur de la ville.

Ce bâtiment colossal se situait dans l'enceinte sacrée de la ville d'Ur, englobant le temple de Nanna. Il comptait trois niveaux superposés. Les ziggourats abritaient un temple dédié à la principale divinité de la ville. On y célébrait peut-être la hiérogamie, rite de mariage sacré entre le dieu et une prêtresse pendant les fêtes du Nouvel An, cérémonie destinée à assurer la prospérité de la ville. Les perrons symbolisaient le chemin emprunté par les dieux pour descendre sur terre. Probablement avaient-ils d'autres fonctions.

Illustration ci-dessous : clou de construction en forme de corps de femme, daté du règne d'Amar-Sin (2046-2038 av. J.-C.). Ces figurines de métal étaient utilisées pour attester du respect des rites lors de la construction des temples (musée du Louvre, Paris).



Il consacra les premières années de son règne à renforcer son pouvoir, et à poursuivre la réorganisation administrative et politique intérieure entamée par son père. Il créa et consolida par la suite une armée permanente. Il la lança dans une série de campagnes militaires qui lui permirent de renforcer l'ensemble de son territoire. Ur devint alors la capitale d'un empire qui s'étendait du golfe Persique jusqu'à l'Élam et la haute Mésopotamie, Assur et Mari comprises.

Pour en raffermir la stabilité et la cohésion, Shulgi mena à bien une grande entreprise de centralisation de l'administration. Il nomma plusieurs membres de sa famille à des postes de gouverneur des cités les plus importantes de l'empire, en les plaçant sous le contrôle de commandants militaires. Il mit en place des systèmes fiscaux et d'approvisionnement très efficaces. Son fils, Amar-Sin (2046-2038 av. J.-C.), hérita d'un empire prospère. Cela n'empêcha pas Sumer de sombrer une fois encore dans la crise à partir du règne du frère de ce dernier, Shu-Sin (2037-2027 av. J.-C.).

Cette nouvelle crise sumérienne eut d'abord des causes économiques : surexploitation des champs, salinisation des sols, mauvaises récoltes. Vinrent s'y ajouter les incursions de différentes tribus nomades, en particulier celles des Amorrites. Le nom de ce peuple, *Martu* en sumérien et *Amurrum* en akkadien signifie « ouest ». Il était issu des terres à l'ouest de Sumer, la steppe et le désert syro-arabe. Il avait déjà eu des contacts avec les Sumériens et les Akkadiens. De nombreux Amorrites avaient même intégré l'armée, ou encore la société mésopotamiennes en tant que main-d'œuvre ouvrière.

Jusqu'au règne de Shu-Sin, les tribus amorrites bédouines avaient représenté une gêne occasionnelle plutôt qu'une véritable menace. Mais leur population augmenta considérablement. Leurs incursions dans la fertile Mésopotamie, à la recherche de pâturages et d'eau pour leurs troupeaux, se firent alors plus dangereuses et destructrices. Les Sumériens considéraient ces Bédouins comme des barbares. Un texte de l'époque, *La Malédiction d'Akkad,* nous l'in-

1 LE TEMPLE. Situé dans la partie supérieure de la structure, il était dédié à Nanna (ou Sin), le dieu de la Lune, à qui la population d'Ur rendait un culte.

2 LA STRUCTURE. Massive, la ziggourat était réalisée en briques d'adobe séchées au soleil, avec une couche externe de briques cuites.

3 LES TERRASSES. Il y avait à l'origine sept terrasses, dont seules trois ont été conservées.

4 L'ACCÈS. Un perron central et deux perrons latéraux menaient à la porte principale.

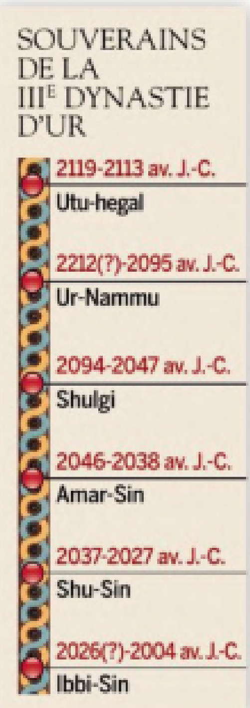
5 LA PORTE. Monumentale, elle était le point de convergence des trois perrons. Elle donnait sur la première des sept terrasses.

dique : « Les *Martu* qui ne connaissent ni le grain, ni la maison, ni la cité [...], qui n'ont aucun goût pour la culture de la terre, qui mangent de la viande crue, qui de leur vie n'ont jamais de toit, qui n'enterrent pas leurs morts. Les *Martu* sont un peuple de pillards dotés d'instincts de bêtes sauvages. » Shu-Sin tenta de freiner leur invasion en faisant construire un imposant système de fortifications de quelque deux cent soixante-quinze kilomètres de long entre le Tigre et l'Euphrate, au nord de Bagdad ; mais cela ne les retint que momentanément.

La fin de Sumer

Pendant le règne du dernier roi sumérien (Ibbi-Sin, 2026[?] - 2004 av. J.-C.), l'empire commença à se désintégrer. Les sécessions se succédèrent : d'abord Eshnunna, puis Suse, Lagash, Umma, Der... Tirant parti de l'affaiblissement des frontières et de la crise intérieure, les Amorrites parvinrent à pénétrer dans Sumer et à contrôler les routes commerciales. Cela entraîna problèmes d'approvisionnement et disettes. L'infortuné roi Ibbi-Sin subit en outre la rébellion d'un de ses hauts fonctionnaires, un Akkadien nommé Ishbi-Erra, qui fonda une nouvelle capitale à Isin et prit son indépendance vis-à-vis d'Ur. Les Élamites envahirent alors Sumer et, sous le commandement de Kindattu, roi de Simashki, de Suse et d'Anshan, saccagèrent Ur, probablement en 2004 av. J.-C. Le poème en douze chants *Lamentation sur la ruine d'Ur*, conservé au Louvre, évoque la chute tragique du pouvoir sumérien : « Oh, Nanna ! Cette cité n'est plus que ruines ; ses murs sont détruits et le peuple gémit. Sous ses majestueuses portes où passaient jadis les habitants, gisent maintenant des cadavres. Ses rues, où se donnaient autrefois les fêtes du pays, sont jonchées de monceaux de cadavres. Ur est détruite, ses habitants ont été éparpillés ! »

Le dernier roi sumérien, Ibbi-Sin, fut fait prisonnier et emmené à Anshan, tandis que son fonctionnaire rebelle Ishbi-Erra parvint à se réfugier à Isin. Sumer disparut en tant qu'entité politique, et la langue sumérienne finit par s'éteindre. Ainsi s'acheva l'histoire de la première civilisation de l'humanité. ■





La naissance de l'écriture

Voici 5000 ans, en Mésopotamie, les Sumériens inventèrent l'écriture. Les scribes développèrent cet art précieux entre tous. Ils apprenaient leur difficile métier au sein des écoles du pays.

L'apparition et l'évolution de l'écriture en Mésopotamie résulta d'un long processus répondant aux besoins de la société sumérienne. À la fin du IVe millénaire av. J.-C., celle-ci connut une expansion urbaine sans précédent et ne savait plus comment traiter une quantité croissante de données et de chiffres. Avec l'augmentation vertigineuse des transactions commerciales, la sphère économique, particulièrement, générait des informations en tout genre. L'administration n'était pas en reste. Les autorités souhaitaient en effet contrôler non seulement la perception des impôts, mais aussi les entrées et sorties de biens des temples, de plus en plus fréquentes. L'insuffisance de la mémoire humaine fut donc ce qui poussa les Sumériens à redoubler d'ingéniosité dans la recherche d'un système en mesure de la relayer.

Avant l'écriture, il n'existait aucun système de communication autre que la parole. Hormis un système de comptabilité utilisé depuis le VIIe millénaire av. J.-C. dans tout le Moyen-Orient. Il se basait sur un ensemble de jetons (*tokens*) en pierre ou en argile, de formes et de tailles très diverses (on en a retrouvé plus de mille cinq cents types). Chacun représentait un objet ou une valeur. Par exemple, une carafe pouvait être associée au terme « bière » aussi bien que représenter une mesure de capacité. Ces *tokens* étaient placés à l'intérieur de petites sphères d'argile appelées *bullae*, fermées et scellées avec la marque du vendeur pour garantir la transaction. Chaque fois qu'un doute ou un litige obligeaient à vérifier le contenu d'une *bulla*, il fallait la briser. Pour éviter cela, les marchands commencèrent à imprimer les marques des *tokens* en les pressant sur l'argile encore molle à la surface des *bullae*.

PLAQUE VOTIVE EN OR. Écrite en cunéiforme et dédiée au dieu Shara, protecteur d'Umma. Vers 2370 av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

UNE ÉCRITURE POUR PLUSIEURS LANGUES

3200 av. J.-C.
Apparition des premières tablettes pourvues d'inscriptions à Uruk. Il s'agissait de signes ayant une valeur pictographique et idéographique.

3000 av. J.-C.
À Uruk et Djemdet Nasr, apparaissent des tablettes écrites en sumérien, dont les signes ont une valeur phonétique.

2400 av. J.-C.
Les Akkadiens adoptent le système d'écriture sumérien, mais imposent leur propre langue (sémitique) dans tout le Moyen-Orient.

75 de notre ère
Un almanach astronomique retrouvé dans le temple Esagil de Babylone constitue la dernière inscription connue en cunéiforme.

1835 de notre ère
L'étude du relief de Behistun (Iran), de l'époque de Darius Ier, permet de commencer à déchiffrer l'écriture cunéiforme.



MESURE DE POIDS. En diorite, avec une inscription du roi Shulgi, elle est dédiée au dieu Nanna (musée du Louvre, Paris).

Une étape importante était franchie : pour la première fois en effet, l'argile joua le rôle de support d'un signe écrit. Les encoches pratiquées étaient des pictogrammes, c'est-à-dire l'expression d'une réalité matérielle signifiant uniquement ce qu'elle représente. Cette fois, une carafe ne signifiait plus que « bière ». Puis, les Sumériens s'aperçurent qu'il n'était plus nécessaire de placer les *tokens* à l'intérieur des *bullae*, puisqu'ils avaient fait des encoches sur la surface de celles-ci. Sans les *tokens*, les *bullae* perdaient aussi leur raison d'être. Ces sphères devinrent plates, ce qui facilita leur maniement, leur transport et leur stockage. La tablette, *dub* en sumérien et *tuppu(m)* en akkadien, était née.

Les premières tablettes

Apparues à Uruk, les premières tablettes sont datables de 3200 av. J.-C. Elles portent uniquement des signes numériques et pictographiques. À ce stade, on ne peut pas encore parler d'écriture : ces signes représentaient des choses ne pouvant être interprétées que d'une seule manière, y compris par des locuteurs de langues différentes, et non des mots d'une langue donnée. Nous pouvons comprendre certains signes, mais non déchiffrer le message qu'ils avaient pour but de transmettre. Si, par exemple, on trouvait sur une tablette, une carafe, le plan d'un bâtiment, un triangle pubien et un épi, les réalités de la bière, du temple, de la femme et de l'orge étaient compréhensibles de tous. Mais chacun pouvait « lire » le message suivant les codes de sa propre langue. Les interprétations se multipliaient : la femme apporte/a apporté/apportera l'orge et la bière au temple, le temple donne/a donné/donnera à la femme de la bière et de l'orge… Les signes des premières tablettes ne constituent donc pas une écriture à proprement parler, mais plutôt une association d'images, c'est-à-dire de pictogrammes.



LE PRÊTRE ET SCRIBE DUDU. Il vécut au temps du prince Entéména de Lagash (Musée national d'Irak, Bagdad).

Il restait évidemment impossible de représenter toute la réalité avec un signe pour chaque chose. Les Sumériens firent donc un pas de plus vers l'écriture proprement dite, en étendant la signification de certains des signes à des réalités difficiles à représenter. Le processus connut deux phases. Tout d'abord, différents pictogrammes furent combinés entre eux pour donner naissance à une nouvelle signification. Tandis qu'une tête d'homme signifiait « homme » et un triangle « pain », la conjonction de ces deux signes signifiait « manger ». L'évolution graphique de ces signes, appelés « idéogrammes », constitue la deuxième étape du processus. Les dessins se transformèrent en « coins » (sans formes rondes ou cylindriques), ce qui provoqua un bouleversement mental considérable.

L'évolution de l'écriture cunéiforme

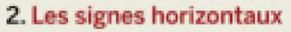
DU PICTOGRAMME À LA LETTRE

1. Les premiers pictogrammes

Vers 3200 av. J.-C. les scribes commencent à consigner le produit des récoltes. L'orge était représentée sur les tablettes par un signe pictographique évoquant un épi. Les sillons allongés indiquent que l'opération était réalisée à l'aide d'un burin pointu.

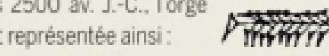
2. Les signes horizontaux

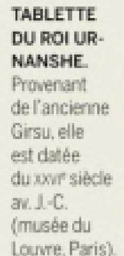
Vers 3100 av. J.-C. les scribes changèrent la disposition des signes, et leur imprimèrent une rotation à 90 degrés. Cette modification répondait à un impératif pratique : elle permettait en effet au scribe de réduire ses mouvements de poignet. L'orge devint représentée ainsi :



3. Une plume qui ne fait pas de pâtés

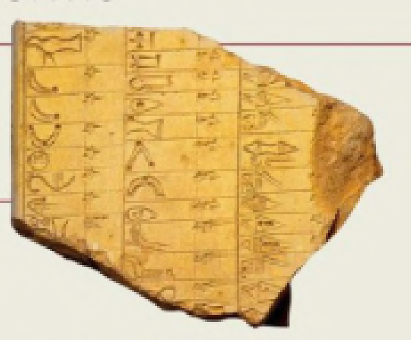
Le burin en jonc avait un inconvénient : le tracé du sillon dans l'argile laissait un résidu qui donnait un aspect brouillon à la tablette. Les scribes adoptèrent donc une tige biseautée qui permettait d'écrire les signes en imprimant de petits coups à la tablette. Vers 2500 av. J.-C., l'orge était représentée ainsi :







TABLETTE DU ROI UR-NANSHE. Provenant de l'ancienne Girsu, elle est datée du XXVe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



TABLETTE DE PICTOGRAMMES. Avec pictogrammes sumériens et caractères cunéiformes assyriens. VIIe siècle av. J.-C. (Musée national d'Alep).

4. La schématisation de l'écriture

L'écriture cunéiforme, à base d'incisions en forme de coin, favorisa la schématisation des signes, qui s'éloignèrent ainsi de la représentation pictographique. Le scribe avait à cœur d'écrire rapidement, et l'orge fut ensuite représentée avec seulement quatre coups de plume.

5. L'écriture en lignes horizontales

Dans les premiers documents comptables, les signes sont regroupés, sur chaque tablette, dans des cases. Vers 2300 av. J.-C., les scribes commencèrent à les disposer en lignes horizontales, qu'ils écrivaient de gauche à droite.

6. Les signes représentent des sons

Les scribes comprirent qu'ils pouvaient utiliser les signes cunéiformes pour former des mots indépendants de l'objet représenté. Ainsi, le signe de l'orge, *she*, fut utilisé pour représenter un mot ayant une syllabe similaire, comme *she-er-ku*, « gâteau de figues ».

TABLETTE D'ÉCRITURE CUNÉIFORME. Provenant d'Ebla, elle date du XXIVe siècle av. J.-C. (Musée national d'Irak, Bagdad).



Les premières tablettes portaient des pictogrammes. Ils se simplifièrent puis furent disposés en lignes horizontales. Le grand changement vint avec le développement d'un système de signes à valeur phonétique. Il permit d'exprimer par écrit toute la langue parlée.

L'ÉVOLUTION DES SIGNES CUNÉIFORMES

			PICTOGRAMME ORIGINAL	ROTATION À 90° 3100 av. J.-C.	SUMÉRIEN ARCHAÏQUE 2500 av. J.-C.	EMPIRE D'AKKAD 2000 av. J.-C.	NÉO-ASSYRIEN Ier millénaire av. J.-C.
NOMS	NATURE	**ÉTOILE.** C'est le dessin d'une étoile, correspondant au mot sumérien *an*. Le même signe signifie *dingir*, « dieu ».					
		TERRE. Le dessin semble correspondre à une parcelle de terre cultivée. Prononciation sumérienne : *ki*.					
		EAU. Dessin d'un cours d'eau. Prononcé *a*, son qui était aussi celui de la préposition « en ».					
	PERSONNES	**HOMME.** Semble représenter de façon stylisée le torse et la tête d'un homme. Prononciation : *lu*.					
		FEMME. Dessin du sexe féminin. Prononciation : *sal*. On utilisait aussi le terme *munus*, « femme ».					
		BOUCHE. Renvoyait à une tête sur laquelle la bouche est représentée par trois traits verticaux. Prononciation : *ka*.					
	ANIMAUX	**VACHE.** On reconnaît la représentation stylisée d'une tête de vache. Prononciation : *ab*.					
		POISSON. Correspond au terme sumérien *ha*, qui signifiait aussi « puissance ».					
		OISEAU. Dessin d'un oiseau en plein vol. Prononciation : *mushen*.					
ACTIONS	ACTIVITÉS HUMAINES	**MANGER.** Signe composé des pictogrammes « tête » et « nourriture ». Prononciation : *ku*.					
		MARCHER. Dessin de la partie inférieure de la jambe et du pied en train de marcher. Prononciation : *du*.					
		BOIRE. Combinaison des pictogrammes « tête » et « eau ». Prononciation : *nag*.					

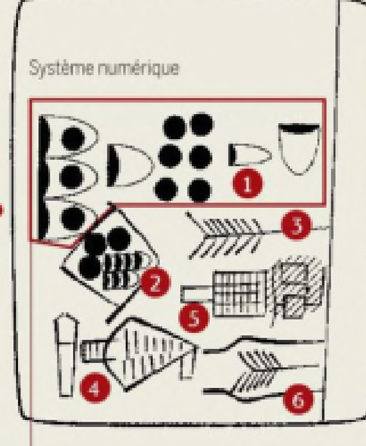
Tablettes et chiffres : le premier système numérique

Les premières tablettes sumériennes apparurent vers 3200 av. J.-C. Elles ne contenaient pas de texte : elles consistaient en des registres numériques, relatifs à l'administration des biens des temples. Leurs annotations reportaient les entrées et sorties de divers types de produits (viande, orge, bière, etc.), représentés par des pictogrammes.

Tablette comptable vers 3100 av. J.-C.

Issue d'Uruk, il s'agit là d'un exemple de registre comptable datant des débuts de l'histoire sumérienne. Sur ces registres étaient notamment consignées la quantité d'orge transformée, ainsi que d'autres données telles que la destination du produit ou le nom de la personne responsable de l'opération.





❶ **QUANTITÉ DE PRODUIT** : environ 135 000 litres, indiqués par des multiples.

❷ **PÉRIODE CONCERNÉE :** environ trente-sept mois (trois signes de dizaines et sept signes d'unités).

❸ **TYPE DE PRODUIT :** l'orge est représentée par le pictogramme primitif.

❹ **NOM DU FONCTIONNAIRE :** Kushim (composé de deux signes retrouvés sur d'autres tablettes).

❺ **FONCTION DU DOCUMENT :** il s'agissait peut-être d'un bilan réalisé par les fonctionnaires.

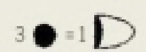
❻ **DESTINATION DU PRODUIT :** sans certitude aucune, il pourrait s'agir d'une opération de troc.

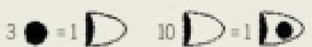
Le premier système numérique

Les premiers scribes élaborèrent un système numérique rudimentaire, basé sur des multiples successifs. Il permettait de consigner de grandes quantités.

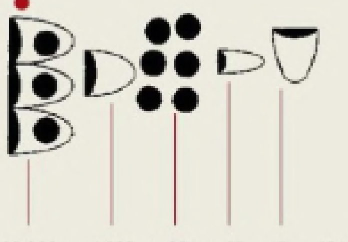








Dans le cas de l'orge, l'unité la plus petite représentait probablement 4,8 litres. Ainsi, la quantité d'orge indiquée sur la tablette équivaudrait à environ 135 000 litres.



129 000 + 4 320 + 864 + 25 + 5 = 134 214

Les chiffres en écriture cunéiforme

Parallèlement au développement de l'écriture cunéiforme, les chiffres commencèrent également à être notés par des incisions en forme de coin. Les Sumériens combinaient le système décimal (basé sur les multiples de 10) et sexagésimal (basé sur les multiples de 60).

LES UNITÉS DE BASE (DE 1 À 9)

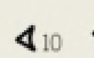









LE SYSTÈME DÉCIMAL (DE 10 À 59)





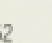
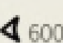
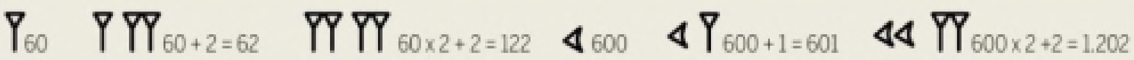
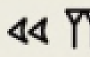






LE SYSTÈME SEXAGÉSIMAL (À PARTIR DE 60)



Quand on différencia le son du signe et sa signification, il acquit une nouvelle valeur, plus abstraite : la valeur phonétique. Ce phénomène a lieu par exemple lorsque la représentation pictographique d'un cerf est associée à celle d'un paon pour donner « serpent » (cerf-paon). Les sons des deux pictogrammes, isolés, donnent à l'ensemble une nouvelle signification, indépendante de celle de chaque signe pris séparément. Les premières tablettes documentant les débuts du phonétisme viennent du site de Djemdet Nasr, au nord d'Uruk, et sont datées de 3000 av. J.-C. À partir de cette date, on peut parler d'une écriture véritable : un outil capable de représenter non seulement les réalités matérielles, mais aussi les mots abstraits et les sons d'une langue donnée. Cette évolution ne concerna dans un premier temps que quelques signes. L'écriture n'exprimait pas encore toutes les nuances de la langue. Les pictogrammes, les idéogrammes et les phonogrammes cohabitaient, d'où une multiplicité d'interprétations. Cette ambiguïté entraîna l'apparition d'un autre type de signes, compléments phonétiques ou déterminants. Ils rappelaient au lecteur la valeur à appliquer dans chaque cas.

L'écriture évolua encore grâce aux Sémites. Ils avaient adopté, vers 2400 av. J.-C., le système graphique sumérien en l'adaptant à leur propre langue, très différente. Le sumérien était une langue agglutinante (dont les mots se forment à partir d'une racine lexicale portant le sens principal, à laquelle on ajoute des affixes donnant des indications grammaticales) et monosyllabique. Pour les Sumériens, chaque signe se rapportait à un mot. Les langues sémitiques sont flexionnelles (dont les mots changent de forme pour des motifs grammaticaux) et polysyllabiques. Les Sémites utilisaient un signe en fonction de sa valeur phonétique et non sémantique, de sorte qu'il équivalait à une syllabe. Cette différence créa le besoin de développer l'usage du phonétisme. Dès lors, l'écriture put représenter la langue telle qu'elle était parlée, dans toute sa richesse et ses nuances.



LE COMPTAGE DES ENNEMIS. Au temps de l'Empire néo-assyrien, les scribes étaient chargés de compter les têtes des ennemis égorgés. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).



VUE AÉRIENNE DES RUINES D'EBLA. La cité-État d'Ebla (Tell Mardikh), découverte en 1964, est un *tell* (monticule ou colline) ovale de 60 hectares, dominé par une acropole et situé à 60 kilomètres d'Alep (Syrie). *À droite*, statuette en bronze et or du roi Hammourabi en position de prière. Issue de Larsa. XVIIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



L'ASSYRIE ET BABYLONE



Dans le courant du XIXe siècle av. J.-C., un peuple sémite composé de tribus nomades s'installa dans la Mésopotamie politiquement dévastée : les Amorrites. Il venait de l'ouest du territoire, région de désert et de steppes. Ce peuple allait rapidement fonder deux grands empires qui domineraient le Moyen-Orient. Nous lui devons certaines des avancées technologiques et culturelles les plus importantes de l'histoire.



Après la destruction d'Ur, les rois d'Isin aspiraient à devenir les héritiers légitimes de la monarchie sumérienne. Ishbi-Erra, un fonctionnaire rebelle, avait créé un État indépendant sous le règne d'Ibbi-Sin. Sous sa direction, puis sous celle de ses descendants, la ville d'Isin parvint à contrôler un territoire qui comprenait les cités sacrées d'Eridu, au sud, et d'Uruk et de Nippur au nord. Ses gouvernants furent ainsi proclamés rois d'Akkad et de Sumer. Ils exercèrent leur hégémonie sur la basse Mésopotamie. Pour démontrer la légitimité de leurs titres, ils firent écrire la *Liste royale sumérienne*, dans laquelle ils sont présentés comme les successeurs des premiers rois sumériens. Les rois d'Isin se succédèrent sur le trône pendant environ un siècle, sans rencontrer la moindre opposition. L'un d'eux, Lipit-Ishtar (1934-1924 av. J.-C.), rédigea le deuxième code juridique le plus ancien de l'humanité après celui d'Ur-Nammu, vers 2100 av. J.-C.

Les Sumériens furent pourtant évincés par un peuple venu de l'ouest de la Mésopotamie, les Amorrites. Composé de tribus nomades, il parlait une langue sémitique du groupe occidental septentrional, l'amorrite. De cette langue, il ne reste de traces que dans des noms propres, car il est très peu probable que les Amorrites aient connu

SOUVERAINS D'ISIN

2017-1985 av. J.-C.
Ishbi-Erra
1984-1975 av. J.-C.
Shu-ilishu
1974-1954 av. J.-C.
Iddin-Dagan
1953-1935 av. J.-C.
Ishme-Dagan
1934-1924 av. J.-C.
Lipit-Ishtar
1923-1896 av. J.-C.
Ur-Ninurta
1895-1874 av. J.-C.
Bur-Sin
1873-1869 av. J.-C.
Lipit-Enlil
1868-1861 av. J.-C.
Erra-imitti
1860-1837 av. J.-C.
Enlil-bani
1836-1834 av. J.-C.
Zambiya
1833-1831 av. J.-C.
Iter-pisha
1830-1828 av. J.-C.
Ur-dukuga
1827-1817 av. J.-C.
Sin-magir
1816-1794 av. J.-C.
Damiq-ilishu

SOUVERAINS DE LARSA

1932-1906 av. J.-C.
Gungunum
1905-1895 av. J.-C.
Abi-sare
1894-1866 av. J.-C.
Sumuel
1865-1850 av. J.-C.
Nur-Adad
1849-1843 av. J.-C.
Sin-iddinam
1842-1841 av. J.-C.
Sin-eribam
1840-1836 av. J.-C.
Sin-iqisham
1835-1834 av. J.-C.
Silli-Adad
1834-1823 av. J.-C.
Warad-Sin
1822-1763 av. J.-C.
Rim-Sin Ier

l'écriture. Un nom propre trouvé dans un texte de la ville sumérienne de Shuruppak (XXVe siècle av. J.-C.) constitue d'ailleurs le premier témoignage écrit à leur sujet. Au siècle suivant, les textes d'Ebla mentionnent le nom d'Amuti, un de leurs rois. Enfin, à l'époque du roi akkadien Shar-kali-sharri (fin du XXIIe siècle av. J.-C.), il est fait état d'une défaite subie par les Amorrites.

L'Empire d'Akkad recrutait fréquemment des Amorrites pour servir comme mercenaires dans ses armées. Leur nombre augmenta dans la région à partir du Dynastique III d'Ur. On suppose que de mauvaises conditions climatiques survinrent, qui asséchèrent des steppes des terres natales de ces nomades, au nord de la Syrie. Ce phénomène les contraignit à se déplacer vers l'est. Ils prirent alors l'habitude de franchir fréquemment l'Euphrate pour mener paître leur bétail sur les fertiles steppes mésopotamiennes. Leur incursion provoqua des conflits récurrents avec les communautés précédemment établies. La conquête d'Ur par les Élamites fournit aux groupes nomades amorrites l'opportunité de pénétrer aisément en Mésopotamie. Ils s'emparèrent alors du contrôle des cités anciennes, dans lesquelles ils fondèrent de nouvelles lignées dynastiques sémites. Leurs chefs prirent rapidement le titre akkadien de roi (*sharrum*).

En dépit de la fragmentation politique des royaumes amorrites, il existait entre eux une grande unité culturelle. Cette cohésion s'expliquait à la fois par leurs origines ethniques communes et par leur ferme volonté d'adopter la culture mésopotamienne. Ils finirent d'ailleurs par s'en considérer comme les héritiers. Ainsi, l'akkadien obtint le statut de langue véhiculaire en Mésopotamie, tandis que la langue amorrite n'était utilisée, semble-t-il, que pour les noms propres. Le sumérien, quant à lui, se retrouva relégué au domaine de l'étude et réservé à une élite cultivée. L'usage de l'akkadien favorisa les relations diplomatiques entre les différentes cités-États, à travers une abondante littérature épistolaire. Les nombreux échanges économiques dans l'ensemble de la Mésopotamie impliquaient des déplacements de commerçants indépendants ou représentant l'État. L'adoption d'une langue officielle leur facilita la tâche. En outre, elle structura une culture commune en matière de religion, de littérature, d'art ou de connaissances scientifiques.

Ainsi se forma une mosaïque de dynasties amorrites réparties sur un vaste territoire. Les plus importantes en basse Mésopotamie étaient celles de Larsa et de Babylone. En haute Mésopotamie, celles d'Eshnunna, d'Ekallatum et d'Assur dominaient. Tandis qu'en Syrie, s'épanouissaient les royaumes de Mari, d'Ebla, de Qatna et de Yamhad. Toutes ces dynasties se développèrent durant la période connue sous le nom de paléo-babylonienne (2004-1595 av. J.-C.).

Les frontières mouvantes de la Mésopotamie

La conquête d'Ur par les Élamites et l'incursion des Amorrites marquèrent le début de la période paléo-babylonienne en Mésopotamie. Une grande fragmentation politique le caractérisait.

L'arrivée des groupes amorrites déboucha sur la naissance de plusieurs dynasties dans les principales cités-États : Isin, Larsa, Assur, Mari et Babylone. Au début du IIe millénaire av. J.-C., dans un contexte troublé de conflits de pouvoir permanents entre les villes du Sud mésopotamien, les bouleversements se succédèrent dans les zones d'influence des différents royaumes. Un chef amorrite, Shamshi-Adad Ier (1833-1776 av. J.-C.), parvint à s'emparer de la région d'Assur, puis du royaume de Mari jusqu'à la boucle de l'Euphrate. En basse Mésopotamie, Isin, Larsa et Eshnunna se disputaient l'hégémonie. Larsa, sous le règne de Rim-Sin, finit par contrôler la totalité des villes rivales et exerça sa domination sur la région. Sous le règne de Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.), les Babyloniens conquirent Isin et Uruk ; ils gagnèrent ensuite Larsa, Eshnunna, Mari, l'Assyrie et enfin l'Élam. Ils unifièrent ainsi l'ensemble de la Mésopotamie, assujettie à leur pouvoir.

Larsa la conquérante

La dynastie de Larsa, fondée vers 2025 av. J.-C. par un Amorrite du nom de Naplanum, devint rapidement la principale rivale des rois d'Isin. Elle parvint à freiner leur expansion. Son cinquième roi, Gungunum, vainquit Lipit-Ishtar d'Isin vers 1924 av. J.-C. Il prit ainsi le contrôle de presque tout le Sud mésopotamien, y compris d'Ur, l'un des derniers bastions de la culture sumérienne et porte d'accès au commerce maritime dans le golfe Persique et jusqu'à la vallée de l'Indus.

Au cours des décennies qui suivirent, les rois de Larsa Abi-sare et Sumuel trouvèrent un ingénieux moyen de provoquer le déclin économique d'Isin : ils déviérent vers le sud les canaux de leur rivale. Le contrôle des eaux fluviales était primordial pour la survie de ces villes ; il provoquait en permanence des conflits. Une inscription datant du règne de Sin-iddinam (1849-1843 av. J.-C.) en

Territoire de Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.)
Royaume de Rim-Sin Ier de Larsa (1822-1763 av. J.-C.)
Royaume de Naram-Sin d'Eshnunna (1840-1819 av. J.-C.)
Territoire approximatif de Shamshi-Adad Ier (1833-1776 av. J.-C.)
Royaume de Zimri-Lim de Mari (1780-1759 av. J.-C.)
Principales capitales

atteste. Elle nous confirme aussi que les gouvernants justifiaient leurs actes par l'approbation des dieux : « Alors, en accord avec les déclarations de Nanna et d'Utu, avec l'approbation d'Enlil et de Ninlil, et l'aide d'Ishkur, mon dieu, et avec la force de Nanna et d'Utu, je pus creuser avec succès et à grande échelle le Tigre, fleuve de l'abondance d'Utu. Je décidai de ses limites et du bornage de son embouchure, et j'orientai comme il convient et de façon grandiose un bassin de retenue. » Rim-Sin de Larsa (1822-1763 av. J.-C.) asséna le coup de grâce aux Sumériens. Après avoir soumis une grande partie de leurs cités, il vainquit définitivement Isin vers 1794 av. J.-C. Au cours des trente années suivantes, Rim-Sin resta le maître incontesté de Sumer et d'Akkad, jusqu'à l'apparition du roi Hammourabi.

Assur, puissance commerciale

Avant la conquête de la région par Shamshi-Adad Ier (1833-1776 av. J.- C.), la haute Mésopotamie était sous la domination de Naram-Sin, roi d'Eshnunna. Son importante ville, après trois ans de soumission à Ur et à Isin, avait pris son indépendance. Elle jouissait d'une situation stratégique, à mi-chemin entre la Mésopotamie et l'Iran actuel. La route commerciale traversant le plateau iranien aboutissait sur son territoire. Eshnunna détenait donc le très stratégique point d'accès à des produits recherchés en provenance d'Iran : chevaux, bronze, étain, pierres précieuses…

Dans le Nord, au sein du royaume fondé par Shamshi-Adad Ier, Assur jouait déjà un important rôle religieux et commercial. Elle n'était pourtant à l'origine qu'une petite colonie située sur la rive gauche du Tigre. Au IIIe millénaire av. J.-C., Assur vivait sous influence sumérienne. Conquise par l'Akkadien Naram-Sin, elle devint une province de la troisième dynastie d'Ur sous Amar-Sin (2046-2038 av. J.-C.). Les origines de sa classe gouvernante restent toujours confuses. Les listes royales retrouvées par les archéologues au XIXe siècle datent d'une période postérieure, le Ier millénaire av. J.-C. Elles mentionnent à la fois les ancêtres de Shamshi-Adad Ier, les dix-sept rois qui « vivaient sous des tentes », et leurs successeurs qui, après la



LA LISTE DES ROIS. Liste chronologique de Larsa couvrant la période de 2025 av. J.-C. à 1763 av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

Les sceaux-cylindres : symboles des pouvoirs

Les sceaux-cylindres étaient des petits objets faits de pierre dure, de verre, de métal (or compris) ou encore d'obsidienne ou de lapis-lazuli. On y gravait des motifs religieux ou des symboles du pouvoir, estampillés par roulement sur des tablettes d'argile tendre. Leur utilisation date de la période d'Uruk.

Il s'agit d'objets typiquement mésopotamiens dont l'usage se répandit dans toute la zone d'influence culturelle de l'écriture cunéiforme sur tablettes d'argile. Ils présentent en leur centre un orifice longitudinal permettant de les porter en pendentif.

Ils servaient à protéger des biens et à garantir des transactions. Ils indiquaient la propriété d'un objet comme d'une marchandise, authentifiaient des documents juridiques ou encore scellaient des poteries, des portes, des caisses, etc. Leur usage ne restait pourtant pas uniquement fonctionnel : véritables bijoux, ils étaient en effet volontiers intégrés aux trousseaux funéraires. Ils mariaient enfin souvent textes écrits et représentations de scènes mythologiques ou religieuses. Illustration ci-contre : sceaux-cylindres provenant de la ville de Mari. Ils sont souvent datés de la période entre le IIIe et le IIe millénaire av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).







❶ LE REGISTRE SUPÉRIEUR. Une série d'activités agricoles et d'élevage permet d'identifier le propriétaire.

❷ LE REGISTRE INFÉRIEUR. Il est occupé par une scène de combat entre héros et créatures mythologiques.

❸ LE TEXTE. Généralement très bref, il servait à identifier la fonction du sceau et son propriétaire.

SUPPORT D'OFFRANDES Celui-ci date du début du IIIe millénaire av. J.-C. et provient de Larsa (musée du Louvre, Paris).



chute de la troisième dynastie d'Ur, avaient fondé une dynastie de neuf rois portant des noms akkadiens. Ils régissaient la ville, non plus sous le précédent titre de *sharrum*, « roi », mais sous celui d'*ishiakkum*, « gouverneur ». Ils étaient en effet censés agir au nom du dieu Assur, considéré comme le seul et unique roi.

Les historiens considèrent souvent les Assyriens comme une grande puissance militaire dotée d'une redoutable armée capable de soumettre n'importe quel empire. À ce stade de l'histoire, les habitants d'Assur se consacraient essentiellement à l'activité commerciale, dont ils tiraient d'importants profits. Assur se trouvait en effet au point de rencontre des principaux axes commerciaux de l'époque, lesquels réunissaient la Mésopotamie au sud, la péninsule anatolienne au nord et à l'ouest, les routes caravanières d'Iran et d'Afghanistan. Sur ces routes circulaient les produits de luxe traditionnels. L'élite du temps s'y fournissait en deux matières premières essentielles pour elle : le cuivre, dont les plus importants gisements se trouvaient en Anatolie orientale, et l'étain, issu du centre de l'Afghanistan. Grâce à son réseau commercial, l'Assyrie obtenait au sud de la Mésopotamie la laine nécessaire à la confection des tissus. Elle envoyait ces tissus et l'étain afghan à ses *karu* (colonies commerciales) d'Anatolie, où elle les échangeait contre de l'argent et de l'or, investis ensuite dans l'achat de cuivre ou conservés comme bénéfices directs. Ce commerce, qui s'étendit sur un territoire toujours plus vaste, permit à la société assyrienne de s'enrichir très rapidement.

Grandeur et décadence de Kanish

Tout au long de ce processus, les relations avec les populations d'Anatolie jouèrent un rôle crucial. Avant l'arrivée des Assyriens, la société anatolienne était composée d'un grand nombre de villes et de villages. Réparties sur tout le territoire et de dimensions très variables, néanmoins bien organisées, ces communautés se regroupaient dans un *matum*, « pays ». Celui-ci était dirigé depuis un palais par une autorité politique que les Assyriens



❹ **UNE SCÈNE QUOTIDIENNE.** On distingue des animaux domestiques, vaches et moutons.

❺ **UN COUPLE DE HÉROS.** Tous deux s'apprêtent à frapper un être mythologique, un taureau à tête humaine.

❻ **LE TAUREAU ANDROCÉPHALE.** Il symbolisait une divinité maléfique dotée d'un pouvoir menaçant.

❼ **LES MOUTONS.** À nouveau présents, ils permettent d'entremêler scènes quotidiennes et scènes héroïques.

❽ **L'AIGLE À TÊTE DE LION.** Il s'agit peut-être d'un génie protecteur, symbole du pouvoir magique du sceau.

qualifiaient de « prince » ou de « grand prince ». Les textes ont permis de mettre en évidence quatre de ces entités dénommées « pays » : Kanish, Wahshushana, Zalpa ainsi que Purushanda. Juste avant l'arrivée des Assyriens, il semble que Purushanda exerçait une certaine hégémonie reconnue par les autres pays.

Au temps du roi Erishum Ier (1974-1935 av. J.-C.), les Assyriens constatèrent que les commerçants devaient rester en Anatolie pour des périodes de plus en plus longues, absorbés qu'ils étaient dans une activité commerciale toujours plus fructueuse. Ils créèrent alors un type de colonie marchande permanente, le *karum* (*karu*, au pluriel). Dans ces établissements, étaient installés les parents et les aînés de chaque famille de commerçants, tandis que le reste de la famille demeurait à Assur, dans l'attente des commandes passées par la colonie. En règle générale, le *karum* se trouvait en dehors de la ville. Il formait un quartier qui devint, au fil du temps, une colonie commerciale habitée principalement par des Assyriens, dotée d'un régime tant juridique qu'administratif spécial et jouissant d'une certaine autonomie administrative.

Pour cette première période coloniale (1950-1835 av. J.-C.), les historiens ont mis en évidence une quinzaine de *karu* et dix *wabartu*, un type d'établissement de moindre importance dépendant du *karum*. Le plus important d'entre eux se situait à Kanish, qui devint le siège des relations avec les Anatoliens. L'organigramme du réseau commercial assyrien se révèle donc complexe. Au sommet, se trouvait la capitale, Assur, qui contrôlait l'ensemble des opérations via les familles de commerçants. Venait ensuite le *karum* de Kanish, sous la dépendance directe d'Assur. Enfin, les autres *karu* contrôlaient les *wabartu*.

Les relations commerciales entre l'Assyrie et l'Anatolie se maintinrent pendant plus d'un siècle. L'absence d'un pouvoir anatolien centralisé provoquait cependant une instabilité permanente, qui mettait en péril l'équilibre de l'ensemble de l'organisation. Ainsi, lorsque les villes anatoliennes commencèrent à entrer en compétition et que les routes devinrent bien plus dangereuses

Le trésor historique et archéologique du *karum* de Kanish

Le *karum* (colonie commerciale) de la ville de Kanish était le plus vaste qu'ait connu la Mésopotamie, d'après les sources dont nous disposons. De ce carrefour, dépendaient tous les autres établissements commerciaux assyriens de la péninsule anatolienne. Il était habité par des soldats et des commerçants issus de la basse Mésopotamie, entre les XXe et XVIIIe siècle av. J.-C. Avec celui d'Hattousa, il fait partie des rares *karum* ayant pu être localisés avec précision. Les fondations des maisons et le tracé des rues sont toujours visibles, près de la ville de Kültepe, en Cappadoce, dans la Turquie actuelle.

Le *karum* se situait en dehors des fortifications de la ville. Il occupait une colline circulaire de quelque 500 mètres de diamètre. Les commerçants évitaient ainsi de s'acquitter des redevances exigées pour l'entrée dans la ville. Des fouilles ont eu lieu sur l'enceinte pendant toute la deuxième moitié du XXe siècle, et ont mis au jour quatre niveaux archéologiques. Les recherches ont fourni beaucoup d'informations sur les échanges commerciaux entre les Assyriens et les marchands locaux : depuis la Mésopotamie arrivaient surtout des tissus, des épices, de l'étain et des articles de luxe, qui s'échangeaient essentiellement contre de l'argent et de l'or. Parfois, les commerçants assyriens jouaient le rôle d'intermédiaires et apportaient des produits venant d'au-delà de leurs frontières, par exemple du plateau iranien. Le fait que le premier niveau d'établissement ait été abandonné à la suite d'un incendie facilita la découverte de nombreux objets de grand intérêt archéologique. Les milliers de tablettes d'argile qui consignaient des dispositions légales et des contrats commerciaux permirent ainsi de connaître le fonctionnement de la colonie. Les habitations comportaient généralement une partie résidentielle, un bureau commercial et un entrepôt. Il semble qu'il y avait également plusieurs pensions ou auberges.



CARAFE EN TERRE CUITE PEINTE.
En forme de lion, elle vient du *karum* de Kanish. Le liquide était introduit dans le récipient par l'ouverture située sur le dos du lion, et sortait par le museau de l'animal. Cette carafe avait probablement un usage cérémonial. XIXe et XXe siècles av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

que par le passé, les commerçants assyriens décidèrent-ils de limiter leurs déplacements. Les escarmouches répétées débouchèrent ainsi sur une guerre. Celle-ci atteignit Kanish, et entraîna sa destruction totale, vers 1835 av. J.-C.

Peu après, Assur fut conquise par Naram-Sin, roi d'Eshnunna. Cela mit fin aux relations commerciales assyriennes avec l'Anatolie. Après le passage de Kanish sous le contrôle des premiers monarques hittites, une deuxième période coloniale s'ouvrit (1796-1735 av. J.-C.). Mais la présence assyrienne en Anatolie avait perdu de son ampleur. En Mésopotamie, l'essor de villes telles qu'Ekallatum et Babylone déplaça l'axe du pouvoir vers le sud. Ainsi périclita le réseau commercial le plus élaboré et le plus fructueux qu'avait connu le Moyen-Orient.

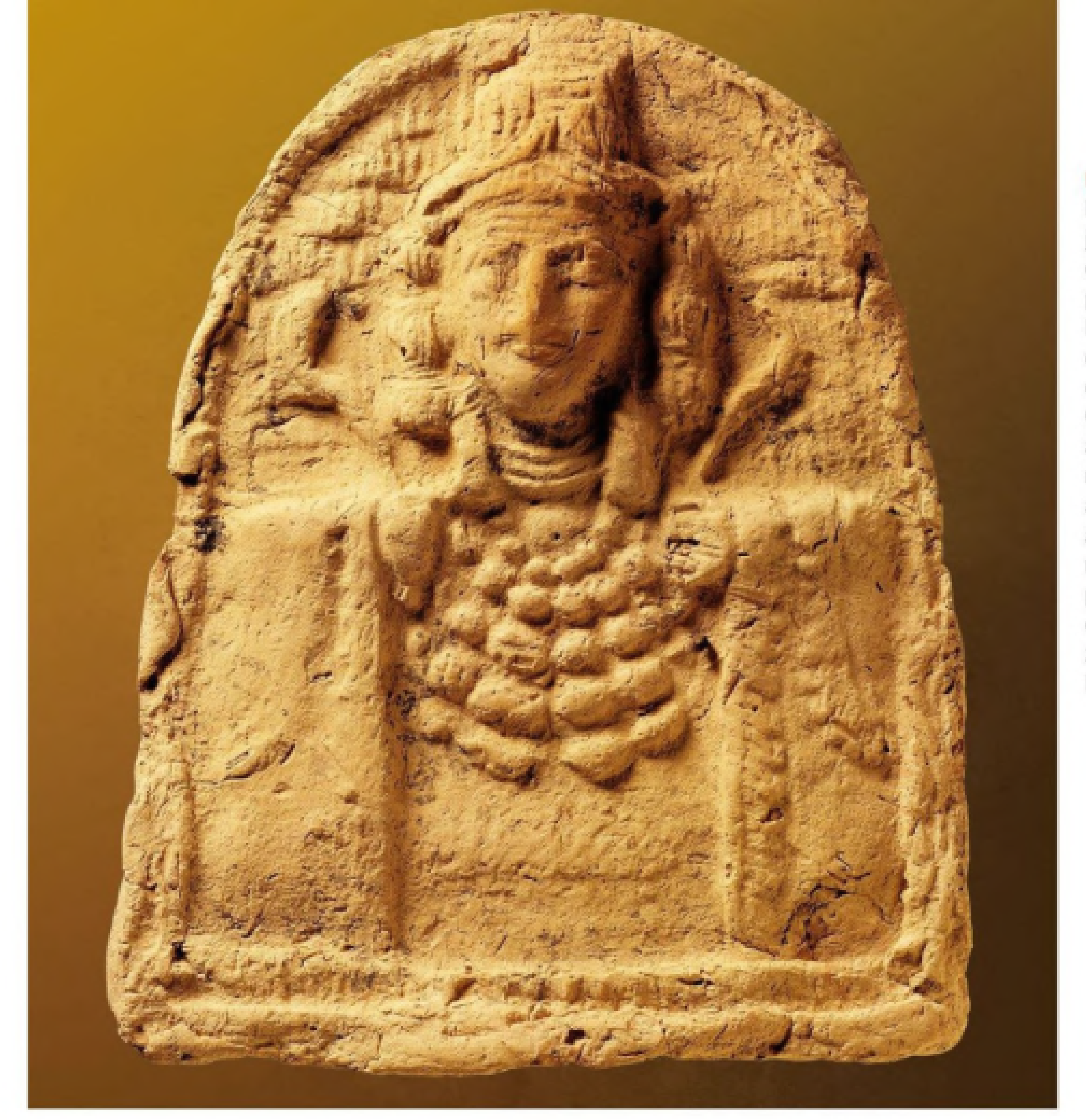
Le royaume de haute Mésopotamie

Ayant fini par unifier toute la haute Mésopotamie, le royaume fut fondé par Shamshi-Adad Ier (1833-1776 av. J.-C.), fils d'un chef amorrite nommé Ila-kabkabu, qui parvint au pouvoir après le bref règne de son frère Aminum.

Au temps de la domination de Naram-Sin d'Eshnunna, Shamshi-Adad quitta la région d'Ekallatum, une ville proche d'Assur, pour celle de Babylone. La mort de son rival lui permit d'y retourner en remontant le Tigre. De là, il conquit Assur, alors aux mains du dernier représentant de la dynastie de Puzur-Assur, Erishum II. Il gagna ensuite Ninive. Il poursuivit même jusqu'au très puissant royaume syrien de Mari, gouverné par Yahdun-Lîm (1810-1794 av. J.- C.). Ce dernier était le fondateur d'une dynastie amorrite qui avait remplacé une dynastie issue des anciens gouverneurs de l'Empire d'Akkad. Il contrôlait une vaste région comprise entre l'Euphrate et deux de ses affluents, le Balikh à l'ouest et le Khabur à l'est, aujourd'hui sur le territoire de la Syrie

Shamshi-Adad collectait également l'impôt auprès des autres villes assyriennes. Après ses dernières conquêtes, il dominait un important territoire délimité au sud par l'Euphrate, et s'étendant à l'est jusqu'aux monts Zagros, à l'ouest jusqu'aux monts Taurus. Il établit sa nouvelle capitale dans une ville qu'il nomma Shubat-Enlil (« demeure d'Enlil »). Située dans la région du haut Khabur, elle facilitait le contrôle des terres fraîchement conquises sur le cours du moyen Euphrate. Avantage supplémentaire et non négligeable, elle n'était pas associée à la précédente dynastie d'Assur.

Cette expansion territoriale eut pour conséquence heureuse la reprise des relations commerciales avec l'Anatolie. Le royaume de haute Mésopotamie put ainsi aisément se procurer les matières premières qui lui faisaient défaut.



LA DÉESSE ISHTAR
Fille de la Lune et sœur jumelle de Shamash, le dieu du Soleil, appelée Inanna par les Sumériens et les Babyloniens, elle était la divinité la plus importante du panthéon mésopotamien. On l'associait essentiellement à l'amour et à la sexualité, mais aussi à la guerre, activité consubstantielle à la vie des royaumes mésopotamiens. Ci-contre, plaque babylonienne de terre cuite en relief, XVIIe siècle (Ashmolean Museum, Oxford).

Shamshi-Adad avait une conscience aiguë de l'envergure de son pouvoir. Sa légende raconte que, pour rivaliser avec les grands rois akkadiens tels que Sargon, il se fit élever une stèle sur le mont Liban. Puis il décida de s'octroyer les titres grandiloquents de ces mêmes rois : « roi de la Totalité » et « roi des Quatre Régions du monde ». Sa correspondance, retrouvée dans les archives du palais de Mari, constitue un exceptionnel et très vivant témoignage de la manière dont il exerçait son pouvoir. Dans une lettre adressée à son fils Yasmah-Addu, il écrivait : « Ainsi parle Shamshi-Adad, ton père : avec les fils de Ya'ilamum qui sont avec toi, une paix même tardive pouvait être envisageable, mais en réalité il n'y aura jamais de paix absolue avec Ya'ilamum, je suis donc en train de préparer sa conquête. » Dans le but d'exercer un contrôle plus strict sur les territoires placés sous son autorité, Shamshi-Adad décida de partager l'administration de son empire entre ses deux fils. Il confia ainsi Ekallatum à Ishme-Dagan, l'aîné, et Mari au cadet, Yasmah-Addu. Il demeurait toutefois l'unique grand roi, ses fils n'étant que vice-rois de leurs territoires respectifs. Les lettres de Shamshi-Adad éclairent aussi ses relations avec ses fils et entre ces derniers. Le père y exprime ses jugements et ses préférences : « Tandis que ton frère [Ishme-Dagan] vainc ses ennemis, tu [Yasmah-Addu] te prélasses parmi les femmes. Voyons ! Quand penses-tu aller à Qatanum avec l'armée ? Sois un homme ! Tout comme ton frère a forgé sa réputation, construis la tienne dans ton pays ! »

Zimri-Lim et l'ascension de Mari

À la mort de Shamshi-Adad Ier en 1776 av. J.-C., son empire ne tarda pas à s'effriter. Ses deux fils et successeurs furent confrontés à d'incessantes attaques aux frontières. Au sud, le danger venait des tribus semi-nomades amorrites, très belliqueuses, disséminées sur le territoire de la Syrie actuelle. À l'ouest, la principale menace venait d'Eshnunna. Ishme-Dagan, le fils aîné de Shamshi-Adad, parvint à se maintenir sur le trône d'Ekallatum pendant quarante ans encore (1775-1735 av. J.-C.). Mais l'offensive finale d'Eshnunna réduisit son territoire à une peau de

L'investiture de Zimri-Lim, roi de Mari

Dans la cour d'honneur du palais de Mari, donnant sur la vaste salle du trône, une immense peinture murale de toute beauté représente le couronnement du prince Zimri-Lim, qui revigora le royaume d'Assur.

Il s'agit d'une œuvre de grande dimension (2,50 x 1,80 mètres), richement colorée et peuplée d'une grande diversité de personnages de profil. Ils assistent à une cérémonie officielle dont l'objectif déclaré est de justifier le pouvoir royal via la bénédiction divine. Réaffirmer ce pouvoir s'avérait nécessaire dans une période de l'histoire mésopotamienne tout particulièrement agitée. La peinture a été découverte sur le site archéologique de Mari lors de fouilles entreprises en 1933. Elle vient d'être restaurée, et elle est actuellement visible au musée du Louvre, à Paris. Illustration à gauche : fragment d'une autre peinture murale du palais de Mari, représentant la tête d'un haut dignitaire (Musée national, Damas).



La scène principale se déroule au centre de la composition. Elle se divise en deux registres. Dans le registre supérieur, on voit les deux personnages les plus importants, le prince Zimri-Lim (qui occupa le trône de Mari entre 1780 et 1759 av. J.-C.) et la déesse Ishtar.

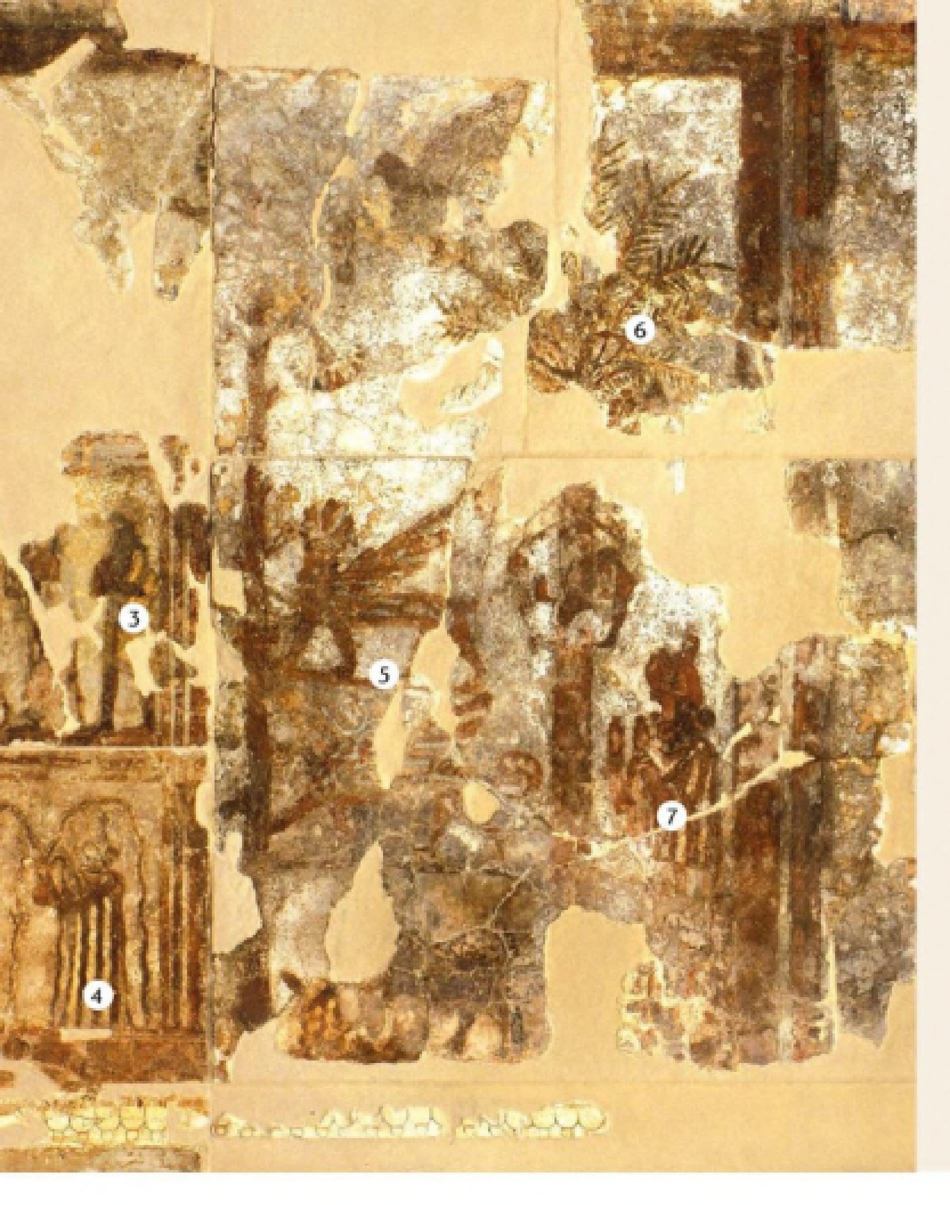
chagrin, à peine plus grande que sa capitale. Le royaume de Yamhad menaçait aussi. Zimri-Lim, fils du roi de Mari vaincu par Shamshi-Adad Ier des années auparavant, avait trouvé refuge dans sa capitale, Alep. Il profita de la faiblesse de Yasmah-Addu pour l'expulser de Mari et y reconquérir son trône.

Le royaume d'Ekallatum n'exerça sous Ishme-Dagan et ses successeurs qu'une faible influence hors de ses étroites frontières. Cela contribua à favoriser la création d'États dirigés par des dynasties amorrites. Mari entra sous Zimri-Lim dans une fructueuse période de son histoire. Elle s'empara du contrôle du transit de marchandises en provenance d'Anatolie et de Syrie vers la Mésopotamie. Le somptueux palais de Mari illustre parfaitement cette prospérité. Dans ce domaine de plus de deux hectares et demi, pourvu de deux cent soixante pièces réparties autour de grandes cours, on retrouva de splendides peintures murales. La résidence, archétype de l'architecture des palais mésopotamiens, faisait office de centre administratif, économique mais aussi politique du royaume de Mari, comme en attestent les plus de vingt-cinq mille tablettes retrouvées dans ses archives.

Les royaumes de Syrie

Tout aussi digne d'intérêt, le royaume de Yamhad était le plus puissant de la région. Il dominait un vaste territoire compris entre la Méditerranée et l'Euphrate, avec des villes comme Ougarit, Alalah ou la célèbre Ebla. Il n'avait, par ailleurs, qu'un rival en Syrie : le royaume de Qatna, en bordure de l'Oronte, sur le passage qui relie la côte à l'intérieur des terres.

Ebla fut détruite vers 2240 av. J.-C. par l'Akkadien Naram-Sin et demeura silencieuse pendant presque trois siècles. Elle renaquit avec une nouvelle dynastie amorrite, vers 2000 av. J.-C. Les grandes constructions publiques et les riches trousseaux funéraires exhumés comme les textes attestent qu'Ebla avait intégré la dynamique politique mésopotamienne. Elle avait noué des liens avec les différents royaumes locaux, mais aussi avec les pharaons égyptiens de la XIIIe dynastie.



❶ **ZIMRI-LIM.** Le prince, coiffé d'un calot bombé, a le bras droit tendu vers la divinité. Sa position indique qu'il s'apprête à être intronisé cinquième monarque de la dynastie amorrite de Mari.

❷ **ISHTAR.** La déesse de la Guerre et de la Fertilité a le pied droit posé sur un lion. Avec sa main droite, elle remet à Zimri-Lim un sceptre et un anneau, symboles du pouvoir et de la justice.

❸ **AUTRES DIVINITÉS.** Elles jouent le rôle de témoins de l'acte d'investiture et des obligations que celle-ci entraîne pour le monarque ; en particulier celle de préserver l'harmonie entre la nature et la cité.

❹ **DEUX DÉESSES.** Situées dans le registre inférieur, liées à la fécondité aquatique et garantes des crues périodiques de l'Euphrate, elles portent des jarres dont elles versent l'eau.

❺ **QUATRE SPHINX AILÉS.** Placés deux par deux de part et d'autre de la scène principale, ils gardent le jardin – représenté par les deux arbres sacrés, évoquant probablement l'arbre de la vie.

❻ **DEUX PALMIERS.** Caractéristiques des oasis mésopotamiennes, ils sont emblématiques de la végétation des cours du palais. Des ramasseurs de dattes y grimpent.

❼ **LE DEUXIÈME COUPLE DE DIEUX.** Les deux silhouettes, les bras levés en signe d'adoration, se trouvent aux deux extrémités de la scène, au pied des palmiers, et encadrent l'ensemble.

Mais au début du XVIIIe siècle, dans le Sud, le nom d'un roi commençait à retentir avec force. « L'homme de Babylone », ainsi qu'on surnommait Hammourabi, élaborait la puissance qui s'imposerait à tous les États indépendants pour créer un nouvel empire en Mésopotamie.

L'expansion de Babylone

Les origines de Babylone remontent au temps de la rivalité entre Isin et Larsa. Tirant parti de leurs conflits, une nouvelle vague de peuples amorrites pénétra en Mésopotamie. L'un d'eux, dirigé par Sumu-abum, s'installa vers 1894 av. J.-C. dans un petit bourg dont le nom, Babilu, d'étymologie inconnue, fut interprété en fonction de l'akkadien *bab ili*, « porte des dieux », et traduit en sumérien par Kadingira. À Sumu-abum, premier roi de la dynastie, succédèrent quatre rois qui contrôlaient un petit territoire englobant les villes de Sippar, de Dilbat, de Marad et de Kish. Babylone était alors un État aux dimensions modestes. Il devait se mesurer à des royaumes déjà bien établis, ayant fait leurs preuves sur les champs de bataille et aux frontières fixées depuis longtemps. Se faire une place sur une scène si complexe était chose ardue, voire impossible. Tout changea avec l'arrivée au pouvoir du sixième roi de Babylone, Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.). Il parvint à mettre en déroute tous ses rivaux. Il bâtit ainsi un empire qui redonna à la Mésopotamie l'unité politique perdue depuis l'époque de Lugal-zagesi d'Umma et Sargon d'Akkad.

Après son accession au trône, Hammourabi consacra les cinq premières années de son règne à renforcer son pouvoir et à former une armée capable de combattre celles de ses voisins. Il mena sa première campagne militaire contre Rim-Sin de Larsa, au sud de Babylone, à qui il arracha les villes d'Isin et la vénérable Uruk. L'année suivante, il concentra ses efforts sur l'Est : il franchit le Tigre et soumit la tribu amorrite Yamutbal, au pied des monts Zagros. Deux ans plus tard, il prit la ville de Malgium. Enfin, en 1783 av. J.-C., il lança une offensive dans le Nord contre la ville de Rapiqum, sur les rives de l'Euphrate. En l'espace de quatre ans seulement, il élargit ainsi ses frontières à un

LE GRAND PALAIS DE ZIMRI-LIM À MARI

Le grand palais de Mari, construction colossale, fut bâti en plusieurs étapes. Le roi Zimri-Lim l'occupa le dernier. Son règne correspondait à une période de splendeur artistique de la ville. Peu après, Mari serait soumise par l'Empire babylonien, et son palais saccagé et incendié en 1759 av. J.-C. Il comprenait un grand nombre de dépendances : entrepôts, ateliers, temples et une bibliothèque. Celle-ci, où étaient centralisées les archives, contenait les célèbres tablettes que les archéologues retrouvèrent dans ses ruines. Le palais constituait en fait une véritable ville dans la ville de Mari, une sorte de forteresse ceinte de solides remparts et pourvue d'un accès unique. Il était construit en adobe et sa décoration extérieure austère dissimulait un intérieur luxueux, regorgeant d'œuvres d'art. Ce qu'on retrouva de ses peintures murales, bien qu'en mauvais état, laisse penser qu'elles devaient être particulièrement remarquables. Outre la grande scène d'investiture, deux beaux fragments d'une cérémonie religieuse furent mis au jour dans la cour d'honneur. Illustration : le plus important d'entre eux.



MOULE EN TERRE CUITE. Ce moule d'une figurine de lion, du IIe millénaire av. J.-C., provient aussi du palais de Mari (musée du Louvre, Paris).

❶ **LES PRÊTRES.** Les deux officiants, coiffés de calottes bombées, parés de médaillons et vêtus de toges ornées de galons, s'apprêtent à réaliser un sacrifice rituel d'animal.

❷ **LE TAUREAU SACRÉ,** animal choisi pour le sacrifice lors d'une cérémonie religieuse. Les pointes de ses cornes sont recouvertes d'or et il porte une demi-lune sur le front.

❸ **LE ROI.** Il ouvre le cortège. Seule la partie inférieure de son corps a été conservée. On remarque sa taille colossale, disproportionnée par rapport à celle des autres personnages humains.

❹ **LA TRIPLE CEINTURE,** ornée d'une breloque en forme de fleur de lotus. C'est le seul élément de la tenue du roi qu'il ne porte pas sur la peinture murale de l'investiture.

❺ **LES CORNES.** Le peintre n'a pas respecté la même règle de perspective que pour les tiares de l'investiture. Ce détail fait douter que les fresques soient des mêmes auteur et période.

❻ **LE SUPPORT** de la fresque est en plâtre, contrairement à celui des scènes de l'investiture et de la salle des audiences, qui est, lui, un support en terre.



L'AGENCEMENT DU PALAIS

1. **Porte d'entrée.** Unique accès, elle permettait de franchir les remparts.
2. **Première cour.** Elle a une superficie de 1500 m².
3. **Temple d'Ishtar.** Appelé dans l'Antiquité « bâtiment aux peintures ».
4. **Magasins.** Principaux lieux de stockage des produits précieux.
5. **Enceinte sacrée.** Servait aux principales cérémonies religieuses.
6. **Cour du palmier.** Luxueuse, elle s'ornait de peintures murales.
7. **Salle du trône.** Surface : 300 m². Hauteur sous plafond : 12 mètres.
8. **Maison des femmes.** Presque aussi vaste que la cour principale.
9. **Zone des cuisines.** On y retrouva une collection de moules à gâteaux.
10. **Maison du roi.** Le roi y recevait ses serviteurs.


SOUVERAINS DE L'EMPIRE PALÉO-BABYLONIEN

1894-1881 av. J.-C.
Sumu-Abum

1880-1845 av. J.-C.
Sumu-Lael

1844-1831 av. J.-C.
Sabium

1830-1813 av. J.-C.
Apil-Sin

1812-1793 av. J.-C.
Sin-Mouballit

1792-1750 av. J.-C.
Hammourabi

1749-1712 av. J.-C.
Samsu-Iluna

1711-1684 av. J.-C.
Abi-eshuh

1683-1648 av. J.-C.
Ammi-ditana

1647-1626 av. J.-C.
Ammi-saduqa

1625-1595 av. J.-C.
Samsu-ditana

territoire qui englobait une grande partie des domaines qui appartenaient anciennement à Sumer et à l'Empire d'Akkad.

Les documents disponibles ne font état d'aucune campagne militaire au cours des deux décennies suivantes. Hammourabi semble s'être consacré dans cet intervalle à consolider ses nouvelles possessions et à mettre en œuvre dans tout le royaume divers types de travaux. Tant d'intérêt public (canaux, digues de contention d'éventuelles crues des fleuves, etc.), que militaires (fortifications) ou religieux (temples, statues, tribunes, trônes pour les dieux, etc.). Il conclut une série d'alliances avec les royaumes voisins, en particulier avec Mari, sous la domination de Zimri-Lim ; Yamhad, bastion du nord résistant aux attaques d'Eshnunna ; et Larsa, encore gouvernée par Rim-Sin, qui ne représentait toutefois pas une grande menace après la perte d'une bonne partie de son territoire.

L'ambiance politique était donc très détendue, comme en atteste une lettre retrouvée dans le palais de Mari. Zimri-Lim, roi de la ville, y demande une analyse de la situation politique du moment : « Aucun roi n'est fort tout seul : dix ou quinze rois suivent Hammourabi de Babylone ; autant suivent Rim-Sin de Larsa, Ibal-pi-el II d'Eshnunna et Amut-pi-el de Qatna, tandis que vingt autres se fient à Yarim-Lin de Yamhad. » Zimri-Lim lui-même, conscient que son principal atout n'était pas tant militaire que diplomatique, conclut dès son accession au pouvoir des alliances avec les royaumes de sa zone d'influence : Yamhad, Babylone et Larsa.

Cela ne suffit pas à neutraliser Ekallatum, toujours gouvernée par le fils de Shamshi-Adad, Ishme-Dagan, ni à son grand rival, le roi d'Eshnunna, Ibal-pi-el II. Ce dernier, avec ses alliés élamites, avait lancé une série de campagnes visant à prendre possession du Nord mésopotamien. En 1763 av. J.-C., Eshnunna et l'Élam formèrent une coalition avec d'autres tribus semi-nomades ainsi qu'avec la ville de Malgium. Les alliés ambitionnaient de conquérir tout le sud de la Mésopotamie. La ville de Mari chercha à nouer une alliance avec Babylone, elle aussi menacée par les envahisseurs du Nord. La relation intense qui se développa entre Hammourabi et Zimri-Lim, fondée sur la diplomatie, les échanges d'informations et l'entraide, leur permit de mettre leur ennemi commun en déroute. L'année suivante, Hammourabi profita de la conjoncture pour attaquer Rim-Sin et finalement annexer Larsa.

Lorsque la coalition Eshnunna-Élam lança une nouvelle attaque en 1762 av. J.-C., Hammourabi réussit non seulement à la repousser, mais aussi à avancer vers le Tigre jusqu'à la frontière du royaume de Subartu, dans l'actuel Kurdistan turc. Ses victoires suscitèrent inévitablement la méfiance de Zimri-Lim, qui observait la montée en puissance du royaume d'Hammourabi. Bien que les circonstances exactes de ces épisodes ne soient pas connues, il semblerait que Mari eût établi une alliance avec Malgium pour freiner la progression inquiétante de Babylone. Sans doute est-ce ce qui poussa Hammourabi à rompre son alliance avec Zimri-Lim. Il attaqua Mari et la vainquit en 1760 av. J.-C.

Dans un premier temps, il laissa intacts la ville et son palais. Deux ans plus tard, toutefois, une nouvelle rébellion à Mari déclencha le courroux d'Hammourabi, lequel ordonna sa destruction pure et simple. Cet épisode mit fin à l'histoire de la cité millénaire et signa la chute du royaume de Zimri-Lim.

L'empire d'Hammourabi

La destruction de Mari entraîna l'incendie du palais royal, comme à Ebla à la fin du IIIe millénaire av. J.-C. Plus de vingt-cinq mille tablettes d'argile qui se trouvaient dans les archives furent cuites et durcies par le feu. Cela permit leur conservation : les archéologues les découvrirent intactes au sein même du palais. Ce magnifique ensemble de tablettes offre une clé essentielle pour la compréhension de cette période.

Après la prise de la ville de Mari, l'expansion de l'Empire babylonien continua. Hammourabi lança aussitôt deux autres campagnes, contre Assur (1757-1755 av. J.-C.), puis contre Eshnunna (1755 av. J.-C.). Il prit ainsi le contrôle du Nord jusqu'au fleuve Habur. Les textes dans lesquels Hammourabi se vante de ces victoires ne sont pas très éloquents. On trouve des allusions dans les « noms d'années », une tradition mésopotamienne consistant à énumérer les règnes, en indiquant leur durée et leur événement le plus marquant. Sur l'une de ces listes, on peut lire : « L'année où Hammourabi, le roi, le héros, qui remporta la victoire au nom de Marduk, vainquit l'armée d'Eshnunna, de Subartu et de Gutium avec son armée puissante sur les rives du Tigre jusqu'au pays de Subartu. »

Une fois l'empire politiquement renforcé, Hammourabi mena à bien une tâche qui le ferait passer à la postérité : l'élaboration du « code juridique » le plus complet de toute l'Antiquité, connu sous le nom de *code de Hammourabi*. Ce très long texte est l'héritier des anciens codes sumériens, ceux d'Ur-Nammu et de Lipit-Ishtar. Il se compose des trois parties traditionnelles : un prologue, dans lequel sont exposées l'élection divine du monarque et de ses principales réalisations ; un corps juridique, présentant les lois ou les déci-

TAUREAU ANDROCÉPHALE. Sur cette figurine en bois sculptée de 5 centimètres de long, recouverte de feuilles d'or, les poils sculptés sont en stéatite. Elle provient du palais royal dit « G » d'Ebla. Vers 2250 av. J.-C. (Musée national d'Alep).





sions de justice rendues par le roi (deux cent quatre-vingt-deux sentences) ; enfin un épilogue détaillant les bienfaits réservés à ceux qui respecteront les lois, ainsi que les malédictions qui attendent les téméraires qui les violeront. Le roi fit distribuer des copies du texte dans les principales villes de son empire, ce qui lui donna une image d'homogénéité juridique.

Le temps des rébellions

Le royaume d'Hammourabi, toutefois, reposait sur des bases sociales très instables. Les richesses se concentraient démesurément chez les nobles, les marchands, les banquiers. Des familles en profitèrent pour exercer localement un pouvoir parallèle à celui du roi. Cette richesse contrastait en outre avec la paupérisation généralisée de la population, souvent écrasée de dettes – situation abondamment décrite dans le *code de Hammourabi*. Pour couronner le tout, la surexploitation des champs provoqua l'épuisement des terres, et donc la diminution des stocks de céréales et l'augmentation des prix.

À la mort de Hammourabi, son fils Samsu-Iluna (1749-1712 av. J.-C.) hérita d'un immense empire à la dérive. Il dut affronter une série de rébellions (Larsa, Eshnunna, Ur, Uruk, Isin), ainsi que les attaques des Élamites. Cinq ans après son accession au pouvoir, il parvint à rétablir l'ordre dans la région. La paix ne dura guère, car Isin reprit son indépendance. Avec le Sud et le Nord perdus sur les plans politique et commercial, le territoire de Babylone ne cessait de rétrécir.

Une nouvelle attaque finit par le ramener aux limites de la période antérieure à Hammourabi. Cette fois-ci, les envahisseurs étaient les Kassites. Venus des monts Zagros, ils pénétrèrent dans la plaine mésopotamienne en plusieurs vagues, jusqu'à s'emparer de la ville de Hana, sur le moyen Euphrate. Les rois babyloniens suivants durent faire face à une situation de crise intérieure qui ne fit qu'empirer.

En 1595 av. J.-C., alors que Samsu-ditana régnait sur Babylone, les Hittites attaquèrent la ville sous la conduite de Moursil Ier. Ils provoquèrent la fin du premier grand empire babylonien. ■

VASE SACRIFICIEL. Trois couples de guerriers scellent la paix par une embrassade. Sur le bord droit, le personnage coiffé de la couronne de cornes est une divinité. Partie d'un vase sacrificiel en basalte découvert à Ebla. XVIIe siècle av. J.-C. (Musée national d'Alep).



Le *code de Hammourabi*

Vers 1750 av. J.-C., le roi de Babylone fit graver sur une stèle un ensemble de presque trois cents lois qui régulaient des délits tels que le vol, l'adultère, les agressions et l'homicide.

« Si quelqu'un a accusé un homme en lui imputant un meurtre, mais s'il n'a pu l'en convaincre, son accusateur sera mis à mort » : c'est là la première des deux cent quatre-vingt-deux lois contenues dans le *code de Hammourabi* (1792-1750 av. J.- C.), l'un des textes juridiques les plus anciens de l'humanité. Depuis sa découverte de 1901, de nombreux historiens se sont interrogés sur la finalité réelle de cette stèle : s'agit-il bien d'un véritable code juridique appliqué dans la vie quotidienne des sujets du roi babylonien, ou juste d'un instrument de propagande sans la moindre valeur juridique ? Dès les premières traductions et publications, il fut tenu pour acquis qu'il s'agissait d'un authentique texte juridique, exhaustif et cohérent, promulgué par Hammourabi sur le principe d'une loi. Toutefois, au sens strict, le terme « code » ne convient pas, car ce texte ne comprend pas la totalité des lois en vigueur au XVIIIe siècle av. J.-C. à Babylone. En outre, la lecture des articles juridiques qui le composent permet d'observer que leur portée universelle est réduite, voire inexistante. Ces articles se présentent davantage comme des cas particuliers que comme des normes générales applicables à tout un chacun. Enfin, certains d'entre eux se contredisent.

Pour mieux comprendre le *code de Hammourabi*, la consultation d'autres documents de l'époque s'impose. Notamment celle des lettres du souverain lui-même, dans lesquelles il fait état de ses décisions relatives à des cas précis. L'une de ces lettres dit : « Ainsi parle Hammourabi : Sin-ana-Damru-lippalis, fils de Maninum, que l'ennemi a capturé – donnez à son marchand dix sicles [environ quatre-vingts grammes] d'argent provenant du temple de Sin et rachetez-le. » On constate que ce texte n'énonce pas une loi générale, mais une décision juridique prise en vertu du pouvoir d'émettre et d'appliquer la justice, confié au monarque par la divinité. En comparant cet extrait avec l'article 32 du *code*, on observe que ce dernier est une extrapolation du même cas : on a éliminé les noms propres, mais l'essence de la décision royale a été conservée.

Ce n'est qu'un exemple. Cependant, si toutes les lettres de ce type étaient parvenues jusqu'à nous, les décisions particulières qu'elles rapportent auraient très certainement permis de remonter à la source de tous les articles. On peut donc avancer que le *code* est davantage une collection de sentences énoncées par le roi (*dinat mesharim*) qu'un corps de lois générales. Le souverain lui-même l'affirme dans l'épilogue : « Lois de justice que Hammourabi, le roi sage, a établies. Il a enseigné au pays une loi juste, et un pieux statut. »

Autre élément significatif, aucun passage du *code* ne parle de « lois » ; le terme utilisé est « décisions royales » (*simdat sharrim*) ou « sentences royales » (*dinat mesharim*). Cela ne veut pas dire que la justice n'existait pas, mais plutôt que le concept de norme d'alors différait du nôtre. Les Babyloniens fonctionnaient, dans le domaine de la justice comme dans tout champ de la connaissance, à partir de modèles uniques auxquels ils n'accordaient pas de valeur générale. En l'absence du terme « loi », il existait en akkadien deux autres mots qui évoquaient l'ordre et le principe du respect dû aux décisions et sentences du souverain : *kittu* (« stabilité » ou « justice ») et *misharu* (« équité »). Les Babyloniens associaient ces deux termes dans l'expression *kittu u misharu*, traduisible par « équité et stabilité véritables ». Hammourabi de Babylone jouit d'une image de roi

LA STÈLE DE HAMMOURABI. En haut de la face avant de la stèle, sont représentés Hammourabi, debout, et Shamash, le dieu de la Justice, assis sur son trône (musée du Louvre, Paris).



Lois et codes avant Hammourabi

Bien que le *code de Hammourabi* soit le plus complet des précis juridiques jamais retrouvés en Mésopotamie, il ne détient pas la palme de l'ancienneté. Les Sumériens avaient également commencé à compiler certaines lois et à élaborer des corpus juridiques bien avant les Babyloniens. Ainsi, le texte juridique le plus ancien remonte au règne d'Urukagina de Lagash. Il consiste en une liste consignant une série de réformes sociales et juridiques promulguées entre 2350-2300 av. J.-C. Le premier ensemble de lois pouvant être qualifié de « code » est celui élaboré sous Ur-Nammu ou peut-être son fils Shulgi. Daté entre 2100 et 2050 av. J.-C., il présente la même structure en trois parties que le *code de Hammourabi*, prologue, corps juridique et épilogue. Le texte de Lipit-Ishtar, monarque de la cité-État d'Isin (1934-1924 av. J.-C.), pourrait, quant à lui, également être considéré comme un code. Il semble clair que Hammourabi connaissait ces textes : il s'en inspira d'ailleurs largement.

juste, et il passa à la postérité pour avoir instauré l'équité dans le pays. Dans l'épilogue de son code, il renvoie d'ailleurs à une statue le représentant, qu'il a fait intituler le *Roi équitable*.

Ces données permettent de mieux comprendre l'intention qui l'animait au moment où il élabora la célèbre stèle. À la fin de son règne, après quarante années de victoires militaires sur tous les États voisins et après avoir imposé l'ordre dans le pays grâce à des milliers de sentences particulières, le grand roi souhaita laisser un panorama de ses décisions les plus justes et les plus pertinentes. Il n'ambitionnait pas qu'elles fussent toutes appliquées en tant que lois normatives. Il les transmettait plutôt comme modèle et source d'inspiration dans l'exercice de la royauté.

Le code voulait donner un exemple de la conduite parfaite de tout monarque assumant deux de ses fonctions principales, administrer la justice et veiller au respect de l'équité. Le roi appliquait les principes émanant du dieu Shamash, en son nom. Le dieu illuminait le chemin de son élu qui, à son tour, guidait son peuple.

La structure du code

Le texte est gravé dans la langue akkadienne et en écriture cunéiforme sur une grande stèle de basalte de 2,25 mètres de hauteur. Il est divisé en pas moins de cinquante-deux colonnes : vingt-quatre sur la face avant de la stèle et vingt-huit sur la face arrière, pour un total de trois mille six cents lignes. Il comporte par ailleurs trois grandes parties : d'abord, un prologue rédigé par le monarque Hammourabi lui-même, dans lequel il commente son élection en tant que roi et revient également sur sa carrière glorieuse ; ensuite, le corps juridique proprement dit, avec ses 282 lois ; et pour finir un épilogue dans lequel il résume la finalité du code nouvellement fixé, ainsi que les malédictions susceptibles de s'abattre sur tous ceux qui oseraient le braver.



LES LOIS. Les deux cent quatre-vingt-deux préceptes juridiques qui composent le code sont gravés sur les deux faces d'une stèle de basalte noir, de plus de 2 mètres de haut (musée du Louvre, Paris).

Délits et châtiments : le code, une loi implacable

Les deux cent quatre-vingt-deux lois du *code de Hammourabi* règlementent les infractions qui inquiétaient le plus les classes dominantes mésopotamiennes. Les peines imposées pouvaient être extrêmement sévères – de l'empalement à l'exécution par noyade ou sur le bûcher en passant par des mutilations diverses et variées, l'esclavage et de fortes amendes.

PEINE DE MORT



EMPALEMENT d'ennemis par des Assyriens. Bas-relief du palais de Sennachérib à Ninive. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

ADULTÈRE

« Si l'épouse d'un homme a été [sur]prise alors qu'elle couchait avec un autre mâle, on les liera et on les jettera à l'eau. » Puis : *« Si le propriétaire de l'épouse fait grâce à son épouse, alors le roi graciera [aussi] son serviteur. »*

ASSASSINAT

« Si l'épouse d'un homme, à cause d'un autre mâle, a fait tuer son mari, cette femme on l'empalera. »
L'impossibilité de divorce poussait parfois les époux à des solutions extrêmes ! Ce châtiment est l'un des plus durs de tout le *code*.

VOL DANS UNE MAISON

« Si quelqu'un a percé [le mur d']une maison, en face de ce trou, on le tuera et on l'exposera. » En Mésopotamie, il était simple d'abattre les murs d'une maison en adobe pour y commettre des vols. Le cadavre du voleur était pendu pour le priver du repos de l'outre-tombe.

BANNISSEMENT



DES COMMERÇANTS bannis partent avec leurs biens vers d'autres contrées. Bas-relief du palais d'Assurbanipal à Ninive. VIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

DIFFAMATION

« Si quelqu'un a fait montrer du doigt [...] l'épouse d'un homme, sans apporter de preuve, cette personne on la flagellera devant les juges et on lui rasera la moitié (de la chevelure). »
Ce qui équivaut à la réduire en esclavage.

AGRESSION D'UN SUPÉRIEUR

« Si un homme libre a frappé la joue d'un homme libre qui est plus âgé que lui, publiquement, il sera frappé de soixante coups de nerf de bœuf. » Ce type d'agression était particulièrement insultant en Mésopotamie. La loi stipule que le châtiment devait être administré en public.

OFFENSES FAITES AU PÈRE

« Si un enfant a frappé son père, on lui coupera le poignet. »
Une autre loi indique que le père pourra déshériter le fils qui l'offenserait. Les enfants adoptifs qui insultaient leurs parents avaient la langue coupée ou subissaient l'énucléation d'un œil.

ESCLAVAGE



PRISONNIERS réduits en esclavage par une cour assyrienne. Bas-relief du palais d'Assurbanipal à Ninive. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

INCESTE

« Si un homme, après [la mort de] son père, s'est couché sur le sein de sa mère, on les brûlera tous les deux. » D'après certains historiens, il s'agit de l'inceste que le fils aurait commis avec sa mère « après la mort de son père ».

PRÊT USURIER

« Si le marchand a poussé son intérêt au-delà de 100 qa pour 1 kur d'orge, ou au-delà d'un sixième de šiqil d'argent, [...] il perdra chaque chose qu'il a livrée. » La loi était très sévère avec les usuriers : le prêteur ne perdait pas seulement les intérêts, mais tout le capital prêté.

PRÉVARICATION D'UN JUGE

« Si un juge a jugé une cause, rendu la sentence, fait délivrer la pièce scellée, mais [si], dans la suite, il a changé son jugement, ce juge on le convaincra d'avoir changé le jugement qu'il avait rendu et il livrera jusqu'à douze fois l'amende qui avait résulté de ce jugement. »



LE SPHINX MONUMENTAL D'ALACA HÖYÜK.
Il montait la garde à la porte principale de cette ville hittite. XIVe siècle av. J.-C. *À droite*, étendard hittite en bronze du IIIe millénaire av. J.-C. (musée des Civilisations anatoliennes, Ankara).



L'EMPIRE HITTITE ET LE ROYAUME DU MITANNI

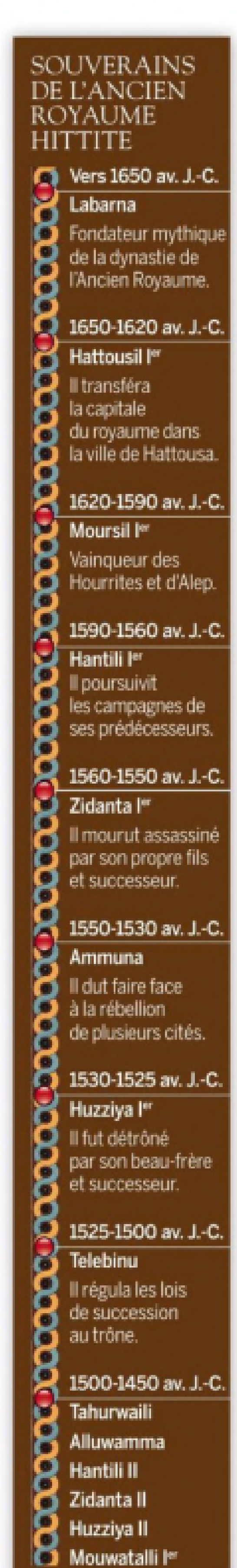


L'Anatolie ne se distingua pas uniquement par l'extraordinaire richesse de ses ressources naturelles. Le cœur montagneux de cette vaste péninsule vit également naître l'Empire hittite ainsi que le royaume du Mitanni. Ces deux puissances politiques de premier rang mirent en déroute l'Assyrie et Babylone, et affrontèrent la grande Égypte des pharaons Thoutmôsis III et de Ramsès II.



L'Anatolie d'aujourd'hui correspond à la partie orientale de la Turquie actuelle. Historiquement, elle englobait une bande au nord de la Syrie et de l'Irak actuels. Cette immense région vit se développer différentes civilisations au fil des millénaires. Des peuplades préhistoriques occupaient les environs de Çatal Höyük au sud. Au cœur du plateau central, les Hittites et les Mitanniens se concentraient dans l'est. Les côtes de la mer Égée abritaient des villes grecques. L'extrême variété de toutes ces civilisations s'explique notamment par le relief particulier de la péninsule anatolienne. D'imposantes chaînes de montagnes encerclent un haut et vaste plateau central : les Pontiques au nord, le Taurus et l'Anti-Taurus au sud, et les montagnes arméniennes, dont le célèbre mont Ararat, à l'est. À l'ouest et au sud de la péninsule, une étroite bande de terre serpente sur les rives de la mer Égée et de la Méditerranée.

Cette configuration géographique provoqua l'isolement total d'immenses territoires, facteur d'évolutions culturelles indépendantes et décalées dans le temps. Sans aucun doute, elle représentait aussi un puissant atout. En effet, les zones montagneuses d'Anatolie regorgeaient de ressources naturelles : le bois, utilisé



en construction ; les métaux (cuivre, argent, et fer par la suite) ; les pierres dures (obsidienne, basalte). Les puissances locales accumulèrent toutes ces matières premières pour les vendre aux élites des principaux royaumes syriens et mésopotamiens, et même d'Égypte, de Chypre ou de la mer Égée. Ainsi circulèrent-elles dans tout le Moyen-Orient. Ce commerce empruntait les passages naturels, ainsi que les eaux du Tigre, de l'Euphrate et du Kizil Irmak (dit Marassantiya pour les Hittites, Halys à l'époque classique), les grandes voies de communication durant l'Antiquité. Logiquement, de telles richesses naturelles, convoitées par tous les royaumes locaux, ont aussi attiré l'ensemble des puissances Moyen-Orientales. Le contrôle des routes et de l'accès à ces ressources provoqua la majorité des conflits dans la région.

Les origines des Hittites

Dans les années 2700 à 2000 av. J.-C., la péninsule anatolienne était habitée par de petits groupes de populations autochtones. Le plus souvent, ils n'occupaient qu'un territoire restreint. De petits royaumes se formèrent dans le centre et l'est du plateau : Alaca Höyük, Hattush (la future Hattousa), Alisar, Zalpa, Kanish. Alliés à une dizaine d'États moindres, ils parvinrent à former une coalition visant à freiner l'expansion du roi akkadien Naram-Sin (2260-2223 av. J.-C.). Cela montre qu'il s'agissait d'entités politiques bien organisées. On appelait la région « pays de Hatti » et ses habitants, les Hattiens.

À la fin du IIIe millénaire av. J.-C., un nouveau groupe de population pénétra en Anatolie : les Indo-Européens. Ces derniers, originaires des grandes steppes de l'Europe du Sud-Est et mus par des causes qui demeurent obscures (très probablement climatiques ou démographiques), émigrèrent en direction du Moyen-Orient. Ils y rejoignirent les deux grands groupes préexistants, les Sumériens et les Sémites.

Les Indo-Européens qui pénétrèrent alors en Anatolie ne constituaient pas un groupe totalement homogène. Il s'agissait plutôt d'un ensemble de familles et de tribus apparentées aux niveaux linguistique et culturel, mais sans aucun lien politique ni administratif. Les premiers colons, les Louvites, arrivèrent vers 2200 av. J.-C. Après s'être imposés par la force dans les villages et hameaux locaux, ils parvinrent à s'établir dans l'Ouest. Deux siècles plus tard, et de façon plus pacifique, arrivèrent les Nésites et les Palaïtes. Les premiers se mélangèrent aux Hattiens, dans la région centrale et orientale de l'Anatolie, pour donner naissance aux Hittites historiques, tandis que les Palaïtes s'établirent, quant à eux, plus à l'est, dans la région de Sivas. Une deuxième vague migratoire, quelque huit cents ans plus tard, donnerait naissance aux Mèdes et aux Perses.

Si les Indo-Européens, à leur arrivée en Anatolie, ne connaissaient pas l'écriture, ils adoptèrent néanmoins en peu de temps le système cunéiforme utilisé en Syrie, qu'ils adaptèrent, bien entendu, à leurs langues. C'est ce que montrent les tablettes retrouvées dans différentes villes de l'Empire hittite. À Hattousa, la capitale, les archéologues ont ainsi découvert des textes rédigés en pas moins de huit langues différentes : hittite, hattite, louvite, palaïte, hourrite, mitannien, akkadien ainsi que sumérien. Toutes suivaient le système cunéiforme, à l'exception toutefois d'un dialecte du louvite, écrit dans un nouveau système hiéroglyphique, influencé sans doute par les contacts avec l'Égypte. L'usage de ces hiéroglyphes restait toutefois limité aux inscriptions commémoratives.

Très vite, ces communautés furent touchées par l'expansion commerciale et culturelle rapide

Le trésor archéologique d'Alaca Höyük

Localisée à 25 kilomètres de Hattousa, Alaca Höyük fut l'une des premières capitales hittites. Habitée dès le néolithique, elle demeura une ville importante de l'empire jusqu'au XIVe siècle av. J.-C. Elle abrite notamment des tombes princières d'une grand richesse.

La ville était protégée par des fortifications, dont une porte, la porte du Sphinx, a été conservée. On distingue encore des hauts-reliefs d'animaux mythologiques. Treize tombes monumentales du IIIe millénaire av. J.-C. constituent les découvertes archéologiques les plus importantes d'Alaca Höyük. Tout semble indiquer qu'il s'agirait de tombeaux de la famille royale et de prêtres. D'après les résultats des fouilles, ces fosses rectangulaires contenaient de riches trousseaux funéraires, comportant des bijoux et d'autres objets, dont certains en or, en argent et en ambre, ainsi que des animaux sacrifiés et des étendards, probablement utilisés pour les cortèges funèbres. Près de la muraille est, un vaste bâtiment suscite une question : était-ce un palais ou un temple ? Illustration ci-contre : bas-relief de la porte du Sphinx, représentant un avaleur de sabres et deux acrobates en plein exercice (musée des Civilisations anatoliennes, Ankara).

des rois de la période paléo-assyrienne d'Assur, qui avaient établi dans le sud-est de l'Anatolie plusieurs colonies commerciales particulièrement prospères. Parmi celles-ci, la colonie de Kanish, appelée Nesa par les Hittites, avait acquis un rayonnement considérable. Sans surprise, les différents royaumes anatoliens s'affrontaient pour le contrôle des routes commerciales florissantes. Pithana, roi de la ville de Kussara, et son fils Anitta, conquirent Nesa-Kanish et soumirent une grande partie du plateau central anatolien : la vallée nord du fleuve Halys jusqu'à la région des Pontiques, et toute la région sud de ce fleuve, jusqu'à Purushanda. Hattousa fut l'une des villes qui s'inclinèrent devant la dynastie de Kussara. Une trace écrite rappelle d'ailleurs sa conquête par le roi Anitta : « Sur cette terre je sèmerai des graines. Que le dieu Tempête s'abatte sur quiconque deviendra roi après moi et s'établira de nouveau à Hattousa ! » Les rois victorieux établirent à Nesa-Kanish la capitale du premier empire unifié de la péninsule anatolienne.

L'empire créé par la dynastie de Kussara ne résista pas bien longtemps. Les luttes internes entre les cités anatoliennes le minèrent, ainsi que les menaces extérieures, venues au nord des montagnards Gasgas, et au sud-est des groupes Hourrites. Les relations commerciales avec les Assyriens prirent fin. Cette dynastie éphémère avait pourtant semé l'idée d'une autorité unique gouvernant le cœur de l'Anatolie. Elle germerait avec le premier royaume hittite, que l'on appellerait l'Ancien Royaume.

L'Ancien Royaume hittite

On peut situer l'origine de ce royaume vers 1650 av. J.-C. Un document postérieur, intitulé *L'Édit de Telebinu*, du nom d'un souverain hittite qui régna entre 1525 et 1500 av. J.-C., nous éclaire sur ce sujet. D'après le prologue de cet *Édit*, le fondateur de l'Ancien Royaume hittite fut un certain Labarna. Il mit en déroute tous ses ennemis et parvint à établir les frontières de son territoire sur la côte : « Labarna était anciennement le Grand Roi. Son pays était petit. Mais les campagnes qu'il mena à bien soumirent les pays ennemis à son pouvoir. Il poursuivit en

COUPE EN OR. Ce récipient en or, avec son pied en spirale, provient des tombes royales d'Alaca Höyük. On le date approximativement de 2200-2000 av. J.-C. (musée des Civilisations anatoliennes, Ankara).

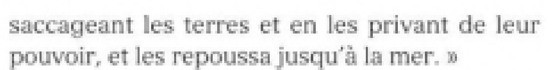


Le populeux panthéon du monde hittite

Dans la culture hittite, la religion se fondait sur le culte rendu à des dieux étonnamment nombreux. Beaucoup appartenaient à la mythologie hittite, mais bien d'autres étaient issus de cultures voisines, notamment de la culture hourrite. Le panthéon se remplissait au rythme des conquêtes territoriales. Ce pourquoi on surnomma la religion hittite « religion aux mille dieux ».

Les divinités hittites représentaient toutes sous une forme humaine des éléments naturels : soleil, eau, phénomènes climatiques, montagnes... Les rois, considérés comme les élus des dieux, devaient jouer le rôle capital d'intermédiaires entre ces derniers et leur peuple. Responsables de la pureté et de la conformité des rites religieux visant à obtenir la protection divine, ils devenaient ainsi garants de la santé et de la prospérité collectives. La plus importante des divinités hittites était Teshub, le dieu du Ciel et de l'Orage, emprunté au panthéon hourrite. Il avait un taureau pour animal-attribut. On le représentait sous les traits d'un guerrier, lourdement armé et casqué. Arinna, déesse du Soleil, son épouse n'avait pas moins de prestige. Aserdus, quant à elle, était la déesse de la Fertilité, et son mari, Elkunirsa, le dieu créateur de l'Univers. Sausga équivalait à Inanna, la déesse sumérienne de l'Amour et de la Guerre, que les Akkadiens appelaient Ishtar. Illustration ci-contre : statuette en or d'un dieu coiffé d'un bonnet en forme de cornes, le couvre-chef habituel des divinités hittites. XIV-XIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).





saccageant les terres et en les privant de leur pouvoir, et les repoussa jusqu'à la mer. »

Cette genèse du royaume hittite pourrait être plus mythique que réelle, car nous ne disposons pas d'autres textes mentionnant ce roi hypothétique. Son nom deviendra générique pour désigner tous les souverains hittites successifs. Ce choix indique le souci de se démarquer des « rois », les autres dirigeants locaux. Mais de même que le titre de « césar » adopté par les empereurs romains ne remet pas en cause l'existence de Jules César, celui de « labarna » pour les empereurs hittites ne prouve aucunement que Labarna n'appartienne qu'à la légende. De nouvelles découvertes archéologiques trancheront peut-être la question.

Quoi qu'il en soit, il y eut bien à cette époque un monarque, aussi appelé « Grand Roi » dans les textes, qui étendit son territoire sur une grande partie de l'Anatolie orientale, vers le sud jusqu'à la Méditerranée et vers l'ouest jusqu'aux plaines de Konya. Ce royaume avait vraisemblablement pour capitale la cité de Kussara.

L'Édit de Telebinu dit que Labarna nomma l'un de ses fils au poste de gouverneur de la région de Sanahuitta (au nord de Hattousa), mais que le peuple se rebella et le destitua. Le texte mentionne ensuite l'intronisation du nouveau « Grand Roi Labarna, fils du Pays de Hatti, Homme de Kussara », c'est-à-dire Hattousil Ier (1650-1620 av. J.-C.). Ce titre démontre que ce monarque commença à régner depuis la résidence royale de Kussara. Il ne lia pourtant pas son avenir à cette ville : sa première mesure de gouvernant consista à transférer la capitale plus au nord, dans l'ancienne cité de Hattousa. Celle-ci lui donna son nom, puisque Hattousil signifie « l'homme de Hattousa ».

La première expansion du Hatti

L'histoire de Hattousa comme centre politique commence à la fin du IIIe millénaire av. J.-C. avec l'édification sur une colline de la forteresse d'un dirigeant local. La ville basse s'étendait sur une terrasse située au nord-ouest. Le lieu, dans une zone montagneuse, bien pourvu en eau, entouré de grands champs propices à l'agriculture et de hauts pâturages pour les



troupeaux, s'avéra idéal pour établir la capitale du futur royaume hittite. Hattousa connut sa première période d'apogée pendant l'époque coloniale assyrienne, jusqu'à sa destruction totale par Anitta, à la fin du XVIIIe siècle av. J.-C. En ordonnant la reconstruction de la ville, Hattousil Ier en fit la capitale de l'Empire hittite, statut qu'elle conserva pendant presque toute la durée de cet empire.

Le remplacement de la capitale Kussara par Hattousa s'expliquait sans doute par le fait que ce dernier site offrait la meilleure protection possible en Anatolie centrale, considération essentielle en une époque de campagnes militaires et d'instabilité politique. Hattousa souffrait pourtant de failles stratégiques : elle était trop proche de la frontière nord et ne bénéficiait pas de la position centrale de Kussara, permettant un meilleur contrôle de l'ensemble du territoire.

Une fois établie sa nouvelle capitale, Hattousil lança une série de campagnes dans les régions rebelles du nord, Sanahuitta et le territoire de Zalpa. Il tenait à manifester la présence du nouveau pouvoir hittite. Il assura son arrière-garde, puis décida de prendre le contrôle des routes commerciales de l'étain traversant la Mésopotamie pour rejoindre l'Anatolie, via le nord de la Syrie. Il lui fallait pour cela prendre des villes telles qu'Alalah, Ursu, Karkemish, Ebla ou Tunip, dont bon nombre étaient sous domination du grand royaume amorrite de Yamhad. Il se dirigea ensuite vers l'est, où il entreprit quelques razzias dans le royaume d'Arzawa. Les Hourrites, établis en haute Mésopotamie et dans le nord de la Syrie, surent profiter de la situation : Hattousil Ier et son armée absents, ils lancèrent une attaque féroce contre le territoire hittite. Dans leur sillage, tous les territoires récemment conquis se soulevèrent. Le conflit réduisit le royaume hittite naissant à peu de chose, à peine plus que sa capitale. Hattousil Ier ne se laissa pourtant pas impressionner. Depuis Hattousa, il lança une campagne de reconquête qui lui permit d'expulser les Hourrites et de récupérer la majeure partie du territoire. D'après les *Annales*, une œuvre qui narre certaines campagnes de Hattousil Ier, de tels exploits n'auraient pu s'accomplir

HATTOUSA, LA GRANDE CITÉ HITTITE. Avec une superficie de 1,7 km^2, protégée par une double enceinte de presque 6 kilomètres de long, la capitale de l'Ancien Royaume hittite se situait sur un terrain accidenté. Un avantage en termes de défense qui permettait aussi d'assurer le contrôle des routes qui traversaient l'Asie Mineure. C'est dans sa partie la plus haute, séparée du reste par des fortifications intérieures, que se trouvait le palais royal. *Ci-dessus*, les ruines du temple I de Hattousa, dédié aux dieux Teshub et Arinna.

La monumentale porte des Lions de la capitale hittite

La porte des Lions permettait d'accéder à Hattousa par l'ouest. Ces animaux menaçants protégeaient la capitale hittite contre ceux qui étaient animés de mauvaises intentions à l'égard de la ville, de son roi ou des ses habitants. Ils étaient sculptés sur les piliers qui soutenaient l'arc parabolique de la porte.



Isabel F. Dodd est probablement la femme qui, sur cette photo ancienne, contemple la porte des Lions. Professeure d'art et d'architecture à l'École américaine pour filles de Constantinople, elle publia en 1910 dans la revue de la *National Geographic Society*, un reportage intitulé « Une capitale ancienne », relatif à la découverte des ruines de Hattousa. Elle y présentait la découverte d'archives importantes, des tablettes rédigées en cunéiforme, en insistant sur le haut degré de civilisation reflété par les colossales constructions de la ville.



sans l'aide précieuse des dieux de Hatti et en particulier d'Arinna, la déesse du Soleil, dont le souverain avait fait sa divinité tutélaire. Les rois Hittites étaient en effet convaincus qu'ils devaient leur pouvoir à une décision des dieux, dont ils n'étaient que les représentants terrestres.

Renforcé après la reconquête, Hattousil Ier reprit sa marche vers les cités syriennes septentrionales et devint ainsi le premier roi hittite à franchir l'Euphrate. Il respectait l'un des principes de la monarchie hittite, en vertu duquel le devoir de tout roi consistait à mener à bien toutes les campagnes militaires nécessaires pour égaler, ou mieux encore surpasser, ses prédécesseurs en nombre de victoires. Hattousil Ier allait témoigner de cet accomplissement dans les *Annales*. Il s'y comparait à Sargon d'Akkad qui, sept siècles plus tôt, avait déjà franchi le fleuve symbolique. Après cette deuxième campagne sur les terres syriennes, Hattousil Ier dominait la moitié de l'Anatolie orientale et avait atteint la frontière ouest de la Mésopotamie. Il était parvenu bien au-delà de l'Euphrate.

Après ces succès militaires, il devenait nécessaire de résoudre la question de la succession au trône, question qui avait généré bien des discordes lors des premiers temps de l'histoire hittite. Les conflits entre les fils des rois, la noblesse ou les membres de l'armée s'étaient terminés dans un bain de sang. Seule une bonne situation sociale, avec les contacts opportuns et la corruption qui allait de pair avec, ouvrait le chemin vers le trône.

Moursil Ier saccage Babylone

La succession de Hattousil Ier ne fit pas exception, et son *Testament*, un autre texte fondamental de l'histoire hittite de cette période, témoigne sans ambiguïté de ce processus. En effet, pour mieux contrôler son vaste empire, il nomma ses fils aux postes de gouverneur dans différentes provinces. Ces derniers ne tardèrent pas à se rebeller contre leur père, qui décida alors de nommer son neveu comme successeur. Celui-ci fut également révoqué pour son manque de loyauté, ainsi conté : « Il ne tenait pas compte de la parole du roi, mais il écoutait celle de sa mère, la vipère. Ses frères et

ses sœurs ne cessaient de lui adresser des mots hostiles, et lui répondait à ces mots… Il n'a montré aucune considération pour le roi. Comment, dès lors, peut-il prétendre à Hattousa ? » Hattousil Ier décida alors de s'installer à Kussara, l'ancienne capitale ; malade, sur son lit de mort, il convoqua le *panku*, l'assemblée des représentants les plus fidèles et les plus puissants de la noblesse politique et militaire, et lui fit part de sa décision finale : nommer successeur son petit-fils Moursil. « Voyez, Moursil est maintenant mon fils. Vous devez le reconnaître et le placer sur le trône », dit le *Testament* du roi. L'assemblée respecta la décision du monarque et, étant donné que l'héritier était encore mineur, se chargea de l'éducation du jeune roi.

Ainsi, en 1620 av. J.-C., Moursil Ier fut-il couronné nouveau roi des Hittites. Il consacra la première partie de son règne à assurer les possessions de son grand-père. Il ne renonça pourtant pas à l'expansion à travers la Syrie et en direction de la Mésopotamie. Pour atteindre cet objectif, il devait finir avec le grand royaume de Yamhad, intact malgré les assauts de Hattousil Ier. *L'Édit de Telebinu* ne consacre à la conquête d'Alep, capitale de Yamhad, qu'une brève phrase : « Il vainquit Alep, la détruisit et emporta à Hattousa des prisonniers et des possessions d'Alep. » Cette conquête fut toutefois très importante, car elle eut pour conséquence de faire passer tout le royaume de Yamhad aux mains des Hittites.

La voie vers la Mésopotamie libre, il ne restait qu'à accomplir l'action la plus glorieuse que pouvait entreprendre un monarque hittite. L'*Édit* ne l'évoque que brièvement : « Il partit ensuite pour Babylone et détruisit Babylone. » Cela se passa en 1595 av. J.-C. La simplicité de la phrase est loin de refléter l'importance historique de l'événement. En effet, Babylone, affaiblie sous le règne de son dernier roi, Samsu-ditana, ne put contrer la progression de la nouvelle puissance régionale. Impuissante, elle assista à la conclusion dramatique du premier âge d'or de son histoire, et à l'extinction de sa première dynastie. Cependant, malgré ses succès militaires, Moursil Ier ne disposait pas des infrastructures ni des

FIGURINE EN IVOIRE. Représentant une jeune Hittite, elle était probablement décorative. XIV-XIIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).





L'*Édit de Telebinu* : un outil de régulation

Les intrigues de palais et les assassinats commis pour accéder au pouvoir marquèrent l'histoire des dernières décennies de l'Ancien Royaume hittite. Telebinu (1525-1500 av. J.-C.), l'un des derniers grands souverains de l'Ancien Royaume, voulut créer une loi relative à la succession pour garantir la continuité de l'État. Dans cette optique, il promulgua un texte passé à la postérité sous le titre d'*Édit de Telebinu*.

Le texte de l'édit a été retrouvé à la fois en version hittite et en version akkadienne. Il a constitué une importante source d'informations sur l'histoire hittite antérieure au mandat de Telebinu. Il comprenait en effet une riche chronique des actes répréhensibles commis avant le règne de ce dernier, associée à une sévère critique de bon nombre de ses prédécesseurs. En outre, cet édit limitait les pouvoirs du roi. Il prévoyait que ce dernier rendît des comptes, non plus seulement aux dieux, mais aussi à toute une assemblée composée des hauts gradés militaires et aussi des hauts dignitaires de la cour. Illustration ci-dessus : un texte hittite en hiéroglyphes mentionnant les noms des rois hittites Telebinu et Souppilouliouma (musée d'Archéologie, Alep).

ressources nécessaires au contrôle d'un territoire si vaste. Tant et si bien qu'après avoir saccagé Babylone, il dut retourner à Hattousa. Le roi victorieux n'eut guère l'occasion de profiter de ses succès. Peu après son retour, il fut assassiné par son beau-frère Hantili Ier (1590-1560 av. J.-C.), qui lui succéda sur le trône.

Telebinu le régulateur

S'ensuivit une période de plus de soixante-dix ans caractérisée par des luttes de succession. Leurs fils ou d'autres membres de leur famille n'hésitaient pas à assassiner les rois. Des textes de *L'Édit de Telebinu* expriment très bien le très vif mécontentement des dieux devant ces agissements. Ils auraient réagi en faisant pleuvoir sur les Hittites de multiples maux. Les invasions ennemies, en particulier celles des Hourrites du royaume du Hourri-Mitanni et des Gasgas, auraient fait partie du lot de punitions infligées. En ces jours funestes, les frontières du royaume hittite étaient plus ou moins revenues à leur tracé originel.

Telebinu, le roi qui impulserait la rédaction de *L'Édit*, fit son entrée en scène en 1525 av. J.- C. Dès son accession au trône, il se proposa de rendre sa stabilité au royaume hittite. Il comprit que pour y réussir, il devait tout d'abord prévenir d'éventuelles crises de succession. Il promulgua donc une loi de régulation de l'accès légitime au trône. Le droit du souverain à choisir librement son successeur fut supprimé. D'après le nouveau modèle de transmission du pouvoir, le trône revenait automatiquement au fils du roi et de son épouse principale. Si cette dernière ne lui avait pas donné de fils, la succession passait à un fils du roi et d'une épouse secondaire. Au cas où celle-ci n'avait, elle aussi, engendré que des filles, l'époux de la fille du roi et de son épouse principale accéderait au pouvoir. Par ces simples dispositions légales, le droit à la succession se limitait à la famille royale, excluant les membres de la noblesse. En parallèle, l'assemblée des nobles hittites, le *panku*, devint l'organe judiciaire chargé de veiller au respect de la nouvelle règle. Ses attributions considérables lui permettaient de condamner à mort le roi en personne, si ce dernier s'avisait d'assassiner des membres de sa propre famille.

Après cette réforme, Telebinu s'attaqua au renforcement de l'organisation interne du royaume. Il décida ensuite de récupérer les territoires perdus lors des règnes précédents. Il rencontra dans cette entreprise un succès mitigé. Certes, il réussit à contrôler le territoire du plateau central anatolien, et parvint jusqu'à la Méditerranée et à l'Euphrate. Toutefois, au sud-ouest, le royaume de Kizzuwatna conserva



ARINNA, LA DÉESSE DU SOLEIL. La principale divinité du panthéon hittite est ici représentée sur un pendentif en bronze des XV-XIIIe siècle av. J.- C. (collection Schimmel, New York).

Les Hittites, un peuple de guerriers et de chasseurs

La supériorité militaire des Hittites sur leurs adversaires était en grande partie due à l'usage de chars de guerre, dont ils arrivèrent à posséder plus de trois mille unités. Chacun de ces engins était occupé par trois soldats : un conducteur et deux combattants. Illustration : détail d'un plateau en or, représentant un scène de chasse. Celle-ci montre que les chars étaient aussi utilisés à cet usage. Découvert à Ougarit, XIV-XIII[e] siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).





son indépendance, tandis que le nord de la Syrie demeurait aux mains des Hourrites et que les Gasgas continuaient, quant à eux, leurs incursions répétées et destructrices aux frontières septentrionales.

Après la mort de Telebinu, les lois de l'*Édit* furent encore appliquées pendant un certain temps. Mais les vieilles habitudes ne tardèrent pas à refaire surface. Au cours du dernier siècle de l'Ancien Royaume, les intrigues de palais et les assassinats en famille redevinrent vite monnaie courante. Ce désordre eut des conséquences néfastes pour tout le pays. Le cas du dernier représentant de l'Ancien Royaume, Mouwatalli I[er], illustre bien ces pratiques : arrivé au pouvoir à la fin du XV[e] siècle av. J.-C. après avoir assassiné son prédécesseur, l'usurpateur périt à son tour de la main de deux nobles.

Les conspirateurs présentèrent un candidat, Tudhaliya I[er] (vers 1430-1400 av. J.-C.). Ce monarque allait ouvrir la période la plus glorieuse de l'histoire hittite, celle du Nouveau Royaume, ou Empire hittite proprement dit.

Tandis qu'au cours de la première moitié du II[e] millénaire av. J.-C., les peuples indo-européens constituaient en Anatolie le tout premier royaume hittite, les Hourrites créaient du côté de la Syrie et de la haute Mésopotamie un état bientôt rival du Hatti : le Mitanni.

L'ascension des Hourrites

Le terme « hourrite » fait référence à un groupe de peuples partageant une culture commune. Ils parlaient une même langue, différente du sumérien, n'appartenant pas aux groupes sémitique, ni indo-européenne, mais apparentée à celles des populations du Caucase. On les pense originaires d'Arménie et de la région comprise entre les contreforts du Taurus et le piémont du Zagros. Dès l'époque de l'Empire akkadien et tout au long de la période néo-sumérienne, les Hourrites s'établirent dans le sud-est de la Turquie, le nord de l'Irak et le nord-ouest de l'Iran. À partir de 1850 av. J.-C., ils étaient également présents en Syrie du nord ainsi que dans toute la haute Mésopotamie. Les Hourrites y fondèrent une vingtaine de petits



❶ **LE ROI.** Le protagoniste de cette scène de chasse, à haute valeur symbolique, est probablement l'un des rois d'Ougarit.

❷ **LES ARMES.** Elles étaient généralement communes à la guerre et à la chasse. Sur cette représentation, le chasseur utilise un arc, l'arme la plus utilisée avec la lance et les épées de divers types, particulièrement sur les chars.

❸ **LES RÊNES.** Elles sont attachées à la ceinture du chasseur, ce qui indique une influence égyptienne dans l'art de la conduite des chars de guerre et de chasse.

❹ **LE CHAR.** Exemple typique de char de chasse (cabine légère, roues de petites dimensions et à quatre rayons), il est tiré par deux chevaux lancés au galop derrière la proie, un lion.

❺ **LES FORCES DU CHAOS.** Toute la scène est chargée de symbolisme : le roi, représentant des forces de l'ordre, confronté aux forces du chaos incarnées par le lion, sera vainqueur.

❻ **TAUREAUX ET LIONS.** Dans le monde mésopotamien, les lions et les taureaux étaient considérés comme les deux forces les plus puissantes de la nature, à l'origine du chaos. En les terrassant, le roi s'affirme comme le maître et seigneur du monde naturel.

❼ **ICONOGRAPHIE CENTENAIRE.** Cette iconographie, fréquente également dans les représentations artistiques de l'Égypte des pharaons, est déjà visible sur la *stèle du Lion* de la période d'Uruk. Les reliefs assyriens du VIIᵉ siècle av. J.-C. la reprendront.

royaumes. Devenus très nombreux dans des villes telles qu'Alep, Karkemish et Ougarit, ils créèrent des colonies ainsi que des enclaves commerciales à Mari, à Ebla, ou dans le royaume d'Alalah.

Cette présence hourrite croissante en Syrie septentrionale coïncida avec l'expansion hittite dans la même région. Cela déclencha le début des hostilités entre les deux peuples, dès l'époque de Hattousil Iᵉʳ. La grande expansion du Mitanni se produisit cependant après le règne du Hittite Moursil Iᵉʳ. La crise qui suivit la mort du souverain du Hatti laissa vacant le pouvoir dans le nord-ouest de la Mésopotamie. Le royaume de Yamhad n'y exerçait plus son influence. Les Hourrites mirent habilement à profit le chaos politique pour étendre leur domination à toute l'Anatolie orientale, l'Assyrie et la Syrie du Nord.

Vers 1500 av. J.-C., ils avaient mené à bien un processus d'unification. Ils s'étaient regroupés en une seule et unique entité politique, connue sous le nom de Mitanni (ou royaume de Hourri ou Hanigalbat). Il semble que l'artisan principal de l'unification hourrite ait été le roi légendaire Kirta – ou peut-être son fils Shuttarna. On en sait malheureusement très peu sur l'histoire de ce royaume, car sa capitale, la ville de Wassukana, n'a toujours pas été localisée.

Des documents, peu nombreux et fragmentaires, issus de différentes archives de cités hourrites (Nuzi, Alalah, Emar, Tell Brak…), nous apprennent que chaque ville avait un modèle d'organisation sociale spécifique et jouissait d'une certaine indépendance à l'intérieur de ses frontières. Cela permet de supposer que l'État mitannien se présentait plutôt comme une fédération de plusieurs royaumes liés au roi de Wassukana par une relation de vassalité. Cette hypothèse semble d'ailleurs confirmée par le titre du roi mitannien, « roi des armées hourrites ». Ce dernier suggère que la fonction majeure du monarque commun aurait consisté à diriger les soldats que tous les royaumes se trouvaient dans l'obligation de lui céder.

Les autres fonctions du roi, ainsi que les caractéristiques de la structure politique, des institutions et de l'organisation sociale restent inconnues.

THOUTMÔSIS III, ALLIÉ DES HITTITES ET DES ASSYRIENS

Thoutmôsis III qui fut pharaon de 1479 à 1425 av. J.-C., mena à bien plusieurs campagnes militaires victorieuses grâce auxquelles il contrôla la Nubie au sud et la Syrie au nord. Sa première opération visait à conquérir la ville de Meggido, au nord de Jérusalem, où s'étaient concentrées les troupes de plusieurs cités-États de la région, ainsi qu'une coalition de princes syriens, alliés ou vassaux du Mitanni, dirigés par le roi de Qadesh. Cette stratégie militaire risquée porta ses fruits. Le pharaon prit la ville au bout de sept mois de siège. Il repartit avec un riche butin, composé d'armes, de chars, de chevaux, de bétail, de femmes et d'enfants. À la suite de cette victoire prestigieuse, les Hittites et les Assyriens virent en Thoutmôsis III le seul allié capable de freiner l'expansion du Mitanni. Illustration : le bas-relief représentant le pharaon victorieux, probablement après la bataille de Megiddo. Il se trouve sur la façade du septième pilier du temple d'Amon-Rê à Karnak (Louxor) et date de 1450 av. J.-C. Thoutmôsis III fit graver sur les parois de ce temple un texte de deux cent vingt-cinq lignes, chacune mesurant 25 mètres de long, connu des historiens sous le nom d'*Annales de Thoutmosis III*.

❶ **LES VISAGES.** Les Égyptiens représentaient toujours les humains de profil. Pourtant, sur ce relief, certaines têtes de prisonniers sont montrées de face.

❷ **LES VAINCUS.** Sous la scène principale, sont mentionnés les noms des villes vaincues, symbolisées par des prisonniers de guerre, qui ont les mains attachées dans le dos.

❸ **LE VAINQUEUR.** Cette image du pharaon en train de frapper les ennemis est une représentation typique de la victoire, déjà présente au début de l'iconographie égyptienne.

❹ **LES SYRIENS.** Les Égyptiens représentaient les étrangers comme les vaincus par un attribut spécifique. Dans le cas des Syriens, il s'agit d'une barbe pointue.





IDRIMI, ROI D'ALALAH

Issu de la cour d'Alep et contemporain de Thoutmôsis III, Idrimi fut l'allié du Mitanni et l'ennemi des Hittites. Il devint par conséquent un adversaire de l'Égypte et de ses volontés expansionnistes dans le Levant et en Syrie. La statue provient d'Alalah (British Museum, Londres).



SOUMIS AU PHARAON. Les soldats ennemis capturés après la bataille de Megiddo semblent totalement soumis à Thoutmôsis III, qui s'apprête à les frapper lui-même de sa masse.

Ougarit, la patrie de l'alphabet ?

L'alphabet phénicien fut souvent considéré comme le premier de l'histoire. Il aurait donné naissance aux grands systèmes d'écriture : les alphabets grec, hébreu, latin... À Ougarit, cependant, on utilisait un alphabet phonétique depuis les débuts du royaume du Mitanni (1500-1270 av. J.-C.). Chaque signe y correspondait à un son, encore écrit en caractères cunéiformes.

L'alphabet ougaritique disposait de trente signes. Il fut utilisé pour l'expression écrite en langue ougaritique entre 1400 et 1500 av. J.-C. Cette langue, d'origine sémitique, avait émergé vers 2000 av. J.-C. Elle a aujourd'hui disparu. La création d'un alphabet représente un événement crucial dans l'histoire de l'écriture : elle correspond au dépassement des formes idéographiques utilisées jusqu'alors.

Illustration : tablette d'argile comportant des inscriptions cunéiformes ougaritiques, elle futdécouverte dans le palais royal d'Ougarit, XVe et XIVe siècles av. J.-C. (Musée national, Damas).



ʔa	b	g	ḫ (x)	d
h	w	z	ḥ (ħ)	ṭ
y	k	š	ʕ	l
m	ḏ (đ)	n	ẓ (θ)	s
p	ṣ	q	r	ṯ (θ)
ġ (ɣ)	t	s_2	ʔi	ʔu

On n'en sait guère plus sur son panthéon religieux, ses cultes, son art et son architecture, entrevus à la lueur de fouilles ponctuelles.

La lutte contre l'Égypte

Après avoir affermi son pouvoir sur les Hittites, le Mitanni fut rapidement confronté à un nouvel obstacle : l'Égypte des Thoutmôsides, qui firent alors leur apparition sur les terres de l'Est. Les pharaons de la XVIIIe dynastie avaient expulsé de leur territoire les Hyksos, peuple asiatique ayant dominé le nord de l'Égypte pendant la deuxième période intermédiaire. Ils comprirent que pour prévenir une nouvelle invasion par cette frontière, ils devaient pénétrer aussi loin que possible en Orient, et créer des États tampons fidèles à l'Égypte et capables de freiner l'avancée d'éventuels ennemis. Thoutmôsis Ier (1504-1492 av. J.-C.) organisa la première campagne de conquête de la Palestine. Lors de sa progression, il érigea une stèle sur l'Euphrate. Par chance pour le Mitanni, ses successeurs, Thoutmôsis II et la reine-pharaon Hatshepsout ne poursuivirent pas cette expansion. Ils perdirent même la moitié septentrionale de la Palestine au profit du roi du Mitanni Parattarna (1504-1492 av. J.-C.).

Ce dernier conquit et assujettit une grande partie des cités alors sous domination hittite, qui n'hésitèrent pas à rallier les rangs mitanniens. L'Ancien Royaume hittite peinait à contenir les incursions mitanniennes et craignait que ses territoires ne fussent entièrement conquis. C'est ce qui se serait passé sans une nouvelle intervention égyptienne, dirigée par le monarque le plus belliqueux de l'histoire égyptienne, Thoutmôsis III (1479-1425 av. J.-C.). Ce pharaon reprit le territoire perdu par ses prédécesseurs et mena l'Égypte à son expansion militaire maximale. Les bas-reliefs qu'il fit graver sur les murs du temple d'Amon à Karnak illustrent les dix-sept campagnes qui le menèrent au-delà de l'Euphrate. Ce nombre considérable de campagnes indique que les opposants du pharaon n'étaient pas de simples potentats locaux. Ils bénéficiaient à l'évidence du soutien d'une grande puissance. Ce ne pouvait être que le Mitanni, dirigé à ce moment-là



TERRE CUITE RETROUVÉE À OUGARIT. Ces deux figures humaines juchées sur un char figurent l'aspect spécifique des Assyriens. Il s'agissait probablement d'une offrande religieuse. Vers 1200 av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

par Shaushtatar (1430-1420 av. J.-C.). En effet, la majorité des cités de Syrie et de Palestine, qui se révoltaient fréquemment contre la domination égyptienne, bénéficiaient toujours du soutien du Mitanni. C'est là la seule explication plausible à la coalition de plus de trois cents princes palestiniens à Megiddo, ainsi qu'à celles de Qarqar, d'Alep ou de Karkemish.

Le triomphe du Mitanni

Cependant, les Hittites, comme les Assyriens, soumis au Mitanni, considéraient d'un œil favorable l'arrivée de Thoutmôsis III et de ses troupes. Ils y voyaient leur seule chance de limiter le harcèlement mitannien. Les monarques des deux royaumes établirent des relations diplomatiques avec le pharaon. Cela ne suffit pas : ses quelques victoires ne permirent pas à l'Égypte de contrôler réellement la région. À la mort de Thoutmôsis III, de nouvelles rébellions éclatèrent, matées par son successeur, Aménophis II (1427-1400 av. J.-C.). Finalement, les deux grandes puissances établirent leurs zones respectives d'influence : la Syrie, depuis Qadesh jusqu'à Ougarit, passait aux mains des Mitanniens ; tandis que la côte syro-palestinienne, jusqu'à Byblos, restait sous contrôle égyptien. Pour punir la Syrie, qui avait osé pactiser avec l'Égypte, le roi mitannien Shaushtatar attaqua et ravagea Assur. Avec l'Égypte maîtrisée, la Syrie saccagée et le Hatti immobilisé, le Mitanni devint la plus grande puissance du Moyen-Orient.

Depuis sa capitale Wassukana, Shaushtatar régissait un immense territoire. D'est en ouest, celui-ci comprenait tout la haute Mésopotamie depuis l'Assyrie jusqu'au royaume de Kizzuwatna. Du nord au sud, il allait du fleuve Halys, jadis au cœur du territoire hittite, jusqu'à la côte nord de Byblos. Le Hatti, en revanche, se retrouvait confiné à son noyau d'origine.

Le vent tournerait de façon spectaculaire au siècle suivant : tandis que les Mitanniens seraient purement et simplement rayés de la carte, les Hittites connaîtraient leur apogée, guidés par l'un de leurs plus grands représentants, Souppilouliouma Ier (1344-1322 av. J.-C.) ■



ZIGGOURAT DE DUR-KURIGALZU. Construite entre les XIVe et XIIIe siècle par le roi qui lui donna son nom, cette ziggourat monumentale fut pendant un temps confondue avec les ruines de la tour de Babel. Sur la page suivante, pendentif en or représentant une déesse, venant d'Ougarit et daté vers 1550-1200 av. J.-C. (Musée national d'Alep).



KASSITES, HITTITES ET ASSYRIENS

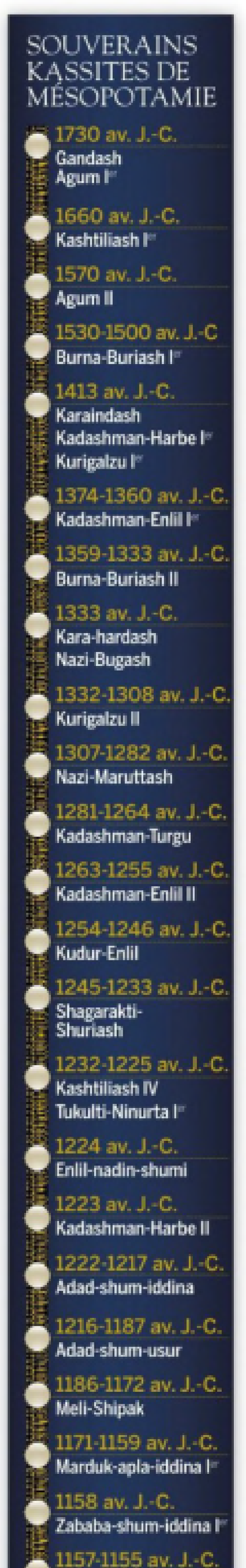


L'arrivée au pouvoir des Kassites à Babylone et d'une dynastie de rois influents en Assyrie élargit considérablement le champ politique de la Mésopotamie. Ces deux nouvelles puissances entrèrent en lice avec celles qui se partageaient l'hégémonie sur un Moyen-Orient en pleine ébullition économique, politique et militaire : les Hittites dans la péninsule anatolienne, et les Égyptiens dans le sud de la Méditerranée.



Après avoir conquis puis saccagé Babylone en 1595 av. J.-C., le roi hittite Moursil Ier retourna dans ses fiefs, sans intention d'occuper la ville. Celle-ci se retrouva orpheline de pouvoir. Un peuple des monts Zagros, les Kassites, mit la situation à profit. Ses origines restent peu connues. Les rares témoignages dans leur langue primitive qui nous sont parvenus ne contiennent aucun texte complet, uniquement quelques termes et noms propres. Ils nous apprennent cependant qu'il ne s'agissait pas d'un groupe sémitique. Les Kassites n'étaient apparentés à aucun autre peuple ayant circulé en Orient, Sumériens, Hourrites ou Indo-Européens.

Leurs premiers documents datent du XVIIIe siècle av. J.-C. (1800-1701). Ils sont rédigés en médio-babylonien, la langue par laquelle ils remplacèrent la leur. À cette époque, ils vivaient en tribus ou en clans familiaux établis aux abords des villes. Ils s'intégrèrent progressivement en tant que mercenaires de l'armée ou ouvriers agricoles. Un siècle plus tard environ, l'un de ces groupes parvint à s'établir dans la région de Hana, au nord de Babylone. Leur souverain portait le nom de Kashtiliash Ier. S'il s'agit bien de celui qui est cité dans certaines chroniques babyloniennes, il serait alors le troisième représentant d'une lignée dynastique kassite. Inaugurée vers 1730 av. J.-C.



par un certain Gandash, celle-ci s'acheva avec son dernier descendant, Enlil-nadin-ahhe, en 1155 av. J.-C. Elle perdura donc presque six siècles, ce qui en fait la plus pérenne de l'histoire de la Mésopotamie.

La nouvelle Babylone kassite

Agum II serait le premier roi kassite à pleinement régner sur Babylone, aux alentours de 1570 av. J.-C. Du moins une inscription signée de son nom l'indique-t-elle : « Je suis Agum-kakrime […], le roi des Kassites et des Akkadiens, le roi de la vaste terre de Babylone, qui contrôle la terre d'Eshnunna, le roi de la terre de Padan et Alman, le roi de la terre des barbares Goutéens, le roi qui fonde les quatre régions du monde, le favori des dieux. » Agum II gagna le respect des Babyloniens par une action à haute valeur symbolique : il récupéra les statues du couple divin tutélaire de la ville, Marduk et Zaparnitu, sur lesquelles les Hittites avaient fait main basse lors du saccage organisé par Moursil Ier. Babylone prenait ainsi sa revanche, tandis que la nouvelle dynastie se montrait, de ce fait, digne de succéder aux grands rois du passé.

Les Kassites, une fois installés à Babylone, manifestèrent leur volonté d'adopter la langue, les traditions mais également la culture du cru. Ils intégrèrent dans leur panthéon les divinités mésopotamiennes, sans pour autant renoncer à leurs propres dieux. Ils reconstruisirent les anciens sanctuaires en ruine, et en édifièrent de nouveaux. La ziggourat de Dur-Kurigalzu, visible aux abords de la Bagdad actuelle, montre qu'ils respectèrent les traditions architecturales locales. On doit aussi aux Kassites la conservation de la tradition littéraire mésopotamienne, grâce à la copie et à la consécration d'œuvres-clés. La version définitive de *L'Épopée de Gilgamesh*, notamment, fut fixée à cette époque. Ils apportèrent en outre des innovations dans le domaine artistique, en particulier l'ornement des temples en brique à l'effigie des dieux. Les rois élamites, les monarques de la période néobabylonienne et, bien plus tard, les souverains perses s'en inspireraient. Les *kudurru* sont une autre trouvaille artistique des Kassites. Sur ces petites stèles de pierre, adoptant généralement une forme conique caractéristique, ils représentaient par un animal ou un signe emblématique les dieux du panthéon babylonien, qui jouaient le rôle important de témoins d'un texte associé, relatant dans la plupart des cas le don de terres par le roi.

Les successeurs d'Agum II luttèrent pour se faire une place sur l'échiquier politique du Proche-Orient. Le royaume du Mitanni menait le jeu. Il contrôlait une grande partie du territoire syrien et de la haute Mésopotamie, et avait presque soumis l'Assyrie. Les Hittites, quant à eux, se trouvaient particulièrement affaiblis par leurs luttes internes. Seule l'Égypte des Thoutmôsides, qui dominait la côte du Levant jusqu'à Ougarit et l'intérieur des terres jusqu'à Qadesh, sites-clés des réseaux commerciaux, pouvait en réalité tenir tête aux Mitanniens.

Les Kassites de Babylone profitèrent de leur relatif éloignement de cette zone de conflits pour consolider leurs fiefs et leur organisation interne. Par le biais d'alliances et de négociations diplomatiques, ils parvinrent à asseoir leur pouvoir sur un vaste territoire, entre Samarra, le golfe Persique, le Zagros et l'Euphrate. Au XVe siècle av. J.-C, le jeune État de Karduniash (traduction en kassite de « Babylone », nom qui désigna dès lors toute la basse Mésopotamie) devint ainsi un nouvel acteur influent.

Cette mosaïque complexe de pouvoirs serait très difficile à comprendre aujourd'hui sans l'une des archives les plus importantes de l'histoire du Proche-Orient, les *Lettres d'Amarna*. Les dernières furent découvertes par hasard sur le site

Les Kassites, héritiers de la culture babylonienne

Les Kassites arrivèrent du Zagros en Mésopotamie au XVIIIe siècle av. J.-C.. Ils y créèrent une dynastie qui, à partir de 1570 av. J.-C., prit la place du premier Empire babylonien et domina la région pendant presque six siècles.

La grande capacité d'adaptation dont firent preuve les Kassites leur permit d'assimiler la plupart des spécificités culturelles de la civilisation babylonienne. Dès les premiers temps de leur dynastie, ils remplacèrent leur langue, dont nous ignorons à ce jour les origines et les caractéristiques, par la langue babylonienne. Ils adoptèrent le panthéon local, et Marduk, le dieu tutélaire de Babylone, devint leur principale divinité. Ils embrassèrent également la tradition architecturale de construction des temples et revitalisèrent la tradition littéraire qui les avait précédés. Quant à leurs derniers rois, ils n'hésitèrent pas à adopter des noms babyloniens. Avec les *kudurru*, petites stèles coniques ornées de reliefs sculptés, ils contribuèrent à l'évolution de l'art mésopotamien. Illustration : un défilé de dieux musiciens et d'animaux symboliques de plusieurs divinités sur un *kudurru* kassite du XIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

de l'ancienne capitale du pharaon Akhenaton, après la chute duquel elle fut abandonnée. Écrites en cunéiforme et en akkadien, langue véhiculaire, elles révèlent les dessous de la diplomatie dans la deuxième moitié du IIe millénaire. Rédigées à la première personne, elles font entendre les voix des pharaons et des principaux souverains, et dévoilent leurs alliances, leurs ambitions, leurs stratégies et leurs trahisons. Ces missives permettent ainsi de comprendre la hâte de l'Assyrie et de Hatti à établir des contacts avec Thoutmôsis III, après qu'elles eurent constaté l'essor du pouvoir égyptien dans le Levant : ces nations espéraient en finir avec l'hégémonie mitannienne.

Le roi kassite Karaindash se rapprocha lui aussi des pharaons. Sans doute est-ce un de ses descendants qui envoya en Égypte le message suivant : « Depuis le temps de Karaindash, depuis que les messagers de tes parents commencèrent à se présenter régulièrement devant mes parents, ils ont été jusqu'à maintenant de bons amis. » L'Égypte commençait à devenir l'allié parfait pour les différentes puissances.

Comme tous ses voisins, le Mitanni tenait à entretenir de bonnes relations avec les pharaons. Au cours du XIVe siècle av. J.-C., Égyptiens et Mitanniens cessèrent leurs affrontements et nouèrent des alliances, entérinées par des mariages dynastiques. Les *Lettres d'Amarna* témoignent de l'union de pharaons tels que Thoutmôsis IV et Aménophis III avec des princesses mitanniennes, respectivement filles des souverains Artatama Ier et Shuttarna II : « Lorsque [Thoutmôsis IV], le père de Nimmureya [Aménophis III] écrivit à Artatama, mon grand-père, il lui demanda la main de la fille de mon grand-père, la sœur de ma mère. Il écrivit cinq fois, six fois, mais Artatama ne la lui accorda pas. Ce n'est qu'à la septième lettre, sous cette pression, qu'il la lui donna. »

Le retour des Hittites

Ce rapprochement s'expliquait par l'inquiétude grandissante de l'Égypte et du Mitanni face à l'expansion du Hatti sous une nouvelle lignée dynastique ambitieuse et forte, inaugurée par le roi Tudhaliya Ier vers 1430 av. J.-C.



BIJOU KASSITE. Il s'agit d'une agate datée du XIVe siècle av. J.-C., portant l'inscription du nom du roi Kurigalzu Ier, conquérant de Suse, qui noua d'excellentes relations avec le pharaon Aménophis III (musée du Louvre, Paris).

LES *KUDURRU*, CHEF D'ŒUVRE DE L'ART DES KASSITES

Les *kudurru*, « limite » en akkadien, étaient des stèles enregistrant une donation de terre par le roi à ses vassaux ou à des membres de sa famille. On conservait dans le temple l'original, généralement réalisé en pierre, tandis que des copies d'argile étaient remises aux heureux bénéficiaires. Sur l'une des faces figurait le document juridique proprement dit, indiquant les limites des terres données et les noms des nouveaux propriétaires. Sur l'autre, apparaissaient des symboles religieux et des figures divines.

LES SYMBOLES DE LA DIVINITÉ ET L'INFRAMONDE

Dans la partie supérieure des *kudurru* se trouvent généralement les symboles des trois divinités principales : la demi-lune, représentation de Sin, dieu de la Lune ; l'étoile, emblème d'Ishtar, déesse de l'Amour et de la Guerre ; et le disque solaire de Shamash, dieu de la Justice. À la base de la stèle, les symboles sont liés à l'Inframonde (le lieu où vivent les dieux). Parmi les éléments récurrents, le serpent cornu (gardien de l'Inframonde) et le scorpion d'Ishara. Illustration ci-dessous : fragment de l'un des *kudurru* du roi Meli-Shipak (musée du Louvre, Paris).



LE *KUDURRU* DE MELI-SHIPAK. Sur ce *kudurru* conservé au musée du Louvre, on peut voir une représentation du panthéon qui maintient l'ordre de l'Univers mésopotamien.

SUR LA FACE : LA HIÉRARCHIE DIVINE. Les cinq registres de figures sculptées présentent les symboles divins par ordre d'importance.

AU DOS : LES TEXTES JURIDIQUES. L'inscription donne le contenu juridique de la donation et met en garde contre les malédictions divines qui frappaient ceux la remettant en cause.

Au premier registre se trouvent les symboles des dieux qui préservent l'ordre cosmique (les cornes posées sur les autels d'Anu et d'Enlil), ainsi que le dieu Ea (le poisson-chèvre) et l'utérus de la déesse mère Ninhursag.

Trois dieux guerriers munis de leurs sceptres respectifs composent le deuxième niveau : Nergal, dieu de l'Inframonde, Zababa, dieu de la Guerre, et Ninurta, avec le sceptre à tête de panthère.

On reconnaît Marduk, dieu de Babylone, représenté par une bêche pointue et un dragon cornu ; son fils Nabu, dieu de la Sagesse, symbolisé par un stylet ; et Gula, déesse de la Guérison, évoquée par son animal-attribut, le chien.

Au dernier niveau, figurent d'autres dieux : l'éclair sur un taureau représente Adad, dieu de l'Orage ; une lampe renvoie au dieu du Feu, Nusku ; une charrue évoque Ningirsu, tandis qu'un oiseau symbolise le dieu messager Papsukkal.



Au niveau supérieur, conformément à la coutume, se trouvent les trois symboles des divinités célestes : la demi-lune de Sin, l'étoile d'Ishtar et le disque solaire de Shamash.

Le scorpion est le symbole d'Ishara, une déesse ayant de nombreuses attributions, parmi lesquelles celle de guérisseuse et de protectrice des serments.

La divinité assise est Gula, déesse de la Guérison, invoquée au moment de l'accouchement. Un chien, son animal-attribut, se tient couché à ses côtés.

LE *KUDURRU* DE NAZI-MARUTTASH. Retrouvé à Suse, il appartenait au roi Nazi-Maruttash, fils de Kurigalzu II, de la dynastie kassite. Il est conservé au musée du Louvre.

SUR LA FACE : LES SYMBOLES. Les représentations des divinités gardiennes et leur symbolique occupent toute la face antérieure du *kudurru*.

AU DOS : L'INSCRIPTION. Elle détaille les caractéristiques de chaque terrain cédé par le roi et se conclut par des malédictions d'usage.

Yazilikaya : le grand sanctuaire hittite sculpté dans la roche

À presque 2 kilomètres de Hattousa se trouve Yazilikaya, un grand sanctuaire en plein air creusé dans les formations rocheuses, qui fut le plus important centre religieux hittite. Il comptait deux enceintes, auxquelles vinrent s'ajouter par la suite plusieurs bâtiments. Seuls une cour avec des colonnes et les soubassements d'un grand portique ont traversé le temps.

Depuis les origines de l'histoire hittite, Yazilikaya (« rocher inscrit », en turc) aurait fait office de lieu de cérémonies. Les reliefs monumentaux représentant diverses divinités de l'immense panthéon hittite ne furent sculptés dans les parois rocheuses qu'au milieu du XIIIe siècle av. J.-C. Le roi Hattousil III initia cette œuvre. Son fils Tudhaliya IV, qui occupe une place de choix sur les bas-reliefs, la paracheva. Ce roi fut en effet un grand réformateur religieux. Il réhabilita d'anciennes festivités et en instaura de nouvelles, guidé par un syncrétisme qui le poussa à mêler les divinités hittites à des divinités étrangères, notamment hourrites. Le sanctuaire était relié à la ville de Hattousa, la capitale hittite, par une très large voie processionnelle. Du temps de Tudhaliya IV, il semble que sa fonction principale consistait à accueillir les grandioses célébrations rituelles du Nouvel An ou du Printemps, ainsi que d'autres cérémonies et rites religieux. Toutefois, la mise au jour par les archéologues de restes de corps incinérés laisse supposer que le lieu aurait également servi d'enceinte funéraire pour les souverains hittites. Quoi qu'il en soit, il s'agit sans aucun doute d'un site où la profonde religiosité des Hittites mena à la symbiose entre la nature et l'art. L'architecture et la sculpture s'y mariaient en effet à merveille aux galeries naturelles sur lesquelles on pouvait admirer des représentations des cortèges de dieux et du roi Tudhaliya IV.





SCEAU ROYAL. Sceau du roi Moursil II portant l'inscription suivante : « Le roi du pays de la ville de Hatti, fils du grand toi Souppilouliouma » (Musée national, Damas).

Les hittites se lancèrent à cette époque dans des conquêtes, politique qui culminerait sous le règne de Souppilouliouma Ier (1344-1322 av. J.-C).

Pendant la première phase de ce processus, c'est-à-dire le demi-siècle qui s'écoula entre la mort de Tudhaliya Ier et l'accès au trône de Souppilouliouma Ier, les Hittites rebâtirent leur ancien royaume. Ils consolidèrent leurs frontières, constamment menacées par des potentats hostiles : l'Arzawa à l'ouest, les Gasgas au nord, Ishuwa à l'est et Kizzuwatna au sud. Les attaques des rois hittites connurent un succès mitigé. Ils parvinrent toutefois à maintenir intact leur noyau historique. Au temps de Tudhaliya III, tout le territoire de Hatti fut saccagé par les Gasgas et leurs alliés, qui incendièrent la capitale, Hattousa.

Les Hittites frôlèrent alors l'extinction. Le pharaon Aménophis III en personne noua des contacts diplomatiques avec ce qui semblait être le nouveau pouvoir de la région, le royaume de l'Arzawa. Mais Tudhaliya III tint bon et établit les bases de ce qui allait devenir la nouvelle puissance dominante. Souppilouliouma, qui n'était alors que prince, lui apporta une aide précieuse. Le petit-fils de Tudhaliya le raconte dans ses *Faits de mon père* : « Ainsi s'adresse mon père à mon grand-père : "Oh !, mon seigneur ! Envoyez-moi lutter contre l'ennemi de l'Arzawa." » À la mort de Tudhaliya III, en 1344 av. J.-C., Souppilouliouma se hâta de s'emparer du trône qu'il avait contribué à préserver – aux dépens de son frère aîné, qu'il fit tuer.

Souppilouliouma Ier le conquérant

La situation politique dans le monde moyen-oriental se présentait très favorablement pour l'ambitieux souverain hittite. Au Mitanni, à la mort de Shuttarna III vers 1375 av. J.-C., la division du pouvoir entre deux frères, Artatama II et Tushratta, avait beaucoup entamé les forces mitanniennes. En Égypte, vers 1353 av. J.-C, accéda au trône Aménophis IV, mieux connu sous son nom d'adoption d'Akhenaton. Il s'ensuivit une époque d'importants changements internes, reléguant les relations internationales au second plan. Enfin, dans la Babylone kassite, le roi Burna-Buriash II restait incapable d'exercer la moindre influence



au-delà de ses frontières. Conjoncture idéale pour que le Hatti, reconstitué autour d'un grand roi, tire profit de la faiblesse de ses voisins et de ses ennemis, et tente de mettre en place un véritable empire en Syrie et en Mésopotamie.

La stratégie de Souppilouliouma Ier au cours des premières années de son règne fut d'isoler son ennemi le plus proche, le royaume du Mittani. Dans cette optique, il passa des accords diplomatiques avec toutes les autres puissances de la région. Il pactisa tout d'abord avec Artatama II, le prince mitannien écarté du pouvoir par son frère. Contre son aide, il lui promit de lui restituer le trône. Il négocia ensuite un accord avec le royaume de Kizzuwatna pour s'assurer une voie d'accès vers la Syrie septentrionale, puis promit à Akhenaton que ses campagnes n'affecteraient pas les territoires égyptiens. Enfin, pour éviter d'être attaqué par surprise au sud, il noua des liens avec la lointaine Babylone de Burna-Buriash II et épousa l'une des filles de ce dernier. Lorsque la diplomatie ne suffisait pas, Souppilouliouma Ier n'hésitait pas à utiliser la force. Il dirigea ainsi des offensives armées contre les Gasgas au nord, contre l'Arzawa à l'ouest et Ishuwa à l'est.

Après douze ans de préparatifs diplomatiques, Souppilouliouma Ier lança vers 1332 av. J.-C. sa première campagne militaire contre les territoires syriens du Mitanni. Tushratta, pris au dépourvu, vit les Hittites prendre Alep et soumettre de nouvelles terres syriennes, élargissant leurs frontières jusqu'au Liban. Le souverain mitannien essaya de réagir après le retrait de Souppilouliouma Ier. Il forma une immense armée avec les troupes de plusieurs villes, comme Alep, qui s'était rebellée contre l'occupation hittite, Alalah, Qatna, Qadesh et Damas. Souppilouliouma Ier riposta en lançant une deuxième offensive, dans l'Est cette fois-ci. Après avoir franchi l'Euphrate, les forces hittites attaquèrent. Elles prirent Wassukana, la capitale mitannienne, et soumirent tous les royaumes vassaux du Mitanni, sans toutefois parvenir à capturer le roi. Souppilouliouma Ier, lors de ses campagnes syriennes, mit un point d'honneur à respecter les alliés de l'Égypte, comme il l'avait promis à Akhenaton.

La mystérieuse procession des dieux hittites

Dans la chambre principale du sanctuaire rupestre de Yazilikaya, près de Hattousa, se trouve une impressionnante frise de reliefs représentant soixante-trois dieux, modeste échantillon des centaines de divinités qui peuplaient le panthéon hittite.

Les premières divinités de l'ensemble sont douze dieux vêtus de jupes et de chapeaux pointus, armés d'épées en forme de demi-lune qu'ils portent sur l'épaule. Les archéologues les ont identifiés comme les dieux de l'Inframonde, dont la mission pouvait être de servir le roi Tudhaliya IV dans l'au-delà. Sur le mur ouest du sanctuaire on peut voir les divinités masculines, et sur le mur est, les divinités féminines. Les noms de la plus grande partie d'entre eux sont écrits en hiéroglyphes. Parmi les dieux les plus connus se trouvent ceux de la Lune, de l'Eau, du Blé, du Temps ou de l'Orage, ainsi que le roi lui-même, divinisé, auquel sont attribués les symboles du soleil et du ciel. Les dieux étant tous représentés de profil, la scène a souvent été qualifiée de procession. Mais nul ne sait exactement quelle était la signification symbolique réelle que les sculpteurs hittites voulurent exprimer sur ces bien énigmatiques reliefs, sculptés dans les rochers du sanctuaire de Yazilikaya.



Quelques royaumes vassaux des pharaons, comme Ougarit et Amurru, rallièrent toutefois les rangs hittites. Mais le conquérant était allé trop loin. La prise de Qadesh et de Karkemish, deux villes que respectivement l'Égypte et le Mitanni considéraient comme des points-clés de leur contrôle de la Syrie, rendit l'affrontement inévitable. Dans l'optique de récupérer ces enclaves, Akhenaton et Tushratta passèrent alors tous deux à l'offensive, dans le contexte d'une nouvelle insurrection générale contre les Hittites. Toutefois, Souppiloulіouma Ier parvint à conserver ces deux villes. Il pacifia la région en envoyant ses fils dans les places fortes d'Alep et de Karkemish.

Une alliance manquée

L'Égypte s'affaiblit sous le règne d'Akhenaton puis de Toutankhamon. Le Mitanni était presque annihilé par ses divisions internes. Le Hatti devint la nouvelle et unique puissance du moment, et Souppiloulіouma Ier le souverain le plus influent de tout le Proche-Orient. Qu'une reine égyptienne (probablement Néfertiti ou Ankhésenamon), devenue veuve, lui demandât la main de l'un de ses fils, montre bien l'importance de Souppiloulіouma Ier. « Celui qui était mon mari est mort. Je n'ai aucun fils ! Jamais je ne prendrai un serviteur pour mari ! On dit que tu as plusieurs fils, alors donne-m'en un. Il sera mon époux. En Égypte il sera roi ! », lui écrivit-elle. Pour la première fois, un souverain avait la possibilité de dominer à la fois le Proche-Orient et l'Égypte.

Cette proposition de mariage, loin de sceller une alliance entre Hittites et Égyptiens, finit par envenimer davantage les relations entre les deux puissances. Sur les cinq fils du roi hittite, seul Zanuzza était disposé à se marier. Mais son père se méfiait de la demande égyptienne et tarda à l'envoyer conclure l'alliance. Les doutes du monarque hittite laissèrent le temps à la cour égyptienne de prendre ses dispositions. C'est Ay, un ancien conseiller d'Akhenaton, qui finit par épouser la reine. Cela fait, il donna l'ordre d'assassiner le prince Zanuzza sur sa route vers l'Égypte. La réaction de Souppiloulіouma Ier ne se fit pas attendre : il envoya en territoire égyptien son autre fils et



successeur, Arnuwanda II (1322-1321 av. J.-C.), dans le cadre d'une énorme campagne militaire qui, selon les annales hittites, se solda par une victoire fracassante pour le pays de Hatti.

La victoire sur le puissant Empire égyptien coûta toutefois un lourd tribut. Toujours d'après les annales hittites, une épidémie de peste se propagea parmi les milliers de prisonniers qu'Arnuwanda fit en Égypte, et « lorsque [c]es prisonniers entrèrent dans le pays de Hatti ils apportèrent la peste dans le pays de Hatti ; et depuis ce jour-là, la mort régnait sur le pays de Hatti ». Souppiloulіouma Ier mourut peu après. Arnuwanda, après lui avoir succédé, tomba également malade et décéda très rapidement. Son frère cadet, Moursil II (1321-1295 av. J.-C.), lui succéda. Ce jeune homme, âgé d'une vingtaine d'années à peine, dut ainsi prendre les rênes d'un pays exsangue, au bord de l'effondrement.

L'épisode de l'épidémie de peste illustre parfaitement bien la mentalité hittite. Dans les annales de Moursil II, on peut lire : « Qu'est-ce donc que cela, ô dieux ? Que faites-vous ? Vous avez permis une épidémie dans le pays. Le pays de Hatti, tout le pays, est en train de mourir ; personne ne prépare les pains du sacrifice, ni les libations en votre honneur. » La peste constituait donc pour eux un châtiment divin, causé par les péchés du roi.

En effet, la religiosité hittite se caractérisait par un ritualisme extrême et par une obsession de la quête de la pureté religieuse. Toute la société devait suivre à la lettre d'innombrables préceptes et protocoles religieux destinés à s'assurer la bénédiction divine. Si par malheur l'un de ces protocoles n'était pas respecté, pour insignifiant qu'il fût, l'infraction attirait immédiatement la colère des dieux. Si cette transgression était commise par le roi, représentant suprême de la société, les conséquences devenaient bien pires, car le châtiment s'abattait alors sur l'ensemble du peuple. Ces fautes étaient en outre héréditaires. Donc, si la peste ravageait l'empire, la faute en revenait à Souppiloulіouma Ier, qui avait cessé de faire des offrandes aux dieux après ses victoires. Ces derniers lui envoyèrent ce fléau, qui coûta aussi la vie à ses fils.

Le fonctionnement de l'Empire hittite

Il semble que Moursil II ne parvint pas à apaiser les dieux. À peine monté sur le trône, il dut en effet affronter le soulèvement des Gasgas dans le Nord, de l'Arzawa dans l'Ouest, et des villes syriennes Nuhasse et Qadesh, encouragées par l'Égypte de Horemheb. Il consacra les dix premières années de son règne à pacifier tous les fronts et surmonter les conséquences de l'épidémie. En outre, il se vit mêlé à d'obscures intrigues de palais, principalement ourdies par sa belle-mère, l'épouse babylonienne de Souppiloulіouma Ier, fille de Burna-Buriash II, qui finit par ordonner l'assassinat de l'épouse du roi. Moursil II subit ensuite ce qui était probablement une crise d'apoplexie. À en juger par les textes, elle le laissa aphasique : « Ainsi parle mon Soleil, Moursil, le Grand Roi : "J'étais en voyage à Til-Kunnu [...]. Une tempête éclata et le dieu de l'Orage gronda de manière terrifiante. J'étais effrayé. La parole se fana dans ma bouche, d'où sortaient des borborygmes. J'oubliai ensuite cet événement, mais année après année, la cause de ma situation commença à m'apparaître en rêve. Pendant mon sommeil, la main de dieu s'abattit sur moi et ma bouche se tordit." » On constate que le roi attribuait toujours ses maux à un châtiment divin. Malgré tout, le bilan de son règne fut positif. Il fut d'ailleurs en mesure de laisser à son fils Mouwatalli II (1295-1272 av. J.-C.) un royaume relativement stable.

Les conquêtes de Souppiloulіouma Ier forgèrent un empire géographiquement très hétérogène. Il englobait des régions partant des royaumes d'Asie Mineure et des villes cananéennes de la



Hattousa : le cœur anatolien de l'Empire hittite

Hattousa était un village du centre de la péninsule anatolienne. Habité dès la fin du IIIe millénaire av. J.-C., il prit de l'ampleur puis devint la capitale hittite au milieu du XVIIe siècle av. J.-C. sous le règne de Labarna. Ce dernier adopterait le nom de Hattousil Ier. Au milieu du XIVe siècle, la ville, désormais puissante et respectée, atteignit son expansion territoriale maximale.

Hattousa était située sur un site stratégique, qui lui permettait de contrôler une bonne partie des principales routes caravanières qui traversaient le plateau anatolien et reliaient la Mésopotamie et le Moyen-Orient au monde méditerranéen et à l'Europe. À partir de son site d'origine, une terre rude, l'expansionnisme hittite parvint à prendre le contrôle, par le biais d'alliances et de vassalités, de la Syrie, de la haute Mésopotamie et d'une bonne partie de l'Asie Mineure. Seules les côtes de la Méditerranée à l'ouest et de la mer Noire au nord, échappèrent à sa boulimie de domination. La ville fut abandonnée vers 1190 av. J.-C. La raison en fut très probablement sa destruction par les guerriers venus de Phrygie, une région située sur le plateau anatolien, entre la Lydie et la Cappadoce. Illustration : sur le plan de la ville, on distingue ses deux parties construites à des périodes différentes. La ville basse, au nord, fut créée pendant l'Ancien Royaume hittite et disposait de son propre mur d'enceinte ; elle abritait le palais royal et le grand temple. La ville haute, deux fois plus grande que la cité d'origine, fut créée au XIIIe siècle av. J.-C., pendant le Nouvel Empire. Alors dans une période faste, les rois de Hattousa vainquirent le Mitanni et signèrent un traité de paix avec l'Égypte, après la bataille de Qadesh. La ville, d'une surface totale d'environ 6 kilomètres carrés, était ceinte de solides fortifications et abritait plus de trente temples.

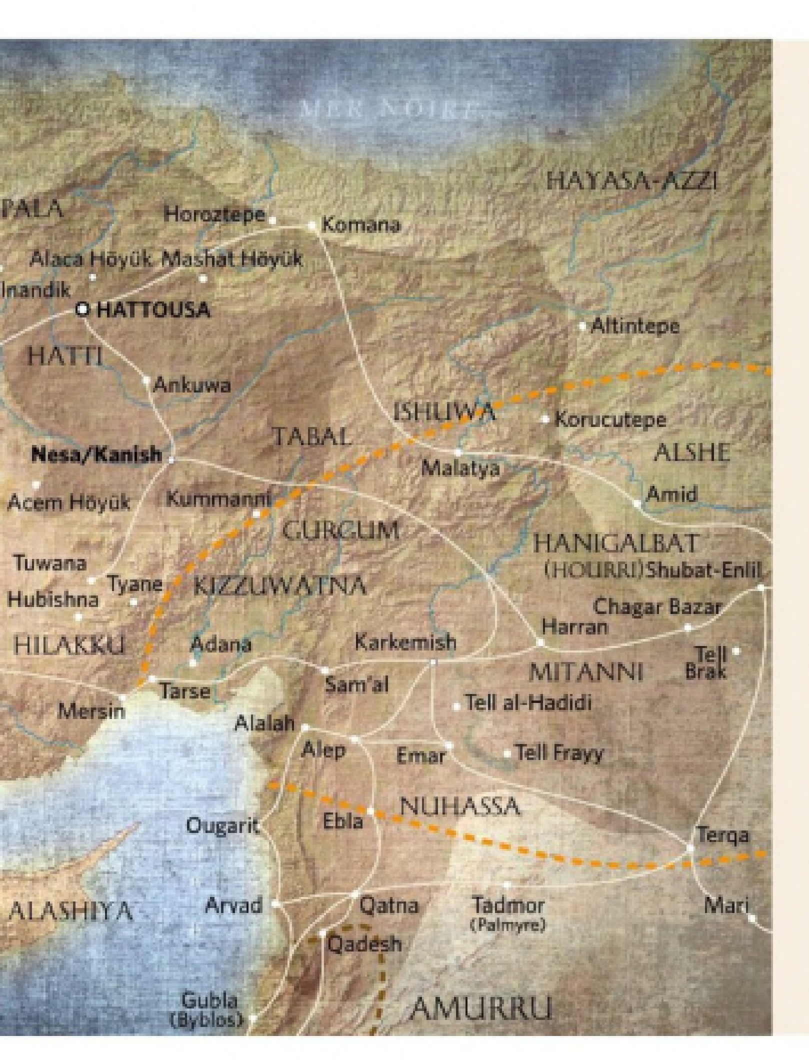



STÈLE HITTITE
Elle représente une des divinités de l'Empire hittite. XIVe-XIIe siècle av. J.-C. (Musée archéologique, Adana).

côte du Levant, pour atteindre les cités de la Syrie intérieure et les territoires de l'ancien royaume mitannien. On trouvait en son sein des groupes ethniques très divers, tous dotés de traditions culturelles, linguistiques, religieuses et juridiques spécifiques. L'empire relevait davantage d'une mosaïque d'unités distinctes que d'un ensemble politiquement et socialement unifié. La cohésion émanait de l'autorité centrale qui gouvernait tous ces territoires depuis la capitale, en invoquant l'intérêt commun, mais aussi en ayant recours le cas échéant à la force des armes.

Les relations qui se nouaient entre les unités régionales et le pouvoir central se fondaient sur la vassalité et la loyauté envers le Grand Roi du Hatti. Ce titre était réservé aux souverains hittites. Il marquait leur supériorité sur leurs vassaux, petits rois jouant le rôle de gouverneurs et jouissant d'une autonomie limitée sur un territoire donné. Les enclaves dotées d'une valeur stratégique, et donc particulièrement précieuses, voyaient leurs rois locaux remplacés par des membres de la famille royale ou de la noblesse hittite et bénéficiaient de pouvoirs plus importants, toujours sous la supervision du Grand Roi. Ce fut le cas pour Karkemish ou Tarhuntassa. La loyauté était formalisée par des contrats écrits dans lesquels les vassaux s'engageaient à accomplir diverses actions au profit du monarque hittite : garantir la succession au trône, fournir des troupes pour les campagnes militaires et des hommes pour d'éventuels travaux forcés, s'acquitter d'un tribut annuel, etc. Les documents se concluaient par le serment du roi vassal devant les grands dieux, témoins supposés du contrat. Un document relatif à l'un des derniers monarques de l'Empire hittite, Souppilouliouma II, rend compte de la haute valeur accordée à ces serments : « Si tu commets en plein jour un acte malveillant contre Souppilouliouma ou le fils de Souppilouliouma, que t'anéantissent sur-le-champ les mille dieux des serments et le feu du soleil. Si tu le fais pendant la nuit, sous la lune, que la lune t'anéantisse [...] avec ta femme, ta descendance, ta terre... »

Les plus hauts fonctionnaires du palais ou du temple et les membres de l'armée se liaient eux aussi par un contrat scellé devant les





autorités divines. Il décrivait leurs fonctions en détail. La fidélité au monarque figurait en tête de leurs engagements. Pour assurer correctement l'administration de leur vaste empire, les rois hittites disposaient également de lois. Leur code juridique consistait, comme ceux des autres peuples de l'époque, en une liste de fautes concrètes, accompagnée de sentences variables en fonction du statut social de l'accusé (libre, semi-libre ou serviteur). Tous ces codes juridiques connurent des modifications au fil du temps. Par exemple, des châtiments particulièrement cruels, comme l'écartèlement et l'amputation, cessèrent d'être appliqués, remplacés par des amendes.

Assur-ouballit Ier réveille l'Assyrie

L'Empire hittite parvint à détruire presque entièrement le royaume rival du Mitanni. À l'époque de Souppilouliouma Ier et de Moursil II seuls subsistaient, dans l'est de Hatti, les derniers potentats mitanniens, devenus insignifiants, comme le royaume d'Alse. La région allait cependant voir s'affirmer une vieille connaissance, l'Assyrie. Libérée du joug mitannien prolongé, elle s'engageait dans une phase flamboyante, celle de l'Empire médio-assyrien. Initié par Assur-ouballit Ier (1365-1330 av. J.-C.), son rayonnement se prolongerait jusqu'en 1076 av. J.-C.

Depuis la fin du commerce avec Kanish, les Assyriens avaient été réduits à leur petit noyau d'origine en haute Mésopotamie, d'Assur à Ninive et jusqu'à Arbil. Soumis au pouvoir mitannien, ils avaient toujours conservé la même lignée dynastique, et n'avaient jamais abandonné le désir de retrouver l'indépendance de leur pays. Cette aspiration commença à se concrétiser avec la victoire des Hittites sur le Mitanni. Assur-ouballit Ier profita de la mort du roi mitannien Tushratta (1350 av. J.-C.) et de la crise de succession qui suivit entre le fils de ce dernier, Sattiwaza, et son cousin Shuttarna III. L'Assyrien prit parti pour Shuttarna III. Quant à Souppilouliouma, il signa avec Sattiwaza un traité qui plaçait ce dernier sous influence hittite : « Après avoir apporté mon soutien à Sattiwaza, fils du roi Tushratta, moi le roi [Souppilouliouma], je le ferai asseoir sur le trône

Tchogha-Zanbil, la ziggourat la mieux conservée de Mésopotamie

Les ruines de la ville de Dur-Untash-Napirisha, connues sous leur nom farsi de Tchogha-Zanbil, abritent la ziggourat la mieux conservée jusqu'à aujourd'hui. La ville comme la ziggourat furent construites au milieu du XIIIe siècle av. J.-C. sur ordre du roi élamite Untash-Napirisha, afin de rendre hommage et d'y vénérer les principaux dieux élamites.

L'intention d'Untash-Napirisha était, peut-on supposer, de fonder une nouvelle cité qui remplacerait Suse, à quelque 45 kilomètres au sud, en tant que capitale religieuse de son royaume. Il voulut pour cela la doter d'une ziggourat aux dimensions imposantes. Le premier niveau, édifié pendant la phase initiale, consistait en : ❶ **Un grand bâtiment de forme carrée** de 100 mètres de côté, avec une cour centrale donnant sur un grand nombre de pièces. Par la suite, cette cour fut comblée, et la construction servit de base à la ziggourat. ❷ **Quatre escaliers monumentaux**, un de chaque côté de la structure, pour accéder au temple. On estime que l'ensemble eut quatre ou cinq étages. Sa hauteur aurait atteint le double des 28 mètres conservés. ❸ **Des remparts** délimitaient l'enceinte du temple, situé à l'intérieur d'une autre enceinte fortifiée où se trouvaient d'autres temples. Une troisième muraille protégeait l'ensemble de la ville, occupant une superficie de presque 1 kilomètre carré. Les archéologues n'ont pu déterminer si la ville de Tchogha-Zanbil était habitée, car sa construction fut arrêtée à la mort de son promoteur, Untash-Napirisha. Les successeurs de ce dernier gardèrent Suse comme capitale, mais utilisèrent néanmoins le site en tant que centre de cérémonies jusqu'en 640 av. J.-C., date de sa destruction par les Assyriens.





TÊTE DE PRÊTRE. Réalisée en calcaire blanc, elle provient du temple de la déesse Pinikir, à Tchogha-Zanbil. Milieu du IIe millénaire av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

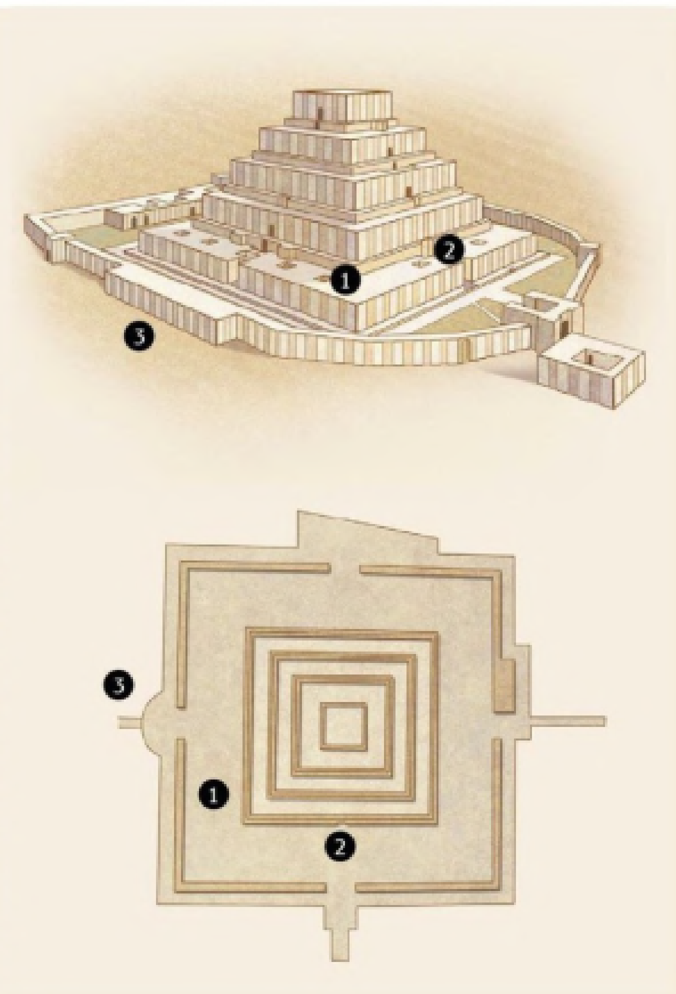
de son père. » À la mort du roi hittite, Assur-ouballit s'empara toutefois du petit territoire à partir duquel gouvernait Sattiwaza. Cela mit fin à l'histoire du grand royaume du Mitanni et marqua le commencement de l'expansion du nouvel Empire assyrien jusqu'à l'Euphrate.

Assur-ouballit Ier reprit alors le titre de roi de l'Univers que s'était jadis octroyé Shamshi-Adad Ier. On lit sur une inscription : « Que le dieu Marduk, mon seigneur, concède à Assur-ouballit, qui m'aime tant, roi de l'Univers, longue vie et prospérité. » Peu après, il commença à intervenir activement dans la politique du Moyen-Orient. Il établit des relations avec l'Égypte. Dans l'une des *Lettres d'Amarna*, adressée à Akhenaton, le nouveau roi d'Assyrie se place au même niveau que les anciens souverains du Mitanni. Il traite l'Égypte d'égal à égal : « Lorsque le roi de Hanigalbat [Mitanni] écrivit à ton père [Aménophis III] en Égypte, il lui envoya vingt talents d'or. Je suis maintenant l'égal du roi de Hanigalbat et tu ne m'as envoyé que [...] d'or, cela ne suffit même pas à payer le voyage aller-retour de mes messagers. » Ce passage illustre clairement la confiance totale que les Assyriens avaient en leur capacité à redevenir une grande puissance. Toutefois, tous les voisins de l'Assyrie ne virent pas d'un très bon œil cette nouvelle attitude. Les rois de la tranquille Babylone, tout particulièrement, pressentaient que les Assyriens allaient devenir des ennemis extrêmement dangereux. Ils souhaitaient les freiner, en dépit des liens de sang entre les deux dynasties, Assur-ouballit Ier ayant en effet marié l'une de ses filles au roi kassite Burna-Buriash II.

Babylone sous le joug assyrien

Pour faire face à l'essor assyrien, Burna-Buriash II envoya au pharaon égyptien Akhenaton une lettre dans laquelle il lui demandait de ne pas accepter la main tendue par les Assyriens, qu'il qualifiait de vassaux : « Pour qui concerne mes vassaux, les Assyriens, ce n'est bien sûr pas moi qui te les ai envoyés. Comment peuvent-ils se présenter dans ton pays sans plus de garanties que les leurs ? Si tu m'aimes, ils n'y feront aucun négoce. Renvoie-les-moi les mains vides. » Mais les Égyptiens avaient





assez de leurs préoccupations propres, de sorte qu'Assyriens et Babyloniens durent résoudre leurs différends entre eux.

En 1333 av. J.-C., Kara-hardash fils de Burna-Buriash II et de la princesse assyrienne, et donc petit-fils d'Assur-ouballit Ier, accéda au trône. Il fut assassiné par une faction babylonienne rebelle. Assur-ouballit Ier n'hésita pas à gagner Babylone, à l'occuper et à placer sur le trône son autre petit-fils, Kurigalzu II, encore très jeune. Toutefois, après la mort de son grand-père, Kurigalzu II renia ses origines, ce qui marqua le début d'une période d'hostilités entre Babylone et l'Assyrie. Le jeune roi entreprit également une campagne contre le royaume de l'Élam et conquit Suse, sa capitale. Il ne parvint cependant pas à exercer une domination absolue sur l'ensemble du territoire.

L'accession au trône d'Assur d'un autre souverain, Adad-nirari Ier (1307-1275 av. J.-C.), donna un nouvel élan à la politique expansionniste de l'Assyrie, qui s'imposa parmi les principales puissances orientales. Adad-nirari Ier, après avoir vaincu Nazi-Maruttash, fils de Kurigalzu II, déplaça sa frontière méridionale vers le cours du Diyala. Les territoires babyloniens reculèrent d'autant. Une fois le Sud sous contrôle, quoique non annexé, le roi concentra son attention sur les terres hittites situées à l'ouest de l'Assyrie. Après plusieurs campagnes, il déplaça la frontière occidentale assyrienne vers Karkemish. Il devint ainsi voisin des Hittites, avec qui il essaya d'établir de bonnes relations, via leur roi Mouwatalli II. Une lettre d'Adad-nirari à Mouwatalli II, dans laquelle l'Assyrien traite le roi hittite d'égal à égal, est très révélatrice à cet égard. Il l'appelle « frère » et lui demande la permission de visiter les montagnes de l'Amanus, dans le sud du territoire hittite de Kizzuwatna. Mouwatalli, un peu agacé par tant d'assiduité, lui répondit : « Tu m'appelles frère et tu me parles de ta visite aux monts Amanus. Pourquoi t'appellerais-je frère ? Serions-nous nés de la même mère ou du même père ? » Le successeur d'Adad-nirari, Salmanasar Ier (1274-1245 av. J.-C.) affermit la domination sur les territoires conquis et sur la région du nord. Il établit dans ses fiefs des colonies et des forteresses.

Ramsès II a-t-il gagné la bataille de Qadesh ?

La bataille de Qadesh, dernier grand affrontement entre Hittites et Égyptiens, se solda par la signature d'un traité de paix considéré comme l'un des plus complets de l'histoire du Proche-Orient. Cet affrontement freina l'expansion égyptienne en Syrie, toutefois Ramsès II s'autoproclama vainqueur absolu. Il fit représenter cette version des faits sur les reliefs de ses temples. Illustration : à droite, une représentation moderne de l'un des reliefs d'Abou Simbel ; en-dessous, fragment d'une tablette comportant l'une des copies du traité de paix entre Ramsès II et Hattousil III, provenant de Hattousa (musée des Œuvres de l'Orient ancien, Istanbul).





L'Assyrie prit ainsi le contrôle de toutes les routes commerciales orientales et occidentales. Entre-temps, à l'ouest, la tension entre le Hatti et l'Égypte s'aggravait. L'accession de Mouwatalli II au trône hittite, en 1295 av. J.-C., fut suivie par une décennie de préparatifs à l'affrontement ouvert.

Hittites contre Égyptiens

Du côté hittite, Mouwatalli II voulut renforcer l'ouest et le nord de son royaume pour pouvoir poster, le moment venu, un grand nombre de troupes sur la frontière sud. L'Égypte, dirigée à présent par Séti I[er], reprit le contrôle de quelques territoires syriens, comme, par exemple, Qadesh et Amurru, qui avaient intégré la zone d'influence hittite du temps de Souppilouliouma. Après un premier affrontement très près du site où allait bientôt se dérouler la grande bataille finale, les Égyptiens parvinrent à conserver les territoires syriens et à fixer une frontière avec les terres hittites. Ils obtinrent ainsi les territoires au sud de Qadesh ainsi que la côte d'Amurru, tandis que la région du nord resta, elle, sous contrôle hittite.

Dans cette situation de crise larvée, l'attention de Mouwatalli II passa pour un temps aux affaires internes. Il prit une décision très importante, celle de transférer la capitale de son empire de Hattousa à un nouveau site plus au sud, dans la région de Cilicia. Il y fonda une nouvelle cité, Tarhuntassa. Son frère, le futur roi Hattousil III l'expliquait de la façon suivante : « Lorsque néanmoins, mon frère Mouwatalli, sur ordre de son dieu patron, vint sur les Basses Terres, quittant la ville de Hattousa, il prit les dieux et les mânes [les esprits des ancêtres] et les emporta dans la cité de Tarhuntassa, où il construisit son lieu de résidence. »

Ce changement obéissait sûrement au besoin de concentrer dans le Sud un plus grand nombre de troupes en prévision de l'affrontement avec l'Égypte, mais il eut pour conséquence de laisser le Nord démuni face à la menace constante que représentaient les Gasgas, qui avaient détruit la capitale hittite à plusieurs reprises. Si la cour royale et les dieux partirent pour Tarhuntassa, Hattousa ne fut pas totalement abandonnée. Elle demeura, tout comme la moitié nord du royaume, au-dessus



1 LA CITADELLE DE QADESH. Elle était entourée de larges fossés reliés au fleuve, que des ponts-levis permettaient de franchir.

2 LE FLEUVE ORONTE. La citadelle de Qadesh se dressait sur l'une de ses rives. Un petit canal la reliait au fleuve, et un gué la rendait plus ou moins accessible selon la cru.

3 L'INFANTERIE HITTITE. Sur l'une des rives de l'Oronte se trouve l'infanterie hittite, parfaitement organisée et préparée pour l'assaut de l'armée égyptienne.

4 MORTS ET BLESSÉS. Le fleuve est rempli de soldats hittites noyés après avoir été blessés. Certains, encore en vie, sont sauvés des eaux par leurs compagnons.

5 LE CHAOS DE LA BATAILLE. Dans le fracas de la bataille, on voit le désordre provoqué par l'attaque égyptienne et la terreur hittite face à Ramsès II.

6 LES CHARS DE GUERRE. Sur certains des chars, on peut observer trois personnages. Il s'agit du conducteur, d'un cavalier armé et généralement d'un archer.

7 LA RETRAITE DES HITTITES. Épouvantés, les soldats de l'infanterie hittite s'enfuient face à l'attaque des chars du pharaon Ramsès. Nombre d'entre eux périssent noyés dans les eaux de l'Oronte.

du fleuve Halys, sous le contrôle de Hattousil III. Son frère, Mouwatalli II, put ainsi se consacrer à récupérer les territoires conquis par l'Égypte, dirigée par un pharaon audacieux, Ramsès II. L'heure de la bataille finale approchait.

La bataille de Qadesh

Après avoir consacré les trois premières années de son règne à des questions intérieures, Ramsès II lança une première campagne de reconnaissance du territoire dans le but de s'assurer la loyauté des vassaux syriens. Mouwatalli II, à son tour, mobilisa à la frontière un important contingent militaire. Selon les sources égyptiennes, il comptait quarante-sept mille cinq cents soldats et quelque trois mille cinq cents chars de guerre. La confrontation décisive eut lieu en 1284 av. J.-C. dans la région de Qadesh (aujourd'hui Tell Nebi Mend, en Syrie), sur la frontière établie sous le règne de Séti Ier.

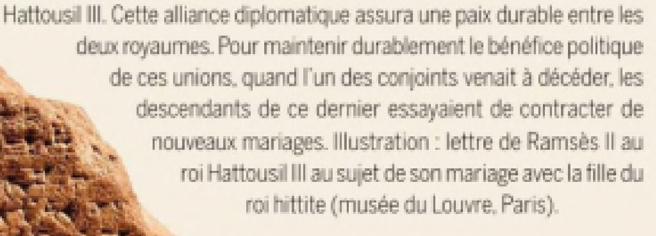
Les auteurs égyptiens font état d'une grande victoire de Ramsès II sur les Hittites. Les reliefs de plusieurs temples égyptiens représentent des détails héroïques de la bataille, dont la véracité n'est pas établie. Cela correspond bien au mode de pensée égyptien, où le pharaon, en tant que garant de l'équilibre cosmique, ne perdait jamais la moindre bataille. Il reste donc très difficile de savoir ce qui s'est réellement passé, car nous ne disposons d'aucune autre source. Il semblerait que ce conflit n'ait pas eu de véritable vainqueur. Les Hittites en auraient toutefois retiré des bénéfices plus importants que les Égyptiens, car ils stoppèrent l'avancée de leurs ennemis. Ils parvinrent en outre à reprendre au pharaon quelques territoires, comme Amurru et le pays d'Aba.

Pendant le reste du règne de Mouwatalli II, les relations avec l'Égypte demeurèrent tendues. Certaines batailles mineures éclatèrent. Un conflit à grande échelle menaçait, mais aucun des deux bords, affaiblis après cette grande bataille, ne le souhaitait réellement. À la mort de Mouwatalli II, c'est son fils Urhi-Teshup qui monta sur le trône (1272-1267 av. J.-C.), sous le nom de Moursil III. Sa première décision consista à transférer à nouveau la cour hittite à Hattousa.

Le Hatti et l'Égypte : des alliances matrimoniales à visée politique

Les rois hittites et les pharaons égyptiens nouèrent diverses alliances politiques scellées par des mariages. Les Égyptiens avaient conclu précédemment ce type de pacte avec les Hourrites du Mitanni. Des documents attestent du mariage entre le pharaon Thoutmôsis IV et la fille du roi Artatama Ier du Mitanni, mais cette union ne fut probablement pas la première entre les deux royaumes.

La princesse du Mitanni qui épousa Thoutmôsis IV était probablement Moutemouia. Elle allait engendrer le pharaon Aménophis III qui, en vertu de cette alliance, soutiendrait Shuttarna II face aux Hittites. Aménophis III se maria à la fois avec l'une des filles de Shuttarna et avec l'une des filles de Tushratta, tous deux rois du Mitanni. Il noua d'autres alliances matrimoniales avec des princesses du Mitanni et de Babylone. Cette politique eut de très bons résultats en Égypte, car l'alliance de ce pays avec les Mitanniens lui permit de garder les Hittites sous contrôle – jusqu'à ce que Souppilouliouma monte sur le trône et défie le pharaon. La veuve de Toutankhamon essaya probablement de freiner le roi hittite en lui demandant un fils en mariage, mais le futur époux fut assassiné sur son chemin vers l'Égypte. Par la suite, Ramsès II épousa la fille du roi hittite Hattousil III. Cette alliance diplomatique assura une paix durable entre les deux royaumes. Pour maintenir durablement le bénéfice politique de ces unions, quand l'un des conjoints venait à décéder, les descendants de ce dernier essayaient de contracter de nouveaux mariages. Illustration : lettre de Ramsès II au roi Hattousil III au sujet de son mariage avec la fille du roi hittite (musée du Louvre, Paris).





La paix avec l'Égypte

Cela priva progressivement son oncle Hattousil III de toutes les prérogatives politiques et militaires dont il avait joui dans la région septentrionale de l'empire pendant l'affrontement avec l'Égypte. Hattousil III se plaignait du harcèlement que lui infligeait son neveu : « Il m'a retiré jusqu'aux pays que j'avais repeuplés alors qu'ils étaient vides, et il m'a amoindri […]. Je me suis soumis sept années durant, mais il a essayé de me détruire sur ordre de [sa] divinité et conseillé par des humains », écrit-il dans son autobiographie. Mais Hattousil se montra plus habile à solliciter le soutien de la noblesse hittite et parvint à confiner son neveu dans la ville de Shamukha – « tel un porc dans sa porcherie », disait la chronique du vainqueur.

En 1267 av. J.-C., Moursil III s'exila dans le territoire syrien du Nuhashshe. De là, il s'enfuit en Égypte, où il demanda l'asile politique à Ramsès II. Il comptait remonter sur le trône avec l'aide du pharaon. À l'est, grondait une autre menace pour les Hittites, celle des assyriens, incarnée par Salmanasar Ier. Après plusieurs manœuvres diplomatiques auprès des rois voisins, Hattousil III commença à négocier avec l'Égypte dans le but d'établir un traité de paix. Le traité fut signé au cours de la vingtième année du règne de Ramsès II (1269 av. J.-C.). Il stipulait qu'aucun nouveau conflit pour le contrôle de la Syrie n'éclaterait. En outre, il contraignait Ramsès II à éviter une éventuelle attaque de la part de Moursil III. L'accord fut scellé par le mariage du souverain égyptien avec la fille de Hattousil III (1256 av. J.-C.), union gravée sur une stèle rupestre conservée à l'extérieur du grand temple d'Abou Simbel. Ainsi prit fin le long antagonisme entre l'Égypte et l'Anatolie pour le contrôle de la Syrie.

Le successeur de Hattousil, Tudhaliya IV (1228-1209 av. J.-C.) dut affronter une profonde crise intérieure. La noblesse qui avait placé Hattousil sur le trône exigeait en retour toutes sortes de privilèges : mise à disposition de troupes, exonérations d'impôts, ou encore pouvoir et autonomie accrus… L'empire subit parallèlement une succession de mauvaises récoltes. Ces dernières causèrent des disettes lesquelles furent aggravées par l'intervention de groupes armés qui empêchaient l'approvisionnement en nourriture. Les textes évoquent d'ailleurs un dépeuplement massif et des abandons de terres. Les frontières n'étaient en outre pas exemptes de troubles. À l'est, Tudhaliya fut confronté à la menace assyrienne de Tukulti-Ninurta Ier, tandis qu'à l'ouest, il se vit plongé dans d'incessants conflits dans les États de Lukka, de l'Arzawa et de Millawanda.

Tandis que le Hatti affrontait des difficultés croissantes, l'Assyrie, de son côté, atteignait au cours de la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C. son expansion territoriale maximale. Le roi Tukulti-Ninurta Ier (1244-1208 av. J.-C.) mena à bien une série d'offensives victorieuses sur tous les fronts. Ses incursions dans les montagnes du nord-ouest lui permirent de prendre le contrôle des routes commerciales. À l'est, après une attaque contre l'Empire hittite de Tudhaliya IV, il fit vingt-huit mille prisonniers. Son coup d'éclat est toutefois la conquête de Babylone en 1235 av. J.-C., suivie par la déportation d'une partie de sa population, dont son roi Kashtiliash IV. « Je piétinai son cou arrogant comme s'il se fût agi d'un marchepied. Je le menai attaché tel un captif en présence d'Assur, mon seigneur », écrivait le souverain assyrien en personne. Il évoquait une pratique habituelle des souverains assyriens durant la dernière période de leur empire.

L'Assyrie atteignit alors l'apogée de sa puissance. Son empire s'étendait du golfe Persique au sud, au lac de Van au nord et à l'Euphrate à l'ouest. Signe le plus visible du succès de Tukulti-Ninurta, il fonda juste en face d'Assur une nouvelle capitale.

KAR-TUKULTI-NINURTA **(p. 87).** Vue aérienne des ruines de la double ziggourat de la nouvelle capitale bâtie par le monarque Tukulti-Ninurta Ier 1244-1208 av. J.-C.) pour l'Empire médio-assyrien. Il la baptisa de son nom.





LE BUTIN DE GUERRE. Ce *kudurru* inachevé, retrouvé lors de fouilles à Suse, fait partie du butin de guerre que le roi élamite Shutruk-Nahhunté emporta dans sa capitale après la conquête et la destruction de Babylone, en 1165 av. J.-C. Les *kudurru*, de même que d'autres œuvres d'art et religieuses, constituaient une partie très importante des butins de guerre. XIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

Il la baptisa à partir de son propre nom, Kar-Tukulti-Ninurta. La ville était dotée d'une triple fortification spectaculaire, de nombreux palais ainsi que d'un temple très particulier, consistant en une double ziggourat dédiée aux dieux Anu et Adad. Pour sa construction, le monarque assyrien mobilisa très probablement les ressources financières issues du contrôle des routes commerciales mais également le butin du saccage de villes, dont Babylone, ainsi que la main-d'œuvre gratuite que constituaient les milliers de déportés de ses campagnes.

Les empires en crise

À la fin du XIIIe siècle av. J.-C., deux puissances se partageaient le contrôle sur le Moyen-Orient, le Hatti et l'Assyrie, prédominante. Mais en l'espace de quelques années, ce paysage politique subit de profonds bouleversements. À Hatti, la crise qui avait débuté du temps de Tudhaliya IV s'aggrava pendant les règnes des deux derniers monarques, Arnuwanda III (1209-1208) et Souppiloulіouma II (1207-1178 av. J.-C.). Des traces mises au jour par des archéologues montrent que des incendies dévastateurs embrasèrent Hattousa et d'autres cités en ces noires années de fin du XIIIe siècle av. J.-C. Qui donc les avait allumés ?

La réponse se trouve très loin de l'Anatolie et de la Mésopotamie, dans un grand mouvement migratoire aux causes multiples et pas toujours très intelligibles. La première vague se fixa en Grèce continentale et progressa ensuite dans toute la région de la mer Égée jusqu'aux côtes anatoliennes, pour toucher toute la Méditerranée orientale, le Levant et l'Égypte inclus. Ces envahisseurs qui arrivaient en chariots tirés par des bœufs comme en bateau sont connus sous le nom de peuples de la mer. Ils précipitèrent en partie la chute du Hatti. La culture hittite survécut toutefois pendant plusieurs siècles au sein des royaumes néo-hittites de la Syrie septentrionale.

L'Empire médio-assyrien, pour sa part, subit une éclipse brutale au moment où il paraissait à l'apogée de sa grandeur. Cette décadence brutale était bien sûr le résultat de faiblesses internes qui avaient été étouffées tant bien que mal jusqu'alors. Les frontières assyriennes avaient certes été élargies, mais l'absence d'un contrôle administratif efficace les rendait très volatiles et peu sûres. Dès que les rois assyriens revenaient de leurs campagnes victorieuses, les territoires récemment conquis déclaraient à nouveau leur indépendance. Ce schéma resta une constante de toute l'histoire de l'Assyrie et son principal talon d'Achille. Cela se produisit à la mort de Tukulti-Ninurta Ier, en 1208 av. J.-C., à la suite d'un complot de palais où étaient impliqués la noblesse assyrienne, certains hauts fonctionnaires et même l'un de ses fils. Ces derniers s'engagèrent dans une guerre civile qui mit à bas les efforts réalisés jusqu'alors. Elle inaugura une longue période de léthargie qui se prolongea jusqu'à l'apparition de l'Empire néo-assyrien, à la fin du Xe siècle av. J.-C.

Les disputes au sein de la cour assyrienne bénéficièrent dans un premier temps à la dynastie kassite de Babylone qui, après la mort de Tukulti-Ninurta, semblait avoir renoué avec sa splendeur du temps d'Adad-shum-usur. De fait, des lettres indiquent que le prince babylonien exerçait un certain ascendant sur les rois assyriens soudainement affaiblis. En 1192 av. J.-C., Adad-shum-usur les vainquit sur le champ de bataille. Après quoi il plaça sur le trône assyrien l'un de ses protégés. Mais l'effacement assyrien enhardit un autre peuple d'Orient, les Élamites, qui manifestèrent immédiatement leurs ambitions de domination sur Babylone.

Il n'y avait là rien de nouveau. Le roi élamite Untash-Napirisha (1275-1240 av. J.-C.) avait déjà profité de la faiblesse du pouvoir pour réaliser une incursion. Elle lui rapporta un riche butin, grâce auquel il fonda une ville, Dur-Untash-Napirisha également centre de cérémonies cultuelles, dont une imposante ziggourat a été conservée. En 1165 av. J.-C., Shutruk-Nahhunté renouvela l'expérience en organisant une grande campagne en Mésopotamie où, selon son propre récit, il conquit plus de sept cents villes, dont Babylone. Il rapporta à Suse, autre cité élamite, des trésors tels que le *code de Hammourabi*, gravé sur une grande stèle de basalte, et la *stèle de Naram-Sin*, qu'il dédia aux dieux de son peuple. Ils y resteraient jusqu'à ce que des archéologues français les découvrent et les transfèrent au musée du Louvre, pas moins de trois millénaires plus tard.

Lors de son accession au trône, son fils Kutir-Nahhunté II exigea d'être reconnu comme roi de Babylone. Un texte de l'époque indique, à cet égard, qu'il s'était approché de la vénérable capitale et avait lancé un ultimatum à ses habitants : « Je détruirai vos villes, je saccagerai vos villages, j'emporterai vos épouses, je dévasterai vos potagers, j'ouvrirai les vannes de vos canaux ! » Les Babyloniens ne plièrent pas, et le prince élamite envahit et saccagea la ville une nouvelle fois. Il captura même le dernier roi kassite, Enlil-nadin-ahhe, et emporta avec lui la statue de Marduk. Cet épisode signa la fin de la dynastie la plus longue de l'histoire mésopotamienne, les Kassites.

Après cet épisode, l'Élam semblait être devenu la plus grande puissance mésopotamienne. Ses intérêts ne se limitaient toutefois pas à cette région ; ils comprenaient également les terres de l'Iran actuel. Constatant la situation de faiblesse dans laquelle étaient l'Assyrie et Babylone, les Élamites crurent superflu de maintenir un contrôle inflexible



sur la zone. Les Babyloniens ne tardèrent pas à profiter de cette situation, sous l'impulsion d'une nouvelle dynastie fondée en 1154 av. J.-C. autour de la ville d'Isin par Marduk-kabit-ahheshu.

Babylone dut cependant attendre le quatrième roi de cette dynastie, Nabuchodonosor (1126-1105 av. J.-C.) pour retrouver sa gloire perdue. Dans le but de surprendre les Élamites, ce dernier lança une grande campagne en plein été : « Au mois de dumuzu [juillet-août] il prit la route ; […] les pointes des lances étaient brûlantes comme le feu, la surface des chemins rougeoyait comme des braises. Les *wadis* étaient secs, et les cours d'eau asséchés. L'élite des chevaux les plus forts s'arrêtait, et les pattes des jeunes chevaux flageolaient. Mais lui, le roi élu, continuait d'avancer, les dieux le soutenaient ; Nabuchodonosor le sans rival, avançait. » Après la victoire, il reprit possession de la statue de Marduk. Plus de vingt-cinq ans après sa confiscation par les Élamites, elle reprit sa place dans le temple de Babylone dédié à ce dieu.

Nabuchodonosor combattit également l'Assyrie de Teglath-Phalasar I[er], où il avança jusqu'à la ville d'Ekallatum. C'est certainement dans ce contexte d'euphorie due aux victoires militaires, et pour fêter le retour de la statue de Marduk, que fut créé le *Poème babylonien de la création,* ou *Enuma Elish.* Il deviendrait l'hymne babylonien pour le reste de son histoire. Cette longue épopée décrit la création du monde : « [L]orsque là-haut, le ciel n'était pas encore nommé / Et qu'ici-bas la terre ferme n'était pas appelée d'un nom. » Puis elle montre comment Marduk réussit à atteindre la cime du panthéon : « Il érigea un trône royal / Qui dépassa ceux des autres dieux / Et au milieu de l'Assemblée des dieux, / Anu y installa Marduk. » Dans le poème, Babylone devient également la ville sainte par excellence : « Je veux me construire un temple / Qui sera mon habitacle de choix / Au beau milieu duquel / J'implanterai mon sanctuaire / Et j'assignerai mes appartements, / Pour y établir mon règne. / Lorsque vous quitterez l'Apsû / Pour monter à l'assemblée / Ce sera là votre étape / Pour vous recevoir tous ensemble. / Je lui donnerai pour nom : "Babylone" / "Le temple des grands dieux" / Et c'est là que nous ferons nos fêtes, nous autres ! » ■

LE ROI TUDHALIYA IV. Sur ces reliefs sculptés dans la roche du sanctuaire hittite de Yazilikaya, on voit, à droite, le roi Tudhaliya IV, l'un des derniers souverains hittites, recevant l'accolade du dieu Sharruma. À gauche, on distingue un énorme poignard dont le manche est orné de deux lions et de la tête d'un dieu.



GÉNIE AILÉ. Relief provenant de Nimrud, IXe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris). Page suivante, plaque d'ivoire connue sous le nom de « la Mona Lisa de Nimrud ». 720 av. J.-C. (Musée national d'Irak, Bagdad).



L'EMPIRE NÉO-ASSYRIEN



Les monarques des Xe et IXe siècles av. J.-C. menèrent l'Assyrie à son apogée. Ils bâtirent un empire qui, se déployant depuis le golfe Persique jusqu'aux monts Taurus et au delta de l'Égypte, fit d'eux les seigneurs du Moyen-Orient pendant trois siècles. Toutefois, sa politique expansionniste basée uniquement sur le pouvoir militaire, le saccage et la terreur, mena cet empire à sa perte, au moment où il atteignait le faîte de sa splendeur.



Après plusieurs décennies d'instabilité et d'absence relative de la scène moyen-orientale, l'Assyrie retrouva une place prépondérante lors de l'arrivée au pouvoir de Teglath-Phalasar Ier (1114-1076 av. J.-C.). À peine monté sur le trône, le nouveau monarque se lança dans une politique expansionniste qui l'amena à affronter presque tous les peuples voisins. Au nord-ouest, il s'efforça de reprendre le contrôle des routes commerciales prospères, d'où provenaient les chevaux, le bois, mais aussi le fer. Présent en abondance dans de vastes régions du Proche-Orient et facile à travailler, c'était en effet le métal le plus utilisé à l'époque. Le roi Teglath-Phalasar Ier mena également à bien une campagne sur les côtes phéniciennes : « Je continuai jusqu'à l'Amurru et je conquis tous le pays. Je reçus le tribut des pays de Byblos, Sidon et Arvad », dit une inscription. Mais il semble bien que, même si le monarque reçut en effet des tributs, il ne conquit pas véritablement les territoires. On retrouve une situation similaire en Égypte, où le pharaon lui offrit une guenon et un crocodile.

Son succès le plus éclatant consista à contrer la progression des Babyloniens, qui avaient atteint Ekallatum, à quelques kilomètres

Le pouvoir assyrien dans la Mésopotamie ancienne

Depuis Assur, leur capitale située sur les rives du Tigre, les Assyriens élargirent leur zone d'influence en plusieurs étapes. Les deux principales périodes de domination assyrienne furent l'Empire médio-assyrien (entre les XIVe et XIIIe siècles av. J.-C.), avec Assur-ouballit Ier et Tukulti-Ninurta Ier, et l'Empire néo-assyrien (Xe-VIIe siècle av. J.-C.), avec Assurnazirpal II, Sargon II et Assurbanipal.

L'étape d'expansion majeure eut lieu sous l'Empire néo-assyrien. Sa puissance militaire, politique et économique dépassa celle de ses prédécesseurs dans l'histoire du Moyen-Orient. Le roi Assurnazirpal II compléta la grande expansion territoriale assyrienne avec le saccage du royaume de l'Élam. Illustration : statuette retrouvée dans le temple d'Ishtar Sharrat-niphi, à Nimrud. Elle tient dans ses mains une masse qui constitue le symbole de son autorité, ainsi qu'une épée recourbée, vraisemblablement destinée à affronter les monstres (British Museum, Londres).



seulement d'Assur, la capitale assyrienne. Teglath-Phalasar Ier ne se contenta pas de les expulser : il les poursuivit jusqu'à Babylone (alors gouvernée par Marduk-nadin-ahhe, de 1100 à 1083 av. J.-C.) et d'autres villes de la région, qu'il conquit. Dans ses annales, il se délecte de ses exploits : « J'ai conquis en tout quarante-deux pays et capturé leurs souverains depuis l'autre côté du Petit Zab [un affluent du Tigre], dans les lointaines régions des montagnes, jusqu'à l'autre côté de l'Euphrate, le pays hittite et la mer Haute de l'Occident. » Sur cette époque, les annales regorgent d'informations, car tous les souverains assyriens ont laissé des témoignages chronologiques des campagnes qu'ils entreprirent.

Le nom d'un dernier roi résonna encore avec force dans le monde oriental : Assur-Bel-Kala (1073-1056 av. J.-C.). D'une part, l'Égypte lui offrit les mêmes présents qu'à Teglath-Phalasar Ier, exprimant ainsi le respect que l'ancienne puissance assyrienne continuait à lui inspirer. D'autre part, il passa avec son homologue babylonien, le roi Adad-apla-iddina (1069-1048 av. J.-C.), un pacte, scellé par un mariage conformément à la coutume. À partir de là, les sources se tarissent et nous ne disposons plus du tout de données fiables jusqu'au milieu du Xe siècle av. J.-C.

La cause du déclin doit être en partie attribuée à l'irruption en Mésopotamie d'une nouvelle population : les Araméens. Ces Sémites bédouins effectuaient en permanence, à partir de la steppe syrienne, des incursions dans les prospères plaines mésopotamiennes. Les conséquences de ces razzias, à l'époque de Teglath-Phalasar et d'Assur-Bel-Kala, furent dramatiques : champs et vergers dévastés, famines, coupure des communications, exode des populations urbaines (assyriennes et babyloniennes), recul démographique... Les nouveaux groupes s'établirent ensuite dans le territoire situé entre la Syrie occidentale et la haute Mésopotamie. Ils y créèrent des petits royaumes indépendants autour de cités telles que Hamath, Aram-Damas, Bit Agusi, Bit Adini,



❶ **LE PAYS D'ASSUR.** Le noyau historique du premier empire assyrien, dans le nord de la Mésopotamie, sur les rives du Tigre, était un petit territoire délimité par les villes d'Assur, de Ninive et d'Erbil. À ce petit noyau vint s'ajouter Nimrud au cours de l'Empire néo-assyrien.

❷ **L'ÉGYPTE.** Les pharaons se méfiaient toujours du danger assyrien, ce qui les poussa à fomenter des révoltes sur la côte méditerranéenne orientale. En 671 av. J.-C., les Assyriens conquirent Memphis puis atteignirent Thèbes en 664.

❸ **ISRAËL ET JUDA.** Le royaume de Juda se retrouva sous domination assyrienne à partir de la conquête de la Samarie, mais son alliance avec l'Égypte évita le saccage de Jérusalem, sa capitale.

❹ **ROYAUME DE L'URARTU.** Le principal fournisseur de chevaux de l'Assyrie et grand rival du nord au VIIIe siècle, fut vaincu par Sargon II en 714 av. J.-C., sous le règne de Rusa Ier. Cela entraîna le saccage de la ville sainte de Musasir.

❺ **BABYLONE.** Le centre culturel le plus prestigieux de la Mésopotamie, parfois rebelle et parfois membre de coalitions contre le pouvoir assyrien, fut conquis et dévasté par Sennachérib. Cet acte fut considéré comme une atrocité.

❻ **L'ÉLAM.** Assurbanipal conquit ce royaume, traditionnel allié de Babylone face à l'Assyrie, et détruisit Suse, sa capitale. Cela permit à l'Assyrie d'atteindre son expansion territoriale maximale.

Laqe, Bit Halupe… Dans ces villes, les Araméens s'enrichirent considérablement grâce à la fabrication et au commerce d'articles de luxe. L'adoption de l'alphabet phénicien fit de leur langue la langue véhiculaire de la région, ce qui illustre bien leur succès culturel et économique. Parallèlement à ces États araméens, s'étaient maintenus les royaumes néo-hittites : Gurgum, Tabal, Que, Karkemish, Malatya, Bit Zamani… Issus du défunt empire hittite, ils étaient essentiellement concentrés dans le sud de la Turquie actuelle et le nord de la Syrie, et partageaient une partie de leur territoire avec les Araméens.

La renaissance de l'empire assyrien

Confrontés à l'invasion araméenne, les monarques assyriens qui avaient suivi Assur-Bel-Kala virent leur influence progressivement réduite. L'expansion militaire de l'Assyrie s'interrompit brutalement. Le territoire assyrien se retrouva réduit à ses frontières d'origine, une étendue d'un peu moins de cent soixante kilomètres sur quatre-vingts qui constituait le « triangle assyrien » (depuis Assur jusqu'au Petit Zab et au Tigre), au sein duquel se trouvaient les principales villes : Assur, Kar-Tukulti-Ninurta, Ekallatum, Kalkhu (Nimrud), Balawat, Ninive et Dur-Sharrukin. Malgré l'extrême rareté des sources, nous savons qu'au cours de cette difficile période, les rois se succédèrent sur le trône en conservant la lignée dynastique, la structure administrative et les traits culturels de l'Empire médio-assyrien. C'est le maintien de cette forte cohésion interne qui permit à l'Assyrie de reconstruire son empire près d'un siècle plus tard.

L'Assyrie commença à relever la tête sous le règne d'Assur-dan II (934-912 av. J.-C.). Sa politique d'expansion militaire s'orientait dans toutes les directions. Elle revêtit différentes formes selon les circonstances. Ainsi, dans le Nord, où se trouvaient les routes commerciales permettant l'accès aux principales ressources, il agit avec une grande brutalité et n'hésita pas à recourir aux méthodes cruelles typiques de cette nouvelle période de l'histoire assyrienne.



SOUVERAINS DE L'EMPIRE NÉO-ASSYRIEN

934-912 av. J.-C.
Assur-dan II

911-891 av. J.-C.
Adad-nirari II

890-884 av. J.-C.
Tukulti-Ninurta II

883-859 av. J.-C.
Assurnazirpal II

858-824 av. J.-C.
Salmanasar III

823-811 av. J.-C.
Shamshi-Adad V

810-783 av. J.-C.
Adad-nirari III

783-772 av. J.-C.
Salmanasar IV

772-755 av. J.-C.
Assur-dan III

754-745 av. J.-C.
Assur-nirari V

744-727 av. J.-C.
Teglath-Phalasar III

727-722 av. J.-C.
Salmanasar V

722-705 av. J.-C.
Sargon II

705-681 av. J.-C.
Sennachérib

680-669 av. J.-C.
Assarhaddon

668-630 av. J.-C.
Assurbanipal

630-627/5 av. J.-C.
Assur-etil-ilani

626 av. J.-C.
Sin-shumu-lisir

626-612 av. J.-C.
Sin-shar-ishkun

611-609 av. J.-C.
Assur-ouballit II

Il écorchait vifs les ennemis capturés pour exposer leur peau sur les fortifications de la ville conquise, en guise d'avertissement à tous ceux qui s'opposeraient d'une façon ou d'une autre au nouveau pouvoir. Il ne fut pas moins féroce dans les territoires de l'Ouest, où les tribus araméennes s'épanouissaient : « Je leur infligeai une grande défaite, et massacrai tous les survivants. J'emportai leurs vastes troupeaux et leur bétail. Je brûlai leurs villes avec tous leurs habitants. J'emportai un butin précieux. » Dans le Sud et l'Est, il se consacra plutôt à repeupler la frontière avec Babylone et jusqu'au Zagros. Cette région était désertée depuis l'arrivée des Araméens et Babylone, occupée avant tout à contrer les incursions sémites, ne songeait pas à la réclamer. Ces campagnes permirent à Assur-dan II d'établir les bases de ce que les historiens allaient appeler l'« Empire néo-assyrien ».

Les successeurs d'Assur-dan, Adad-nirari II (911-891 av. J.-C.) ainsi que Tukulti-Ninurta II (890-884 av. J.-C.) poursuivirent l'implacable politique d'assujettissement des peuples frontaliers. Ils parvinrent à expulser définitivement les tribus araméennes de l'Ouest en les confinant loin de l'Euphrate. Cela leur permit de récupérer l'accès à la Syrie occidentale, une zone-clé pour le contrôle des principales routes commerciales. Ils établirent également une frontière stable avec Babylone, et signèrent avec son roi un traité de paix, à nouveau scellé par un mariage dynastique. Toutes ces campagnes militaires délimitèrent les frontières de l'Empire assyrien, qui s'étendait dorénavant de Nisibin au nord (à la frontière syro-turque) jusqu'au sud à Sippar et, de là, vers l'amont de l'Euphrate, du fleuve Habur jusqu'au Zagros.

Sous couvert de religiosité

Les campagnes de Tukulti-Ninurta II, menées le long d'une route à travers le Sud pour remonter jusqu'au Habur, sont caractéristiques d'une autre des méthodes adoptées par les rois assyriens : la perception de tributs dans les zones assujetties, grâce à des démonstrations de force. Allier déploiement de force militaire et intimidation fut le mode opératoire préféré des deux monarques assyriens au cours de la phase de consolidation de l'empire. Apportant des bénéfices immédiats, il n'exigeait pas de mettre en place un contrôle administratif coûteux, qui n'aurait été rentable qu'à long terme.

Les Assyriens se rendirent célèbres pour leurs abus et leurs atrocités. Leurs conquêtes leur semblaient toutefois parfaitement légitimes. Ils affirmaient en effet que leur dieu, Assur, commandait à ses représentants terrestres, les rois, de conserver et d'étendre leurs fiefs. Assujettir d'autres nations passait à leurs yeux pour un acte de soumission et de dévotion à cette divinité. Les Assyriens exercèrent un contrôle inflexible sur les populations soumises, dont ils exigeaient, toutes catégories sociales confondues, une loyauté absolue, validée par un serment prêté devant le roi (*adu*) face aux représentations des dieux. Le roi Assarhaddon, par exemple, obligea les rois mèdes à jurer « face aux grands dieux du ciel et de la terre » d'accepter l'intronisation de son fils Assurbanipal. Au-delà du rite protocolaire, les serments de ce type représentaient au Moyen-Orient la manifestation ultime de loyauté et faisaient office de preuves lors d'éventuels procès.

Les quatorze campagnes que mena à bien Assurnazirpal II (883-859 av. J.-C.), le successeur de Tukulti-Ninurta II, lui rapportèrent d'immenses profits. Dans le cadre de l'opération dirigée contre l'État septentrional de Bit Zamani, par exemple, il fit main basse

Nimrud, la cité des grands palais

Assurnazirpal II fonda une nouvelle capitale digne de son puissant empire : Nimrud. La ville s'étendait sur près de 4 kilomètres carrés. Elle était protégée par des remparts de 8 kilomètres de long et 15 mètres de haut. Cette gigantesque construction nécessita cinquante ans de travaux.

La nouvelle capitale assyrienne fut érigée sur les rives du Tigre, sur les ruines de la ville de Kalkhu, fondée par Salmanasar Ier au XIIIe siècle av. J.-C. Elle abritait les palais et temples les plus somptueux et les plus prestigieux. La majeure partie d'entre eux se concentrait dans une citadelle fortifiée au sud-ouest. Les portes de la ville et des palais étaient gardées par des taureaux ou des lions ailés androcéphales, les *aladlammu*, considérés comme des esprits bienfaisants et protecteurs. Colossaux, ils pesaient plusieurs tonnes. Illustration : un énorme *aladlammu* en pierre sculptée garde l'une des portes d'accès aux salles du palais d'Assurnazirpal II, aujourd'hui restauré et transformé en musée. Connu sous le nom de palais nord-ouest, il est le plus important, le plus grand et le plus richement décoré de la ville. À droite, le plan des ruines de la citadelle de Nimrud dans leur état actuel.





sur : « [Q]uarante chars avec leur équipage pour troupes de cavalerie, 460 chevaux, deux talents d'argent, trois talents d'or, 100 talents d'étain, 200 talents de bronze, 300 talents de fer, 2 000 jattes et récipients en bronze, 1 000 casseroles en bronze, 1 000 robes en lin à motifs multicolores, des assiettes, des coffres, des lits en marbre ornés d'or, des trésors de palais, 2 000 bœufs, 5 000 agneaux, sans compter la sœur du souverain avec sa riche dot et les filles des nobles avec leurs riches dots. »

L'or au service de l'art

Ces gigantesques butins de guerre permirent à Assurnazirpal II de construire un grand palais dans la ville de Kalkhu (Nimrud), dont il fit sa nouvelle capitale. Il y accumula les richesses obtenues et les investit dans des créations artistiques qui alliaient tous les styles des territoires conquis. Les reliefs, gravures et sculptures décoratives, devinrent l'expression suprême de l'art assyrien. Ils permettaient aussi bien d'immortaliser les campagnes que d'exprimer l'idéologie royale ou de représenter les rites religieux indissociables de la vie des rois assyriens. La richesse et l'opulence caractérisèrent le royaume d'Assurnazirpal II. En témoigne par exemple le banquet d'inauguration de sa nouvelle résidence de Kalkhu, où il invita près de soixante-dix mille personnes. Pendant ces festivités, qui durèrent dix jours, des quantités phénoménales de boissons et de nourriture furent consommées : 100 grands buffles, 1 000 brebis, 15 000 chèvres, 200 bœufs, 1 000 canards, 3 000 oies, 500 gazelles, 30 000 oiseaux variés, 10 000 porcs, 10 000 œufs, 10 000 pains, 10 000 chopes de bière, 10 000 carafes de vin…

Assurnazirpal II atteignit les régions méditerranéennes, obligeant les villes araméennes, néo-hittites et phéniciennes à lui verser un tribut. Ses annales racontent : « Je lavai mes armes dans la Grande Mer et j'offris des sacrifices aux dieux. Je reçus le tribut des rois de la côte, du pays des gens de Tyr, de Sidon, de Byblos, de Mahallatu, de Maizu, de Kaizu, d'Amurru et de la ville d'Arad, qui est une île dans la mer. »

LES PARTIES DE CHASSE ROYALES **(p. 96-97).** Le roi Assurnazirpal II dans une scène de chasse au lion, représentée sur un relief de la salle du trône du palais nord-ouest à Nimrud. Daté du IXe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).





Les fresques du palais de Til Barsip

La ville de Til Barsip (aujourd'hui Tell Ahmar, en Syrie) était la capitale de l'État araméen de Bit Adini. Les fresques proviennent du palais construit peu de temps après la prise de la ville par les troupes de Salmanasar III.

Ce type de décoration peinte, dont seuls de rares fragments ont été conservés, était caractéristique des palais des provinces assyriennes. Des peintures sur stuc blanc y remplaçaient les reliefs en pierre, typiques de l'art néo-assyrien. On y retrouve toutefois les mêmes thématiques. Il s'agissait d'exalter le pouvoir royal et de rendre compte de la puissance de l'Empire néo-assyrien par des narrations sophistiquées d'exploits militaires ou d'héroïques parties de chasse royales, ou encore par des scènes à caractère religieux. Les pigments étaient extraits de différents éléments naturels : le « bleu égyptien » provenait d'un double silicate de calcium et de cuivre ; le noir des contours, du charbon ; quant au rouge, il s'obtenait à partir d'oxyde de fer. Illustration ci-contre : un fragment d'une fresque du palais de Til Barsip représentant deux dignitaires assyriens placés derrière le trône royal, réalisée au VIIIe-VIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).



Assurnazirpal tira sans doute parti de la réputation d'extrême cruauté qui le précédait, car peu nombreux furent ceux qui osèrent l'affronter. « La terreur qu'inspire la splendeur d'Assur, mon seigneur, les terrorisa », écrivit-il. Ses rivaux trouvaient incommensurablement moins dangereux de s'acquitter de leur tribut et de lui rendre hommage. Grâce à ces soumissions forcées, Assurnazirpal II fit régner sa loi sur un immense territoire qui s'étendait de la côte méditerranéenne jusqu'au moyen Euphrate et aux monts Zagros, au-delà d'Arbeles à l'est et de Tushhan au nord. La machine conquérante assyrienne était en marche, et toutes et tous sur son passage en payaient le prix.

Salmanasar III, insatiable

Salmanasar III (858-824 av. J.-C.), le successeur d'Assurnazirpal, s'acquitta de ses devoirs envers son dieu Assur : il élargit encore les frontières de l'empire. Sur les trente-cinq années que dura son règne, il en consacra pas moins de trente et une à guerroyer sur différents fronts. Ses éloquentes chroniques, comme les nombreux monuments qu'il fit ériger, ont laissé d'intéressants récits de ces batailles. Notamment l'obélisque noir qui décrit la défaite du roi Jéhu d'Israël, également narrée dans la Bible. Ou encore les portes de bronze du palais de Balawat, qui relatent et glorifient les campagnes militaires du roi.

Le front occidental fut sans aucun doute le plus troublé lors du règne de Salmanasar III. Les royaumes néo-hittites et araméens empêchaient en effet les Assyriens de prendre le contrôle du commerce avec la Méditerranée. L'Assyrien gagna un gros point avec la prise de Til Barsip, capitale du royaume araméen de Bit Adini, située sur les rives de l'Euphrate, non loin de la frontière syro-turque actuelle.

Il put ainsi établir un poste avancé permettant de lancer des attaques en direction de la région de la Cilicie, à l'ouest, et du reste des royaumes de la Syrie septentrionale et des villes phéniciennes de la côte. Il lui avait cependant fallu trois campagnes pour conquérir la ville, défendue par des coalitions successives.

L'OBÉLISQUE NOIR DE SALMANASAR III

Découvert à Nimrud en 1846 par le brillant archéologue Sir Austen Henry Layard, l'obélisque était un monument public érigé pour commémorer les victoires du roi Salmanasar III. Sur ses faces, cinq scènes emblématiques de ses campagnes sont énumérées et décrites. On y trouve mention des tributs que lui versèrent les royaumes assujettis : chameaux, éléphants, bois et métaux précieux. Il est daté de 827 av. J.-C. (British Museum, Londres).

❶ VICTOIRES MILITAIRES. Les inscriptions dans la partie supérieure de l'obélisque et sur sa base racontent les victoires militaires de Salmanasar III au long de ses trente-cinq ans de règne.

❷ ÉVOCATION SYMBOLIQUE DES ZIGGOURATS. Les échelons en rappellent les terrasses. Ils couronnent ce monument à base rectangulaire, de 1, 98 m de haut.

❸ ANIMAUX EXOTIQUES. Des éléphants, des singes, des chameaux et un rhinocéros, ainsi que des plantes tout aussi exotiques font partie des tributs offerts au roi assyrien.

❹ LE RÉCIT. En écriture cunéiforme, il décrit chacune des scènes. Il précise en outre les noms des villages devant verser un tribut à l'Empire néo-assyrien, et celui de leurs mandataires.



SCÈNES D'HOMMAGE

Le monument compte un total de vingt scènes d'hommage, réparties en cinq séries dont chacune est composée de quatre scènes, une sur chaque côté de l'obélisque. Chacune des séries évoque l'un des royaumes tributaires de l'Assyrie : Guilzanu, Omri, Musri, Sukhu et Khattin.



Teglath-Phalasar III règne sur l'Assyrie et Babylone

L'avènement de Teglath-Phalasar III entraîna un renforcement de la monarchie face à des membres de la haute noblesse et la revitalisation de l'expansion militaire du pays. Elle correspondit à l'ascension de l'Empire néo-assyrien. Au début de son règne, Teglath-Phalasar III attaqua les Araméens et les Chaldéens, dans le Sud, mais respecta la ville de Babylone.

Les territoires conquis par les troupes de Teglath-Phalasar III étaient divisés en provinces, sur lesquelles le roi exerçait un pouvoir direct et effectif. Au-delà de la simple perception de tributs, il s'agissait bel et bien d'un contrôle impérial sur les royaumes assujettis. Cela constituait une véritable nouveauté dans l'organisation administrative des empires mésopotamiens. Toutefois, Teglath-Phalasar III ne voulut pas considérer Babylone comme une simple province et décida de l'associer à l'empire grâce à un système de double monarchie. Dans ce cadre, le roi assyrien s'autoproclama roi de Babylone, avec la bénédiction des prêtres babyloniens. Parmi les politiques de domination qui firent de Teglath-Phalasar III un monarque redouté de ses ennemis, figurait la pratique des déportations massives. Elle lui permettait de rompre la cohésion sociale des territoires conquis. *Ci-contre*, Teglath-Phalasar III en train d'exécuter un ennemi, sur l'une des fresques du palais de Til Barsip, datées approximativement de 730 av. J.-C. Illustration : statue en basalte d'un dieu de l'époque de Teglath-Phalasar III, découverte à Hadatu, actuellement Arslan-Tash, en Syrie (Musée national d'Alep).

L'une d'elles comprenait de multiples royaumes, dont l'Israël d'Achab et l'Égypte d'Osorkon II. Elle regroupa jusqu'à soixante-dix mille soldats, mille neuf cents cavaliers, quelque trois mille neuf cents chars et mille dromadaires. La bataille se déroula sur les rives de l'Oronte, dans la localité de Qarqar. « Je tuai quatorze mille de leurs guerriers, fondant sur eux tel Adad [le dieu akkadien des Tempêtes] lorsqu'il fait éclater l'orage. Je disséminai leurs cadavres de toutes parts et dispersai dans la plaine leurs soldats en déroute. Avec leurs cadavres je comblai l'Oronte d'une rive à l'autre, comme s'il se fût agi d'un pont », narrent les annales du roi assyrien. En dépit de cette déclaration triomphale, l'Assyrie ne parvint probablement pas à dominer cette région. Les villes principales, telles que Hamath ou Damas, conservèrent leur indépendance.

Salmanasar III poursuivit ses saccages et détruisit des villes moins importantes de la zone. À l'issue de l'une de ces razzias, au cours de laquelle il essaya de nouveau, et sans succès, de prendre Damas, il obtint que de nombreux royaumes lui versent un tribut, sans pour autant les assujettir. Toutefois, ses conquêtes ne le menèrent pas au-delà du Levant. En Anatolie, il consolida sa présence par des opérations qui le conduisirent jusqu'au lac de Van, dans la région du jeune royaume de l'Urartu. Il intervint également dans un conflit dynastique à Babylone, et aida les autorités à expulser les Araméens. Cela lui valut la reconnaissance et l'amitié du royaume du Sud, gouverné par Marduk-zakir-shumi Ier, avec qui Salmanasar III scella un pacte immortalisé par un relief. Celui-ci décore la base d'un trône en pierre retrouvé dans la forteresse de Kar-Salmanasar.

Crises internes et rébellions

Les spectaculaires conquêtes des rois d'Assur enrichirent considérablement l'élite de la société assyrienne. Cette manne financière fit émerger dans les territoires conquis une nouvelle noblesse éloignée du noyau de l'empire et de son autorité. Au cours des dernières années



du règne de Salmanasar III et des premières de celui de son successeur, Shamshi-Adad V (823-811 av. J.-C.), de nombreuses révoltes éclatèrent, inaugurant une longue période de quatre-vingts années marquées par une crise politique intérieure. D'autres problèmes envenimèrent la situation, comme la perte du contrôle d'importantes routes commerciales et des épidémies qui dévastèrent le pays à plusieurs reprises.

Babylone subit une crise interne tout aussi importante. Le pays resta sans roi pendant douze ans. Cela permit aux Araméens de pénétrer dans le territoire et d'y prendre leurs aises, sous le regard impuissant des Babyloniens. Le principal danger pour l'Assyrie venait cependant du nord. C'est là que se trouvait le royaume de l'Urartu, fondé au XIII[e] siècle av. J.-C., avec pour capitale Tushpa, sur le lac de Van. À partir du règne de Sarduri I[er] (vers 825 av. J.-C.), l'Urartu connut une expansion rapide qui le mena au nord jusqu'au lac Sevan, au sud jusqu'à Musasir (à quelques dizaines de kilomètres de Ninive), à l'est jusqu'à Malatya et à l'ouest jusqu'aux territoires de Parsua et de la Médie, dans le Zagros.

Au début du VIII[e] siècle av. J.-C., l'Assyrie se trouvait donc dans une situation très difficile. Les Urartéens, dont la menace grondait essentiellement près des frontières septentrionales, pouvaient lui asséner le coup de grâce.

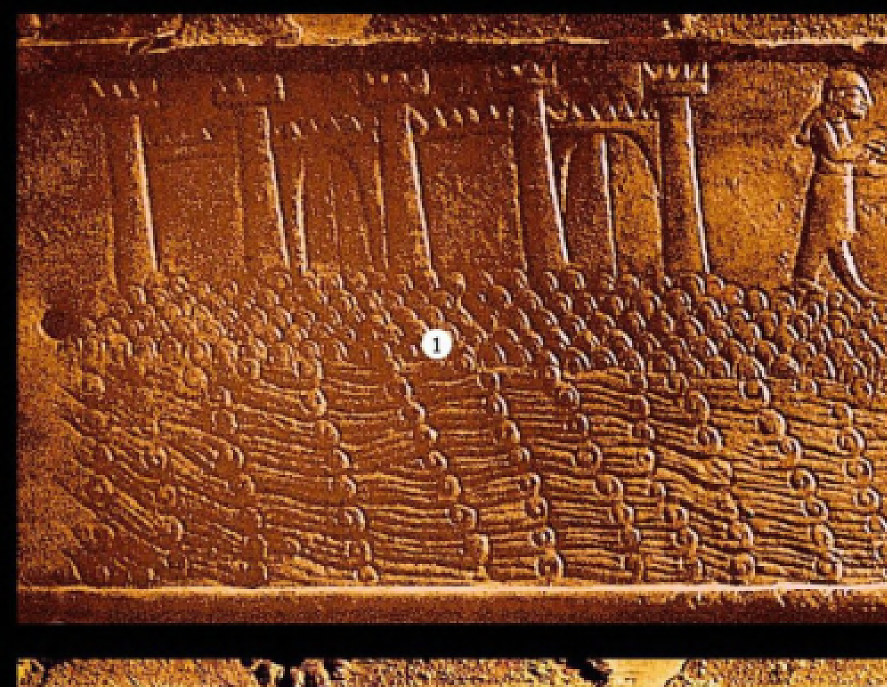
Diviser pour régner

L'arrivée au pouvoir de Teglat-Phalasar III, roi doté d'une très forte personnalité, charismatique et fin stratège militaire de surcroît, lui permit de sortir de ce bourbier.

Sous Teglat-Phalasar III (744-727 av. J.-C.), l'Assyrie reprit avec vigueur le chemin des conquêtes et de l'expansion territoriale. Le nouveau souverain engagea immédiatement une action militaire dans le Nord, où il freina l'expansion de l'Urartu de Sarduri II. Il récupéra les territoires de la Syrie septentrionale, assiégea Tushpa et retrouva le contrôle de la frontière nord. Une fois l'Urartu confiné dans ses frontières naturelles, le roi assyrien ne s'estima pas satisfait.

LES BELLES PORTES DU PALAIS DE BALAWAT

Le palais de Salmanasar III à Balawat (Imgur-Enlil, en assyrien), cité fondée par son père, Assurnazirpal II, disposait de gigantesques portes en bois massif, recouvertes de bandes de bronze sculptées de bas-reliefs. Ces derniers représentaient des épisodes des campagnes militaires conduites au cours des neuf premières années de règne de Salmanasar III, ainsi que le paiement des tributs dont s'acquittaient les territoires qu'il avait assujettis. Chaque porte atteignait environ 7 mètres de haut et 2 mètres de large. Elle était formée de deux vantaux, lesquels étaient fixés à des colonnes qui pivotaient sur des blocs de pierre amarrés au sol. Sur chaque vantail étaient clouées huit plaques de bronze repoussé, qui épousaient les contours des colonnes et les recouvraient. Les bandes mesuraient environ 27 centimètres de large. Les bas-reliefs avaient été réalisés en ciselant au marteau la face interne des plaques. La scène sur la plaque supérieure montre des embarcations phéniciennes transportant jusqu'à la côte les tributs remis par l'île de Tyr à Salmanasar III. Sur la plaque inférieure, on peut contempler le roi recevoir les prisonniers en provenance de la ville de Khazazu. Cette œuvre date d'environ 853 av. J.-C. (British Museum, Londres).







LES MATÉRIAUX DÉCORATIFS

La Mésopotamie était une terre dépourvue de tout type de ressources naturelles (bois, pierre, métaux...). Il existait toutefois dans le nord un type de marbre de mauvaise qualité, inutilisable pour les grandes constructions, mais parfaitement adapté à des fins décoratives. L'usage de la peinture se restreignait à la décoration de l'intérieur des habitations. Dans les palais de province seulement, comme celui de Til Barsip, elle servait aussi à la décoration extérieure. L'Assyrie ne disposait pas de métaux sur ses terres propres. Cela ne l'empêcha pas de commercialiser ni d'utiliser ce matériau tout au long de son histoire. Les reliefs des portes de Balawat et tout l'armement de sa puissante armée démontrent le savoir-faire des artisans assyriens. *Ci-contre*, deux taureaux représentés sur une mosaïque du palais de Salmanasar III à Nimrud (Musée national d'Irak).



❶ L'ÎLE DE TYR. La scène montre la remise du tribut par la ville de Tyr, qui était alors une île. Salmanasar III, non visible, attend sur le continent.

❷ LE ROI DE TYR. Le roi et son épouse (ou sa fille) remettent aux Assyriens le tribut : chaudrons en bronze, plateaux d'objets de valeur et ballots de marchandises variées.

❸ LE TRANSPORT. Le tribut est chargé sur deux petites embarcations se dirigeant vers la côte ; la proue et la poupe sont décorées de têtes d'animaux.

❹ LE DÉCHARGEMENT. Des porteurs déchargent les objets qui composent le tribut et, en longue file indienne, les apportent au roi assyrien.

❺ LES PRISONNIERS. Devant le butin, on distingue deux prisonniers aux mains attachées qui sont conduits en tête de file par les délégués assyriens.

❻ PRÉSENTATION. Les émissaires assyriens et tyriens s'approchent pour présenter à Salmanasar III, en face d'eux, le riche butin en provenance de la ville de Tyr.

❼ SALUTATION DU ROI. Salmanasar III, faisant étalage de ses armes, protégé par un parasol, salue et reçoit le tribut des mains du délégué tyrien.

❽ LA GARDE. Derrière le dignitaire qui porte le parasol, se trouvent les soldats de la garde personnelle du roi, armés de leurs arcs et de leurs épées.



SARGON II. Ce bas-relief en albâtre, découvert dans le palais royal de Dur-Sharrukin (Khorsabad), montre le souverain assyrien à côté d'un dignitaire, probablement le prince héritier Sennachérib. VIIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris). Illustration page suivante : un *aladlammu* provenant du même palais. Ces êtres légendaires, taureau ou lion ailé androcéphale, allaient toujours par deux. Ils étaient chargés de protéger les entrées des temples et des palais. VIIIe siècle av. J.-C. (musée du Louvre, Paris).

Il contraignit les États araméens de Syrie comme les villes phéniciennes de la côte à lui verser un tribut. Il leur interdit le commerce avec l'Égypte. Tous ne se plièrent pas à la nouvelle autorité assyrienne. Des États tels que Hama, Arpad ou Damas devinrent des provinces assyriennes, mais d'autres, comme Sam'al, Gaza, Juda ou Israël, obtinrent le statut d'États « clients ». Teglat-Phalasar III exerça également sa domination dans le sud, sur un territoire où cohabitaient une Babylone divisée entre la royauté autochtone, qui ne gouvernait pas au-delà de la capitale, les principautés araméennes et les territoires chaldéens. Ceux-ci, avec l'aide de l'Élam, avaient proclamé leur indépendance. Le monarque assyrien profita de l'ingérence élamite à Babylone pour en prendre le contrôle. Il fut couronné roi de Babylone sous le nom de Poulou et inaugura une double monarchie, reprise à leur compte par ses successeurs.

La grande nouveauté de son règne consista toutefois à donner aux territoires conquis le statut de provinces assyriennes, placées sous l'autorité de gouverneurs nommés par Teglat-Phalasar III et chargés de percevoir les impôts. Ces derniers remplacèrent les dynasties locales et, depuis leurs nouveaux palais de résidence, imposèrent la culture, les coutumes et l'administration assyriennes. L'expansion constante de l'empire et la difficulté des gouverneurs provinciaux à contrôler de très vastes régions inspira une nouvelle politique. Celle-ci, visant à améliorer l'efficacité de l'administration, se basait sur la subdivision des provinces. Les douze provinces traditionnelles furent réorganisées en vingt-cinq, auxquelles s'ajoutèrent quinze nouvelles.

Teglat-Phalasar III avait fréquemment recours à une méthode caractéristique de la politique de contrôle assyrienne, celle des déportations massives. Cette pratique avait la particularité de provoquer l'acculturation et la désagrégation du sentiment national des vaincus. Elle fournissait, en outre, une main-d'œuvre abondante à l'agriculture et à la construction, là où l'empire le demandait. La Bible propose des témoignages éloquents de cette méthode de conquête : « Du temps de Péqah, roi d'Israël, Teglat-Phalasar, roi d'Assyrie, vint et prit Lyôn, Abel-Bet-Maaka, Yanoah, Qédéch, Hatsor, Galaad et la Galilée […] et il en déporta [les habitants] en Assyrie. »

Sargon II, « roi légitime »

Nous en savons bien peu quant aux événements qui eurent lieu pendant le règne du fils et successeur de Teglat-Phalasar, Salmanasar V (727-722 av. J.-C.). La Bible, en revanche, narre la façon dont ce monarque aurait mis fin à l'indépendance d'Israël après la conquête de Samarie, qui devint, dès lors, une province assyrienne : « Puis le roi d'Assyrie parcourut tout le pays et monta contre Samarie qu'il assiégea pendant trois ans. La neuvième année d'Osée, le roi d'Assyrie prit Samarie et déporta Israël en Assyrie. » Salmanasar V régnait également à Babylone sous le nom d'Ululaï. En 722, victime d'une conspiration de palais, il mourut assassiné.

L'auteur de ce complot était probablement Sargon II (722-705 av. J.-C.), l'un des fils de Teglat-Phalasar III et donc frère de Salmanasar V. Le nom qu'il adopta représentait en soi une déclaration d'intention : il signifiait en akkadien « roi légitime », et l'assimilait au grand monarque akkadien de la deuxième moitié du IIIe millénaire av. J.-C. Ainsi, le nouveau Sargon se forgeait une ascendance dynastique digne de ses ambitions personnelles. Son accession au trône coïncida avec l'intensification des hostilités avec l'Égypte et avec l'Élam. Les Égyptiens désiraient reprendre le contrôle du commerce



Dur-Sharrukin, capitale de Sargon II

Sargon II (722-705 av. J.-C.) fit construire à 15 kilomètres au nord de Ninive une nouvelle capitale pour son empire. Il la baptisa Dur-Sharrukin (soit « forteresse de Sargon »). Il y fit ériger son palais, inauguré en 707 av. J.-C., dont il ne put profiter qu'au cours des deux années précédant sa mort. Après son décès, la capitale assyrienne fut à nouveau transférée à Ninive par Sennachérib, son fils et successeur.

Sargon II souhaitait que sa nouvelle capitale reproduisît de nombreux aspects de l'ancienne Nimrud, en tout premier lieu, en matière d'urbanisme. Illustration ci-contre : bas-relief de la cour principale du palais de Sargon II à Dur-Sharrukin (musée du Louvre, Paris). ❶ **Des embarcations fluviales à rames** naviguent en direction de Dur-Sharrukin avec leur précieux chargement. ❷ **Elles transportent du bois de cèdre du Liban**, destiné à la construction du somptueux palais de Sargon II dans sa nouvelle capitale. ❸ **Un taureau à ailes d'aigle et tête humaine,** être mythologique connu sous le nom d'*aladlammu*, et signe de protection pour les Assyriens. Illustration à droite : reconstitution de la citadelle de Dur-Sharrukin à partir d'une gravure sur bois du XIXe siècle (bibliothèque des Arts décoratifs, Paris).





LES MAÎTRES DE L'EMPIRE. Fragment d'une statue du dieu solaire Shamash, reconnaissable à sa couronne en pointe. Palais de Sargon II à Dur-Sharrukin. Vers 710-705 av. J.-C. (British Museum, Londres).

avec les cités phéniciennes. Les Élamites réclamaient le nord-ouest iranien, dont l'occupation par l'Assyrie les avait coupés des routes commerciales et avait provoqué de grandes migrations vers leurs territoires. Les deux États décidèrent de fomenter des rébellions chez leurs voisins, qui souhaitaient eux aussi expulser les Assyriens. Bientôt, une vague de révoltes éclata sur les fronts extérieurs : dans le Levant, Hama déclara son indépendance, de même que d'autres États araméens ; à Babylone, Marduk-apla-iddina II se proclama roi avec le soutien des Élamites ; au nord, l'Urartu et d'autres États se soulevèrent, soutenus par des populations de la Turquie centrale. Le puissant Sargon II se trouva confronté à une crise générale, y compris à Assur, où s'annonçait l'affrontement entre ses partisans et ceux de son frère révoqué et assassiné. De sa réaction, dépendait le futur de l'Assyrie.

Confronté à autant de conflits simultanés, Sargon II se consacra tout d'abord à pacifier l'intérieur de son territoire. Cela lui prit deux ans. Il décida ensuite de s'occuper de l'extérieur, avec un succès mitigé. À Qarqar, il parvint à mettre en déroute la coalition de Hama, royaume dont il écorcha vif le roi, comme en atteste une scène représentée sur les murs de son nouveau et somptueux palais de Dur-Sharrukin. Sur le front septentrional, il vainquit en 714 av. J.-C. l'Urartu et ses alliés ; à la suite de quoi le roi urartéen, « avec sa propre épée en fer, comme un porc, se perça le cœur et mit fin à ses jours ». Seule Babylone, que Sargon II n'avait pas vaincue lors de la bataille de Der (720 av. J.-C.), conservait son indépendance sous l'autorité de Marduk-apla-iddina II. En 710-705 av. J.-C., l'Assyrien parvint à ses fins et se retrouva de nouveau à la tête d'une double monarchie assyro-babylonienne.

L'Assyrie régnait à ce moment-là depuis l'ouest de l'Iran jusqu'à l'Anatolie centrale et du golfe Persique jusqu'à la Méditerranée. Elle contrôlait ainsi les routes commerciales qui traversaient le Moyen-Orient. Mais Sargon II n'eut guère l'occasion de profiter de ses prouesses



❶ **FORTIFICATIONS DE LA VILLE.** Elles avaient un périmètre d'environ 6,7 km et pouvaient être franchies par sept portes. La citadelle était adossée à ce mur d'enceinte, au sud-ouest de la ville.

❷ **ZIGGOURAT.** Jouxtant le palais de Sargon, la ziggourat se trouvait dans la partie la plus élevée de la citadelle. Il y avait à côté un centre religieux abritant les temples dédiés à diverses divinités.

❸ **FORTIFICATIONS DE LA CITADELLE.** Deux portes permettaient d'accéder à la citadelle. L'une d'entre elles donnait sur la grande cour d'entrée du palais de Sargon II.

❹ **GROUPE DE PALAIS.** Il comprenait la résidence de Sin-ah-usur, frère de Sargon II, et celles des hauts dignitaires, ainsi que des bâtiments publics et des entrepôts.

militaires et de sa splendide nouvelle résidence. Les puissants Cimmériens l'en empêchèrent. Ces cavaliers nomades originaires de Crimée et d'Ukraine arrivèrent au Moyen-Orient en traversant le Caucase au milieu du VIII[e] siècle av. J.-C. Après avoir vaincu l'Urartu, ils progressèrent jusqu'à la Phrygie et la Médie, entraînant dans leur sillage toute une série de rébellions. L'armée assyrienne dut finalement intervenir, et Sargon II périt sur le champ de bataille, dans les montagnes du Tabal.

Implacable Sennachérib

Après la mort de Sargon II, de très nombreux territoires frontaliers réclamaient leur indépendance. Sennachérib (705-681 av. J.-C.), fils de Sargon II et nouveau roi assyrien, se lança donc dans une reconquête difficile. Le Sud mésopotamien était sans doute la région la plus agitée. Babylone, ainsi que le Levant, où les cités phéniciennes et le royaume de Judée se rebellaient sans cesse avec le soutien de l'Égypte, représentaient des zones à risque. Les textes assyriens critiquaient sévèrement cette alliance avec l'Égypte : « Sur qui te reposes-tu pour te rebeller contre moi ? En réalité, tu te reposes sur un roseau brisé, l'Égypte, qui pique et transperce la main de celui qui s'y appuie. » Le Nord, à l'inverse, ne requit pas d'attention militaire particulière durant le règne de Sennachérib.

Babylone se souleva la première, après que Marduk-apla-iddina II, revenant de son exil en Élam, fut couronné. Sennachérib dut affronter les troupes rebelles babyloniennes et élamites dans la ville de Kish. Cet épisode se solda par une nette victoire assyrienne et la déportation d'une quantité phénoménale de prisonniers.

Marduk-apla-iddina, toutefois, parvint à s'échapper. Aux yeux des Assyriens, c'était une démonstration de lâcheté : « Au beau milieu du champ de bataille, il abandonna son poste, s'enfuit seul et sauva sa vie. » Il parvint à se réfugier dans les immenses marais du Sud. Sennachérib hissa sur le trône un Babylonien éduqué en Assyrie. Marduk-apla-iddina sortit de son repaire trois ans plus tard et déclencha une

L'éphémère splendeur de Ninive

La ville de Ninive, dont le site aurait été peuplé dès le VIIe millénaire av. J.-C., fut choisie par le roi Sennachérib comme la capitale de l'empire au début de son règne. Il la préféra à la Dur-Sharrukin de son père Sargon II. Il y fit construire son palais, qu'il baptisa lui-même « palais sans rival ».

Sennachérib était un souverain doté d'un goût artistique raffiné qui dota sa capitale de palais, de temples, de parcs, de jardins, de vergers et de vignobles irrigués par de nouveaux systèmes hydrauliques. Près de son palais, le plus grand et le plus luxueux jamais construit par un roi assyrien, son petit-fils Assurbanipal fit bâtir une deuxième résidence royale. Ninive resta la capitale politique, administrative et cérémonielle de l'empire pendant près d'un siècle, jusqu'à sa destruction en 612 av. J.-C. par les Mèdes et les Babyloniens. ❶ **La colline de Kuyunjik** abritait les palais de Sennachérib puis d'Assurbanipal, érigés de part et d'autre des temples dédiés à Nabu, dieu de la Sagesse et de l'Écriture, et à Ishtar, déesse de la Guerre. ❷ **Le fleuve Khosr** traversait la ville, pour se jeter dans le Tigre tout proche. ❸ **L'arsenal,** ou garnison militaire, construit par Assarhaddon, était situé sur la colline de Nebi Yunus, au sud-ouest de la ville.



nouvelle révolte, qui provoqua une nouvelle intervention assyrienne. Le monarque rebelle parvint encore à s'enfuir ; cette fois-ci, personne n'entendit plus jamais parler de lui. Le gouverneur babylonien fut remplacé par le fils aîné de Sennachérib.

Le Sud apparemment sous contrôle, Sennachérib tourna son attention vers la région du Levant. L'épisode le plus significatif fut la prise de la ville de Lachish. Cette opération militaire est décrite avec force détails sur les reliefs du palais de Ninive, la nouvelle capitale et résidence royale assyrienne remplaçant Kalkhu-Nimrud. Depuis Ninive, Sennachérib envoya des émissaires au roi de Juda, Ézéchias.

Selon l'Ancien Testament, celui-ci suivit l'oracle de son prophète Isaïe. Dans le but de lui barrer l'accès à Jérusalem, il préféra verser un tribut extrêmement élevé au monarque assyrien : « Le roi d'Assyrie imposa à Ézéchias, roi de Juda, trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Ézéchias donna tout l'argent qui se trouvait dans la maison de l'Éternel et dans les trésors de la maison du roi. En ce temps-là Ézéchias mit en pièces les portes et les linteaux du temple de l'Éternel – Ézéchias, roi de Juda, les avaient plaqués [d'or] – et il les livra au roi d'Assyrie. »

Babylone engloutie

Bien que Jérusalem eût échappé au saccage des Assyriens, le pouvoir de Juda se trouva très amoindri, de même que celui de la majorité des cités phéniciennes telles que Tyr, Ashqelon ou Eqron. Ces dernières subirent des sièges éprouvants et furent contraintes de s'acquitter de lourds tributs. Le manque de soutien de l'Égypte finit par les laisser sans défense. Cela permit à Sennachérib de se diriger à nouveau vers le Sud, où il engagea une campagne contre les Chaldéens et saccagea quelques villes de l'Élam. Après son départ, les Élamites lancèrent une contre-attaque qui les mena jusqu'à Sippar. Les Babyloniens, qui les avaient rapidement ralliés, firent prisonnier le fils de Sennachérib et le remirent aux Élamites. Ceux-ci l'emmenèrent dans leur pays, où ils l'assassinèrent.



LE DOUBLE REMPART DE NINIVE. Le mur d'enceinte extérieur de l'ancienne Ninive était fait de grandes pierres de taille et surmonté de créneaux échelonnés et de tours. Les fortifications intérieures, en brique d'adobe, le dépassaient en hauteur. Quatorze portes, dont la plupart dédiées à une divinité, permettaient l'accès à la ville.

Sennachérib reprit la route du Sud pour affronter les rebelles dans la ville de Halule, où il fut vaincu. Ce revers, ajouté au meurtre de son fils, attisa sa colère et le poussa à réaliser un acte inimaginable : la destruction de Babylone. Il saccagea la ville, temples compris, tua ou déporta la majorité de ses habitants. Puis il fit dévier le cours de l'Euphrate, qui traversait la ville. Les rues et les habitations furent englouties : « Je balayai et détruisis par le feu la ville et ses maisons, des fondations aux parapets. Les fortifications et le mur d'enceinte, les temples et les dieux, la ziggourat en terre et brique d'adobe, je les détruisis tous et je les jetai dans le canal d'Arahtu. Au beau milieu de cette ville je creusai des tranchées et j'inondai les rues. Je détruisis leurs fondations et je causai une dévastation pire qu'une inondation, pour qu'à l'avenir la surface de cette ville, ses temples et ses dieux soient oubliés. Je fis engloutir Babylone sous l'eau, j'en terminai avec elle et j'en fis un marécage. » Sennachérib voulut ensuite assurer le front occidental de manière définitive.

Il décida de conquérir l'Égypte, principale responsable des soulèvements dans le Levant, comme jadis l'Élam l'avait été à Babylone. Aux frontières du pays du Nil, son armée fut mise en déroute. L'Ancien Testament assimile l'épisode à une vengeance du dieu des Juifs, Yahvé, qui aurait voulu laver le siège de Jérusalem et le vol des trésors du temple : « Or, cette nuit-là, l'ange de l'Éternel sortit et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille [hommes], et quand on se leva le matin, voici que c'étaient tous des cadavres. Alors Sennachérib, roi d'Assyrie, s'en alla et retourna pour résider à Ninive. » Mais les dieux mésopotamiens n'étaient pas davantage disposés à laisser impunie la destruction de Babylone. Alors qu'il se trouvait dans le temple de Nabu, à Ninive, Sennachérib fut assassiné par l'un, ou plusieurs, de ses fils.

Querelles fratricides

Le premier né de Sennachérib ayant été assassiné dans l'Élam, la succession de ce dernier restait incertaine. Sennachérib lui-même avait opté pour

Les chasses royales, une tradition sacro-sainte



En Assyrie, la chasse au lion était une activité réservée au roi. Devoir lié à son rang, elle symbolisait également son pouvoir. Ses prouesses cynégétiques lui permettaient de se prévaloir du soutien des dieux. Ainsi renforçait-il encore son ascendant sur ses sujets.

Dans l'ancienne Mésopotamie, la chasse aux animaux sauvages, lions, taureaux ou éléphants, était une activité extrêmement courante. Elle se pratiquait à pied ou monté sur un char de combat. Les chasseurs s'armaient principalement d'arcs et de flèches. Ces parties de chasse royales, parfois massives, pouvaient déboucher sur un véritable massacre de centaines d'animaux. De nombreuses sources, textes écrits ou reliefs muraux à caractère narratif et imprégnés de souffle épique, attestent l'importance de cette activité pour les monarques assyriens. Certaines laissent entendre que, pour faciliter la tâche au roi, des animaux étaient capturés vivants puis relâchés. Les Perses perpétuèrent la tradition de la chasse royale, comme l'indiquent de nombreux reliefs qui ornaient leurs palais. Illustration ci-dessus : détail d'un relief du palais d'Assurbanipal à Ninive. Cet édifice présente d'extraordinaires évocations de scènes de chasse. On reconnaît le roi, qui achève personnellement d'un coup d'épée un lion dressé sur ses pattes arrière et déjà blessé à la tête par une flèche. Daté du milieu du VIIᵉ siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

le plus jeune de ses fils, Assarhaddon. Cette décision ne fut pas acceptée par les fils aînés, qui, après avoir assassiné le roi, se plongèrent dans une sanglante lutte pour le pouvoir. Assarhaddon resta un certain temps en lieu sûr, puis décida d'intervenir et revint à Ninive. Il y obtint le soutien tant du peuple que de l'armée. Ses frères s'enfuirent dans l'Urartu. Il fut couronné roi en 680 av. J.-C.

Une fois l'Assyrie réunifiée sous son autorité, la première initiative d'Assarhaddon fut d'ordonner la reconstruction de Babylone. Cette tâche l'occupa pendant tout son règne et exigea de grands efforts logistiques et économiques. En revanche, il y gagna le respect et la loyauté des Babyloniens et même des Élamites, ce qui mit fin aux hostilités permanentes dans le Sud.

Assarhaddon marche sur l'Égypte

Le véritable ennemi de l'Assyrie se trouvait maintenant à l'autre bout de l'empire : l'Égypte poussait à nouveau les provinces proches d'elle à se rebeller. Assarhaddon décida de mettre un terme à ce conflit sempiternel. En route vers l'Égypte, il soumit les riches cités phéniciennes de Sidon et de Tyr, qu'il obligea à payer un lourd tribut, et déporta nombre de leurs habitants. Il y plaça des gouverneurs assyriens, faisant de la région une province assyrienne. Il voulait ainsi assurer son arrière-garde avant de pénétrer chez son ennemi.

Les événements le contraignirent toutefois à retarder l'expédition égyptienne. Dans le Nord, plusieurs groupes de Scythes avaient pénétré les frontières via le Caucase et rallié les Cimmériens, déjà établis en Asie Mineure et en Iran. Ils lancèrent plusieurs offensives qui menaçaient les frontières septentrionales de l'Assyrie, poussant Assarhaddon à intervenir. L'impressionnante armée assyrienne n'eut guère de mal à faire reculer les envahisseurs. Le conflit se conclut par une paix, scellée par un mariage du roi cimmérien avec une des filles d'Assarhaddon. Cette combinaison d'opérations militaires et diplomatiques fut également mise en œuvre dans l'Est, où les Mèdes commençaient à représenter une véritable menace. En 671 av. J.-C., le roi assyrien était prêt à attaquer l'Égypte.

Celle-ci se trouvait alors aux mains des pharaons de la XXVᵉ dynastie, originaires de Nubie et donc considérés comme des étrangers par les Égyptiens. Assarhaddon pensait être accueilli comme un libérateur. Ayant pactisé avec les Arabes, il traversa le Sinaï et arriva jusqu'au delta sans guère rencontrer d'opposition. Mais il ne reçut pas l'accueil qu'il espérait. Le peuple égyptien, loin de s'incliner devant lui, lui opposa une puissante armée qu'il dut affronter : « Jour après jour, pendant quinze jours sans exception, je livrai



des combats très sanglants contre Taharqa, roi d'Égypte et de Cush, maudit par tous les dieux. » Finalement, raconte encore le guerrier : « Je mis le siège à Memphis, sa résidence royale, et je la pris à midi avec des mines, des brèches et des escaliers d'assaut. Sa reine et les femmes de son palais, Urshanahuru, son héritier apparent, ses autres fils, ses biens, j'emportai tout en Assyrie en guise de butin. » Il déporta en outre un grand nombre d'Égyptiens, plaça des gouverneurs et des superviseurs dans le delta et soumit la population au tribut.

Assurbanipal, maître absolu

Après le retour d'Assarhaddon à Ninive, le pharaon Taharqa, qui avait réussi à s'enfuir à Thèbes, reconquit Memphis. En 669 av. J.-C, il organisa depuis le delta un nouveau soulèvement. Assarhaddon repartit en campagne. Mais il tomba malade en chemin et mourut. Un autre roi allait atteindre l'objectif qu'il s'était fixé.

Tirant les leçons des habituelles querelles entre héritiers, Assarhaddon avait déjà réglé la question de la succession plusieurs années auparavant. Il avait présenté à la population son successeur légitime, Assurbanipal : « Le jour où Assarhaddon, roi d'Assyrie, ton seigneur, trépassera, ce jour-là, Assurbanipal, le grand prince héritier désigné, fils d'Assarhaddon, ton seigneur, sera ton roi et ton seigneur. Tu écouteras tout ce qu'il ordonnera et tu ne chercheras pas d'autre roi ni d'autre seigneur à ses dépens », fit-il jurer à ses sujets. C'est ainsi qu'Assurbanipal accéda au trône en 668 av. J.-C., sans le moindre conflit avec son frère, Shamash-shum-ukin. Ce dernier avait été couronné roi de Babylone par Assarhaddon, afin d'installer une double dynastie. Bien que la couronne babylonienne dépendît politiquement de l'Assyrie, la manœuvre porta ses fruits. Elle déboucha sur une période de seize années de calme entre l'Assyrie et Babylone. Dans cette ville, la reconstruction urbaine et celle des centres religieux se poursuivaient. Les statues des dieux, dont Marduk, dieu tout-puissant de la ville, emportées par le grand-

ASSURBANIPAL. Le grand monarque assyrien, juché sur son char royal de bataille, passe ses troupes en revue. Fragment d'un relief de la salle du trône du palais d'Assurbanipal à Ninive. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

La bibliothèque de Ninive, conservatoire du savoir mésopotamien

Pendant le règne d'Assurbanipal, l'Assyrie n'était pas seulement une puissance militaire, elle brillait également dans les domaines tant culturel qu'artistique. La grande bibliothèque du palais d'Assurbanipal à Ninive, construite par Sargon II et agrandie par Assurbanipal, illustre bien ce rayonnement. Avec plus de vingt mille tablettes, elle devint la plus grande collection de textes en écriture cunéiforme connue.

Elle fut la toute première bibliothèque à organiser son fonds de manière systématique. Parmi ses tablettes d'argile se trouvaient les œuvres fondamentales de la littérature mésopotamienne, comme *L'Épopée de Gilgamesh* ou *L'Enuma Elish* (le poème babylonien de la création). Son fonds contenait aussi des dictionnaires, des documents administratifs, des textes relatifs à l'astronomie, à l'astrologie et aux rituels, ou encore des interprétations de prophéties.

Assurbanipal avait reçu une éducation artistique et scientifique qui fit de lui un monarque cultivé. Il ordonnait à ses fonctionnaires de se rendre dans les principales villes de l'empire pour y copier ou y récupérer les tablettes qui consignaient le savoir mésopotamien afin de le concentrer en un lieu unique. La destruction de la ville de Ninive par les troupes babyloniennes et mèdes, en 612 av. J.-C., entraîna la perte d'une grande partie du fonds de la plus grande bibliothèque de l'Antiquité. Illustration : dictionnaire des synonymes provenant de la bibliothèque d'Assurbanipal, à Ninive (musée du Louvre, Paris).

père d'Assurbanipal, furent enfin rendues à leur peuple. Assurbanipal dut toutefois abandonner rapidement cette louable tâche pour reprendre la campagne de soumission de l'Égypte, que son père avait laissée inachevée à sa mort.

Le premier affrontement eut lieu à Memphis (667 av. J.-C.), où l'armée assyrienne vainquit Taharqa, qui réussit à nouveau à s'enfuir vers le Sud. Assurbanipal donna l'ordre de le poursuivre à ses troupes. Mais à mi-chemin de Thèbes, les Assyriens durent faire marche arrière pour affronter la rébellion des princes égyptiens du delta, censés être des vassaux de l'Assyrie. Après avoir pris une nouvelle fois le contrôle de la zone, les Assyriens punirent l'infidélité des Égyptiens de manière particulièrement expéditive : « […] Aucun homme ne s'échappa. Leurs corps furent empalés et leurs peaux clouées sur les fortifications de la ville. » Les survivants subirent la déportation coutumière. Dans ses annales, l'impitoyable Assurbanipal décrit comme suit la scène de la déportation : « […] ils furent menés à moi à Ninive. Je montrai de la compassion pour Néchao et épargnai sa vie. » Prince de la ville de Saïs, dans le delta, Néchao devint garant du pouvoir assyrien à son retour en Égypte.

Trois ans plus tard, en 663 av. J.-C., le pharaon Taharqa mourut, et son fils Tanoutamon lui succéda sur le trône. Ce dernier, décidé à enfin rétablir l'indépendance et l'unité de l'Égypte, descendit depuis la Nubie jusqu'à Memphis, où il affronta une garnison de Néchao. Profitant de la vulnérabilité extrême de Thèbes, capitale de la Haute-Égypte, Assurbanipal y envoya ses troupes. La ville fut saccagée et incendiée en 664 av. J.-C. Le précieux butin, littéralement « impossible à narrer », fut transféré à Ninive. L'Égypte devint ainsi une partie de l'Empire néo-assyrien. Cette situation dura peu de temps, mais la victoire eut un effet domino : plus de vingt villes du Levant se hâtèrent de renouveler leur alliance avec le nouveau maître du Moyen-Orient.

La fin du royaume d'Élam

Une fois résolu le problème égyptien, d'autres affaires réclamèrent l'attention du roi assyrien. Les Cimmériens menaçaient en permanence d'attaquer les royaumes d'Anatolie, notamment celui de Lydie. Le roi de ce dernier, Gygès, demanda l'aide d'Assurbanipal. Le souverain assyrien répondit favorablement à la requête de ce royaume lointain et presque inconnu. Cela n'empêcherait pas Gygès de le trahir ultérieurement, en soutenant le soulèvement égyptien contre la domination assyrienne.

Les voisins élamites persistaient à menacer l'expansion assyrienne depuis les débuts de son histoire. Assurbanipal, fort agacé, décida, par conséquent, d'entreprendre une action énergique. Le trône de l'Élam était occupé par un roi illégitime, Teumman, qui ne tarda pas à défier l'Assyrie. En 653 av. J.-C., sur la colline stratégique de Til Tuba, au nord-ouest de la capitale élamite de Suse, se déroula une bataille désastreuse pour le monarque de l'Élam. Ce dernier fut vaincu puis décapité. Sa tête fut pendue à un arbre du jardin d'Assurbanipal, comme le montre avec grand réalisme l'un des reliefs du palais du monarque assyrien à Ninive. Cette représentation raconte l'épisode avec une fierté non dissimulée : « Je tranchai la tête de Teumman, son roi, cet arrogant qui fomentait le mal. Je tuai un grand nombre de ses soldats ; je m'emparai des soldats en vie et, tels des arbustes sans épines et des chameaux sans os, je remplis les alentours de Suse avec leurs corps et fis couler leur sang dans le fleuve Ulaï. » Le royaume d'Élam conserverait momentanément son intégrité, mais sa désintégration définitive approchait inexorablement.

LA BATAILLE DE TIL TUBA **(p. 113).** Elle permit aux troupes d'Assurbanipal de s'emparer de la ville élamite de Hamanu. Détail d'un relief du palais d'Assurbanipal à Ninive, sur lequel on peut voir les soldats assyriens démolissant les fortifications de la ville et guidant les prisonniers chargés du butin. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).



Une victoire sanglante et dûment célébrée

Les décorations du palais d'Assurbanipal à Ninive illustraient principalement ses deux thèmes favoris : ses exploits militaires et ses parties de chasse.

En 653 av. J.-C., sur la colline de Til Tuba, le roi Assurbanipal remporta sur les troupes élamites la plus importante victoire de son règne. La bataille fut particulièrement sanglante. L'armée assyrienne, puissante et organisée, disposait d'une cavalerie et de chars de combat. Elle fit reculer les Élamites depuis la colline et les accula au fleuve Ulaï, où ils périrent. Teumman, le roi élamite vaincu, qui mourut en implorant la clémence, fut décapité, et sa tête envoyée à Ninive depuis le champ de bataille.
En l'espace de quelques années, l'empire assyrien occupa et saccagea tout le pays de l'Élam, dans le sud de la Mésopotamie. Il ravagea Suse, sa capitale. Dans un déchaînement de cruauté, l'armée assyrienne détruisit les temples, profana les tombes des rois élamites et répandit du sel dans les champs pour les rendre incultes. Ainsi Assurbanipal mena-t-il l'Empire néo-assyrien à son expansion territoriale maximale. *Illustration :* relief connu sous le nom de *Fête dans le jardin*, qui reconstitue la célébration de la victoire sur les Élamites. Vers 645 av. J.-C. (British Museum, Londres).



1 LES JARDINS. Le banquet se déroula au milieu de leur végétation luxuriante et variée.

2 LE HARPISTE. Avec sa harpe finement sculptée, le musicien égaye la célébration de ses mélodies.

3 L'ENNEMI. La tête de Teumman, le roi élamite vaincu, est accrochée à un arbre.

Au cours de la même année, une nouvelle inquiétante parvint à la cour assyrienne : en Égypte, le fils de Néchao de Saïs, Psammétique, se rebella avec l'aide, entre autres, des mercenaires lydiens de Gygès. Le pharaon saïte parvint à expulser les Assyriens et à retrouver l'indépendance de son pays. Assurbanipal ne put rien y faire, occupé par le conflit élamite. L'Assyrie perdit définitivement l'Égypte.

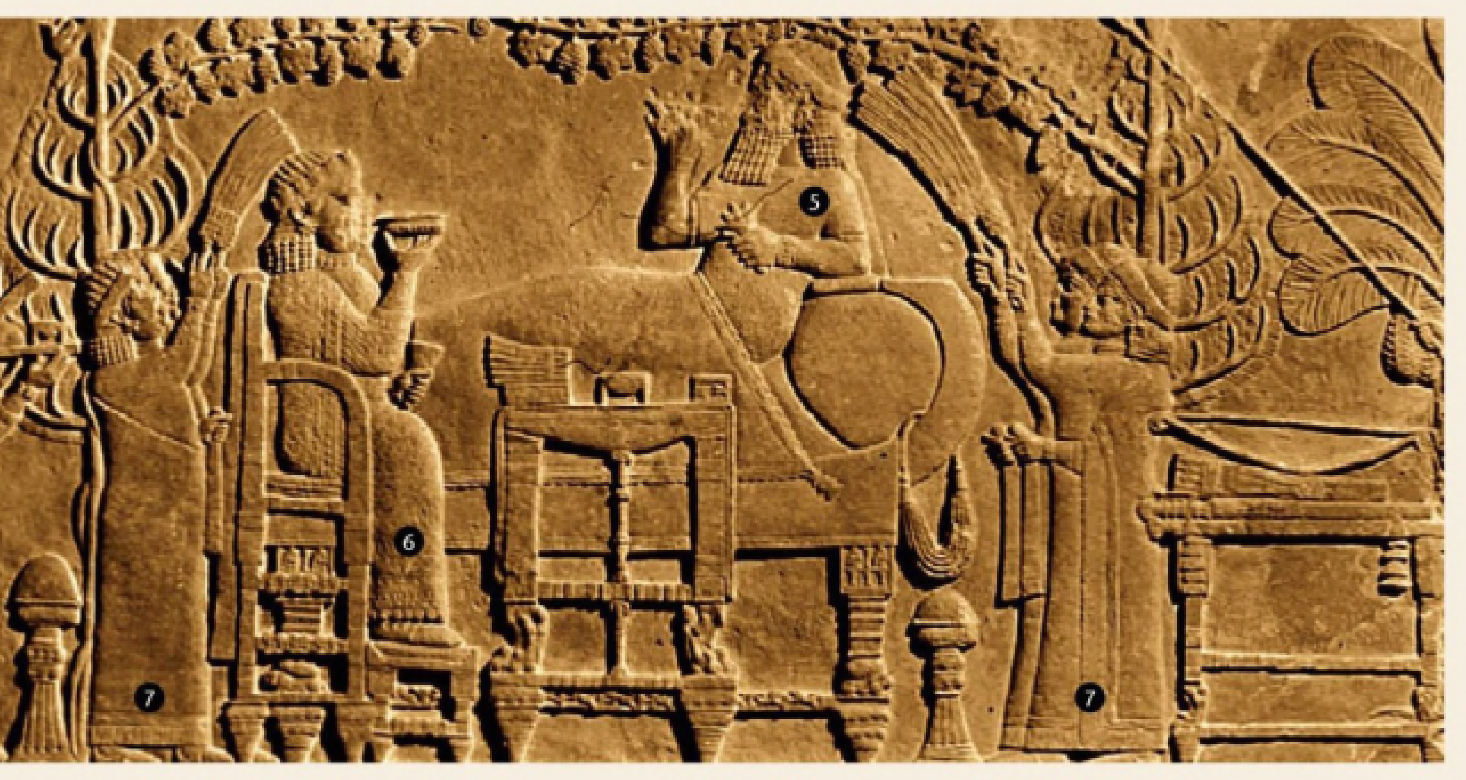
La révolte de Babylone

Dans le Sud, Babylone, jusqu'alors pacifique et exemplaire, décida également de se libérer du joug assyrien. Las d'être le vassal de son frère, le roi babylonien Shamash-shum-ukin fit valoir ses droits. Il ferma les portes de la ville aux Assyriens. Cette initiative inattendue provoqua une véritable guerre civile. Assurbanipal n'avait aucun doute sur l'identité du responsable : « À cette époque, j'aidai Shamash-shum-ukin, faux frère, et le plaçai sur le trône de Babylone avec les symboles de la royauté qu'il désirait. Mais il oublia toutes ces bonnes actions et il conspira contre moi. »

Les Babyloniens n'étaient pas seuls. Ils avaient formé une coalition avec d'autres peuples, les Arabes, les Judéens, les Phéniciens, les Chaldéens et, à nouveau, les Élamites, honnis des Assyriens. Le conflit dura trois ans. Les batailles furent sanglantes et les sièges, meurtriers. Une chronique raconte que les habitants d'Akkad, « mangeaient la chair de leurs fils et de leurs filles tellement ils avaient faim ».

Babylone fut finalement conquise en 648 av. J.-C. Le roi Shamash-shum-ukin mourut, d'après la légende, en se précipitant sur son palais en flammes. Assurbanipal le fit remplacer par un certain Kandalanu. Selon les auteurs, ce nom désignerait un de ses frères, un général ou encore Assurbanipal lui-même.

Tous les membres de la coalition furent pareillement mis en déroute. La campagne d'Assurbanipal contre les Arabes, en 648 av. J.-C., resta célèbre. Cernés dans le désert et privés d'accès aux puits, les soldats arabes se virent contraints de tuer les chameaux et de boire leur sang pour ne pas mourir de soif. Ils finirent par



❹ **LES INTENDANTS ROYAUX.** Ils assistent le couple royal pendant la fête et lui proposent des mets variés.

❺ **LE ROI.** Assurbanipal, allongé sur une couchette à l'ombre d'une treille, boit à sa victoire.

❻ **LA REINE.** Assur-sharrat, épouse d'Assurbanipal, assise en face du roi, partage avec lui la nourriture.

❼ **LES SERVITEURS.** Des deux côtés du couple royal, de nombreux serviteurs s'efforcent de prévenir ses désirs.

se rendre. Les Élamites ne furent pas plus chanceux : ils assistèrent deux ans plus tard au saccage de tout leur pays et de sa capitale, Suse, commis par les troupes assyriennes.

Une victoire ambiguë

Assurbanipal ne respecta rien dans la ville conquise : « Les temples de l'Élam je les détruisis pour qu'ils cessent d'exister. Les sépultures de leurs roi, anciens et récents, qui ne s'étaient pas inclinés devant Assur ni Ishtar et qui avaient fait trembler mes ancêtres, je les détruisis, les démolis et je les obligeai à contempler la lumière du soleil ; j'emportai leurs os en Assyrie. J'administrai une interminable correction à leurs esprits. Je leur refusai les offrandes de nourriture et les libations d'eau. » Assurbanipal mit également un point d'honneur à ravager toute l'économie du pays : « En l'espace d'un mois et vingt-cinq jours je dévastai la région de l'Élam ; je dispersai du sel et des mauvaises herbes dans leurs champs ; je privai leurs champs de voix humaines, du passage du bétail, grand et petit. » Il élimina ainsi définitivement la menace élamite.

Assurbanipal se décida à régler la question de la succession trois ans avant sa mort, en plaçant sur le trône son fils Assur-etil-ilani (630-627/625 av. J.-C.). Le grand monarque laissait derrière lui le plus vaste empire jamais gouverné par les Assyriens depuis les débuts de leur histoire. Plus rien ne paraissait désormais s'opposer à leur pouvoir.

En réalité, les ennemis n'avaient pas disparu. L'Assyrie avait perdu une partie du contrôle de la côte phénicienne, tout comme la confiance de Babylone. L'Élam avait été conquis mais aussi détruit, et son pouvoir laissé vacant attirait la convoitise des Mèdes, des nouveaux venus sur la scène politique moyen-orientale de plus en plus menaçants. Les royaumes vassaux d'Anatolie et de l'Urartu subissaient les attaques constantes des Cimmériens. Tout l'édifice de l'Empire assyrien était sur le point de s'effondrer comme un château de cartes. Cette fois, pour ne plus jamais renaître. ■

Tout pour la guerre

Sa puissance militaire caractérisait l'Empire néo-assyrien. Elle lui permit de faire régner la terreur sur un très vaste territoire. Trop vaste pour en permettre le contrôle efficace. Sa chute fut brutale.

En Assyrie, et dans le Moyen-Orient ancien en général, la guerre était à l'origine une pratique estivale. Cela s'explique par la nature essentiellement agricole de l'économie assyrienne. La majeure partie de la population se consacrait en effet aux travaux des champs. Les récoltes se déroulaient de mai à fin juin. Quand elles prenaient fin, les agriculteurs étaient enrôlés dans l'armée pour les campagnes militaires. Les greniers regorgeaient de céréales, ce qui avait l'avantage non négligeable de garantir l'approvisionnement en nourriture pendant toute la durée de la campagne. En outre, l'assèchement du lit des fleuves permettait de les franchir plus aisément. Dans les montagnes enfin, il n'y avait pas de neige pour ralentir la marche.

Ce rythme de campagnes annuelles perdura pendant une grande partie de l'histoire assyrienne. Mais avec l'avènement de l'Empire néo-assyrien, qui s'étendait sur un immense territoire, il devint nécessaire de l'intensifier.



Piller pour conquérir

Les rois assyriens du IIe millénaire av. J.-C. s'appropriaient systématiquement les biens des villes assujetties. Ce butin leur servait essentiellement à financer de nouvelles guerres. Illustration : plaque en or du temple de Lachish, dans le royaume de Juda (musée d'Israël, Jérusalem).





Des enclaves convoitées

L'Empire néo-assyrien déclenchait des guerres incessantes dans le but avoué de spolier les autres peuples. La conquête du pouvoir passait inévitablement par le contrôle du commerce des biens et des matières premières. Aussi importait-il de prendre les enclaves qui, comme Megiddo ou Qadesh, jalonnaient les routes commerciales. Illustrations : au-dessus, vue aérienne des ruines de Tel Megiddo, théâtre de célèbres batailles entre les empires qui dominèrent la région du Levant. C'est son emplacement stratégique qui lui valut ce triste privilège. À gauche, relief de la bataille du fleuve Ulaï opposant l'armée assyrienne d'Assurbanipal aux soldats élamites. En pleine débandade, ces derniers s'enfuient en dévalant les pentes de Til Tuba. Réalisé au VIIe siècle av. J.-C., il appartenait au palais sud-ouest de Ninive (British Museum, Londres).

Le nombre des opérations militaires passa ainsi à trois ou quatre par an. Ce changement obligea à modifier l'organisation de l'armée. Jusqu'alors, les agriculteurs assyriens et les contingents auxiliaires issus des provinces ne constituaient pas d'unités permanentes ; seuls les hauts gradés et les membres de certaines unités spéciales étaient des militaires professionnels.

Vers une armée de métier

Avec l'accession au trône du roi Salmanasar III, mais surtout de Teglath-Phalasar III, l'armée vécut un profond bouleversement et devint une armée de métier. Connue sous le nom de *kisir sharruti*, elle se composait essentiellement de soldats venus des diverses provinces de l'empire, formant un corps d'infanterie mobilisable à tout moment de l'année. Le reste de la population assyrienne, tenue de servir son roi, complétait ce noyau en fonction des besoins. Les contingents passèrent d'environ quinze mille soldats au IXe siècle à plus de soixante-quinze mille à partir du VIIe siècle av. J.-C.

La direction de l'armée revenait de droit au roi assyrien, chef suprême protégé par une garde personnelle, la *qurubti sha sepe*, essentiellement formée d'éléments de cavalerie, de chars et d'infanterie. Différentes annales et chroniques assyriennes, ainsi que de nombreux reliefs, montrent le roi en campagne, participant activement aux combats. Montrer son courage faisait partie de ses devoirs. Cependant, comme lorsqu'il se rendait à la chasse au lion, sa sécurité n'était pas confiée au hasard. S'il ne pouvait se rendre en personne sur le champ de bataille, il déléguait son autorité aux deux grands généraux, ou *turtanu*, placés un à chaque extrémité du corps de bataille. Les plus hauts postes militaires revenaient systématiquement aux nobles assyriens, qui dirigeaient la cavalerie et les chars.

Les détails précis de l'organisation militaire restent mal connus. On pense toutefois que l'armée était divisée en unités de mille, de cinq cents et de cent soldats, réparties en trois corps principaux (infanterie, chars et cavalerie), tous dotés d'unités spéciales. L'infanterie (*zuk* ou *zuk shepi*) comprenait les archers, les lanciers, les frondeurs et les écuyers, et constituait le corps le plus important en nombre. Les archers, le corps le plus fourni, mais aussi l'un des plus redoutés, pour son efficacité meurtrière, se plaçaient en première ligne. Leurs arcs avaient une portée maximale de six cent cinquante mètres. Ils agissaient systématiquement en groupe. En vue des fortifications ennemies, ils avançaient en binôme formé d'un archer et d'un écuyer : lorsque le pre-

La première cavalerie de l'histoire

Les Assyriens furent les premiers à créer un corps spécifique de cavalerie au sein de l'armée, à l'époque de Teglath-Phalasar Ier (1114-1076 av. J.C.), bien que les premiers documents graphiques datent du règne de Tukulti-Ninurta II (890-884 av. J-C.). Sous Assurbanipal (668-630 av. J.-C.), la cavalerie était déjà l'une des meilleures unités de l'armée, composée de formations pouvant compter jusqu'à mille hommes. Mais elle manquait de chevaux. Pour s'en procurer, les Assyriens cherchèrent à conquérir les territoires scythes, mèdes et perses, les principaux peuples éleveurs de chevaux de la région.





mier tirait, son camarade le protégeait avec un grand bouclier courbe typique des Assyriens, comme on peut le voir sur le relief p. 123.

Cette technique leur permettait de s'approcher au plus près en toute sécurité. Les archers agissaient également avec les frondeurs : assaillis par leurs pierres, les soldats ennemis n'avaient d'autre choix que de se protéger en levant leurs boucliers; ils devenaient alors plus vulnérables aux flèches assyriennes. L'infanterie comptait aussi des lanciers et des soldats armés d'une épée et d'un bouclier rond. Si cette infanterie constituait le gros des troupes, la cavalerie occupait la place prépondérante. Rudimentaire à l'époque de Tukulti-Ninurta II, elle évolua énormément, jusqu'à s'organiser en groupes d'un millier de cavaliers pouvant agir seuls ou avec le concours des corps de chars. Leur rapidité et leur force faisaient d'eux l'atout le plus redoutable de l'armée. Les chars, enfin, constituaient la troisième unité. Il s'agissait à l'origine de plates-formes légères et rapides à deux ou trois soldats. Ils évoluèrent vers des structures plus massives, capables de porter jusqu'à quatre soldats.

Ce changement leur fit perdre en rapidité, mais gagner en agilité. On les utilisait aussi en tant que plates-formes de tir à certains moments de la bataille; ou comme armes de choc, car, de très grande envergure, ils provoquaient des destructions considérables.

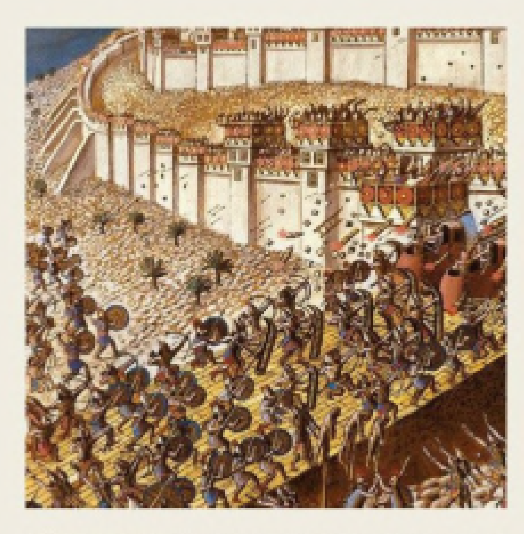
L'armée assyrienne se rendit aussi célèbre par ses engins de siège. Les chefs préféraient les combats au corps à corps dans des espaces ouverts aux longs sièges de villes fortifiées, coûteux en temps, en ressources et en soldats. Lorsqu'il n'y avait pas le choix, ils mobilisaient leurs experts. Ceux-ci faisaient construire des rampes en bois et en terre, via lesquelles circulaient des machines de guerre : béliers mobiles, tours d'assaut, échelles. Les assaillants avançaient ainsi à l'abri des attaques des défenseurs depuis le haut des fortifications. Une fois la ville prise, une équipe de sapeurs anéantissait les fortifications et les autres moyens de défense. Cette méthode radicale empêchait d'éventuelles rébellions ou résistances à venir.

Le mariage ou la terreur

La seule mention de l'armée assyrienne suscitait la terreur chez ses ennemis. Toutefois, avant de recourir aux méthodes les plus barbares, les rois assyriens essayaient de parvenir à une solution diplomatique entérinée par un serment de fidélité. Ce serment se matérialisait fréquemment par un mariage dynastique. Généralement, l'une des filles du roi local épousait le roi assyrien, mais il arrivait que ce fût

Le siège des villes : une stratégie guerrière implacable

Les villes mésopotamiennes étaient protégées par de très imposantes fortifications en adobe, munies de hautes tours de défense et de portes dotées de systèmes de pinces qui empêchaient l'entrée de grands contingents. Pour s'emparer de ces places fortes, de longs et pénibles sièges s'imposaient. Ils associaient attaques continues et privation d'eau et de nourriture pour obtenir la reddition des assiégés. Les Assyriens devinrent de véritables spécialistes en engins de guerre conçus pour un siège. Ils les apportaient sur place en pièces détachées et les montaient devant la forteresse ennemie. Ils disposaient notamment de différents modèles de chars d'assaut en bois recouvert de cuir munis de longues lances, ainsi que de rampes en adobe et en bois pour hisser les machines.



SIÈGE ET ASSAUT. Illustration : reconstitution d'après un relief représentant le siège de la cité de Lachish, dans le royaume de Juda. On peut y voir la grande rampe édifiée par les Assyriens pour hisser leurs engins de guerre. Illustration ci-dessous, assaut donné à une ville égyptienne par l'armée assyrienne d'Assurbanipal. Relief de la salle du trône du palais nord de Ninive. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

1 L'AVANT-GARDE DE L'ARMÉE. Les archers et les lanciers attaquent la ville par la base du mur d'enceinte. D'autres soldats sont arrivés à placer sur la muraille une échelle qui leur permet de poursuivre l'assaut.

2 LES GRANDS BOUCLIERS. Un soldat agenouillé détruit la base des fortifications de la ville, abrité sous un grand bouclier courbe. L'utilisation de cette protection était caractéristique des Assyriens.

3 LES DÉFENSEURS. Un défenseur de la cité tombe dans le vide alors qu'il vient d'être atteint par une flèche assyrienne, tandis qu'un soldat assyrien met le feu aux portes de bois de la ville.



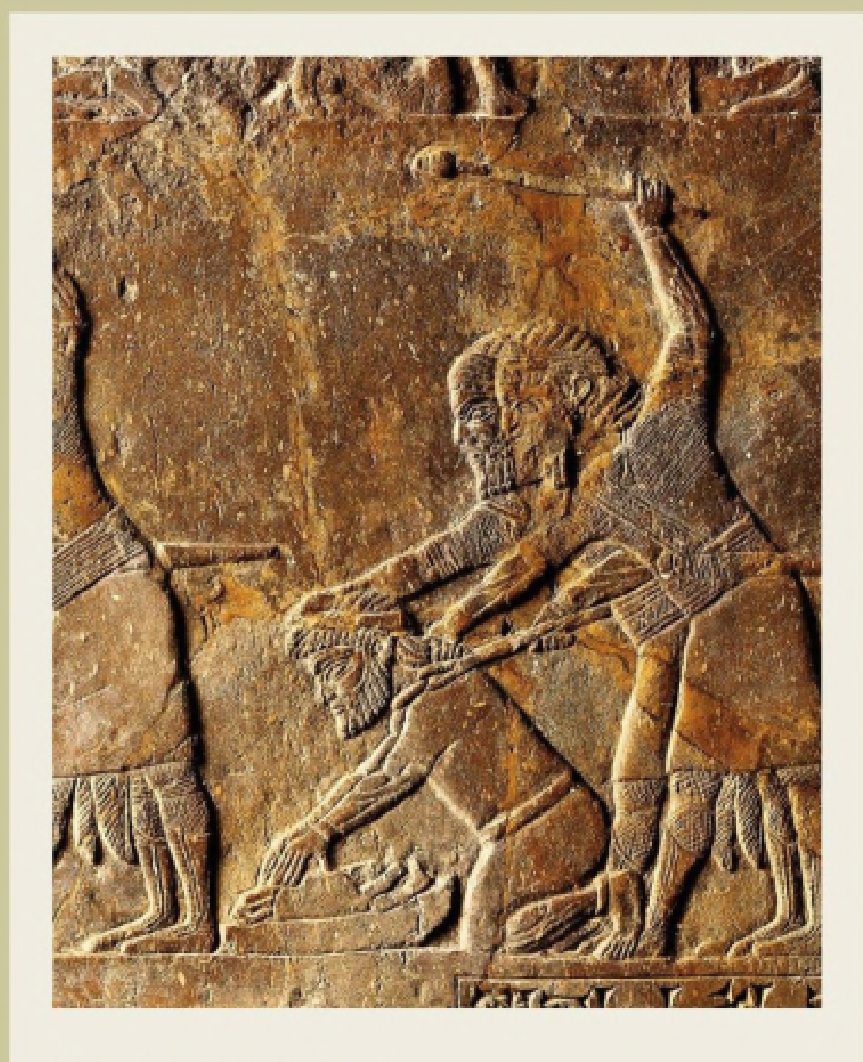
4 LES ARCHERS. Protégés par leurs boucliers tenus haut, les archers assyriens, l'un des corps les plus redoutés et efficaces de l'armée, tirent sur les défenseurs postés en haut des tours.

5 LES PRISONNIERS. Des femmes aux traits négroïdes sont conduites hors de la ville avec les hommes. Leur visage et leur tenue dénotent leur origine africaine. Ce détail indique qu'il s'agit du siège d'une cité égyptienne.

6 LES DÉPORTÉS. Des soldats assyriens, brandissant les têtes coupées de leurs ennemis en guise de macabre trophée, ferment les rangs de prisonniers qui seront déportés loin de leur patrie.

7 CHÂTIMENTS PHYSIQUES. Un garde assyrien manie le bâton pour obliger les déportés à avancer. Membre de l'armée conquérante, il est représenté plus grand que le reste des personnages.

8 LE NIL. Le grand fleuve, source de vie et acteur de toute l'histoire de l'Égypte ancienne, apparaît très fréquemment sur les reliefs, en tant que témoin de la prise et de la destruction des villes.



Une propagande efficacement dissuasive

Le régime de terreur que les Néo-Assyriens infligeaint à leurs ennemis est, sans aucun doute, l'une des principales causes de leur mauvaise réputation au fil des siècles. Leurs œuvres artistiques en témoignent abondamment. Sur les reliefs de leurs palais, on découvre des scènes d'une grande violence représentant les traitements cruels infligés aux populations conquises. On y assiste à des châtiments corporels de tout type : coups, flagellations et décapitations, tortures impitoyables (amputations, empalements, écorchages ou profanations de cadavres). Les Assyriens se livraient-ils réellement à de telles atrocités ? Probablement se laissaient-ils aller à des exactions. Mais il semble qu'ils ne le faisaient que de façon ponctuelle. Ils utilisaient surtout la terreur dans de petites villes, en guise d'avertissement aux ennemis qui refuseraient de se soumettre. La représentation impitoyablement réaliste des châtiments sur les reliefs des palais devait sans doute faire office de propagande dissuasive à l'adresse de tous ceux qui auraient nourri le projet de se libérer du joug assyrien. Illustration : fragment d'un relief représentant la bataille du fleuve Ulaï entre l'armée d'Assurbanipal et les soldats élamites. Dans cette scène, les Gambuléens, alliés des Élamites, sont contraints à une pratique particulièrement macabre : broyer les os de leurs ancêtres. Palais sud-ouest de Ninive. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

l'inverse. Lorsque l'un des deux époux mourait, les vœux devaient être renouvelés avec d'autres représentants. Si cette tentative de résolution pacifique échouait, l'Assyrie lançait une campagne militaire sélective. Celle-ci consistait à attaquer directement la capitale ennemie pour obtenir la reddition de tout le pays.

Mais parfois, aucune de ces deux stratégies ne portait de fruit et il fallait adopter une troisième option. L'armée assyrienne recourait alors à la terreur. Elle choisissait une petite ville au sein du territoire et l'assiégeait. Après la prise, venait la destruction. Les soldats l'incendiaient et s'y livraient à toutes sortes d'atrocités : ils décapitaient, étripaient, amputaient, violaient et empalaient leurs ennemis, les énucléaient, exposaient la peau des écorchés vifs sur les remparts, jalonnaient les chemins de rangées de corps empalés, accrochaient les têtes décapitées sur des pieux ou au cou des quelques survivants... Ces actes barbares visaient à provoquer une panique animale et indélébile chez les habitants des autres villes. Lorsque la nouvelle du spectacle apocalyptique parvenait au reste des populations, précédant ses responsables, chacun se hâtait d'ouvrir sa porte, d'implorer la clémence et de reconnaître les terribles nouveaux maîtres.

Déportations stratégiques

Après avoir conquis et envahi un territoire, les Assyriens avaient recours à des déportations massives. Elles étaient destinées à prévenir les rébellions, évidemment fréquentes dans ce contexte. Cette pratique était ancienne, mais son ampleur augmenta considérablement sous l'Empire néo-assyrien. Non seulement le nombre de personnes déportées devint plus élevé, mais on les exila plus loin de leur terre d'origine. D'après les annales assyriennes, il y eut durant cette période un minimum d'un million deux cent mille déportés. Quatre cent huit mille cent cinquante d'entre eux durent leur exil à Sennachérib.

Bon nombre de déportés n'arrivaient jamais à destination, car ils mouraient ou s'enfuyaient durant leur longue marche vers les nouveaux territoires. Les déportations touchaient générale-



LES ENGINS. Relief représentant l'un des engins de siège utilisés par l'armée d'Assurnazirpal II. Palais nord-ouest de Nimrud, IXe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

ment les élites (fils des rois locaux, nobles influents, etc.) ou des personnes hautement qualifiées (scribes, artisans, ingénieurs ou commerçants). Les autres servaient de main-d'œuvre à l'empire. Beaucoup étaient employés dans les champs, en remplacement des agriculteurs assyriens qui étaient enrôlés pour des campagnes militaires de plus en plus fréquentes, ou encore mobilisés sur les grands chantiers de construction de l'empire.

Dans un premier temps, les déportés n'étaient pas traités comme des esclaves : une fois établis en territoire assyrien, ils devenaient des sujets comme les autres, qui travaillaient, possédaient des terres et avaient les mêmes droits que quiconque. À partir du règne de Sennachérib, ils furent considérés comme butin de guerre, et fréquemment vendus comme esclaves.

Sans laisser de regrets

Les déportations ne consistaient pas uniquement à transférer un groupe de population d'un lieu à un autre. Les « déportations croisées » intervertissaient les lieux de résidence de deux populations issues de territoires souvent fort éloignés. L'idée était de rompre l'unité nationale et l'identité culturelle de peuples soudain privés de leurs dirigeants et de leurs membres les plus précieux. Une technique terriblement efficace pour briser les résistances.

Ces pratiques rendirent possible la création du vaste empire que fut l'Assyrie. Leur succès le mena aussi à sa perte.

L'immensité du territoire rendait problématique le contrôle administratif et militaire des gouverneurs, établis dans des zones sans cesse plus reculées. Le partage inégal des butins de guerre entre les villes appartenant au cœur historique de l'Assyrie et celles des provinces annexées suscita des rivalités et des tensions internes. En outre, les anciens ennemis intégrés dans l'armée ne manifestaient pas toujours une absolue fidélité.

Les Assyriens n'avaient pas anticipé les risques. Ces faiblesses causèrent la chute rapide de l'empire aux mains des Mèdes et des Babyloniens. Un demi-siècle à peine après avoir connu son apogée sous Assurbanipal, l'Empire néo-assyrien était définitivement balayé de l'histoire. Le prophète judéen Nahum l'exprima crûment : « Ninive sert de butin. Qui la plaindra ? [...] Ton peuple est dispersé sur les montagnes, et nul ne le rassemble. Il n'y a point de soulagement de ta blessure, ta plaie est mortelle. »



PORTE D'ISHTAR. Reconstitution de l'une des huit portes construites par Nabuchodonosor II en 575 av. J.-C. (musée de Pergame, Berlin).
Page suivante, sceau des VII-VI[e] siècle av. J.-C. montrant un prêtre en prière devant les symboles de Marduk (musée du Louvre, Paris).



L'EMPIRE NÉO-BABYLONIEN



Pendant plus de cent ans, entre les VIIe et VIe siècles av. J.-C., Babylone domina le monde mésopotamien. Des grands souverains tels que Nabopolassar et Nabuchodonosor lui apportèrent un rayonnement exceptionnel. Cependant, l'Empire néo-babylonien ne survivrait pas à l'ascension d'une nouvelle puissance, l'Empire perse fondé par Cyrus II. Sa chute entraînerait le déclin de la Mésopotamie tout entière.



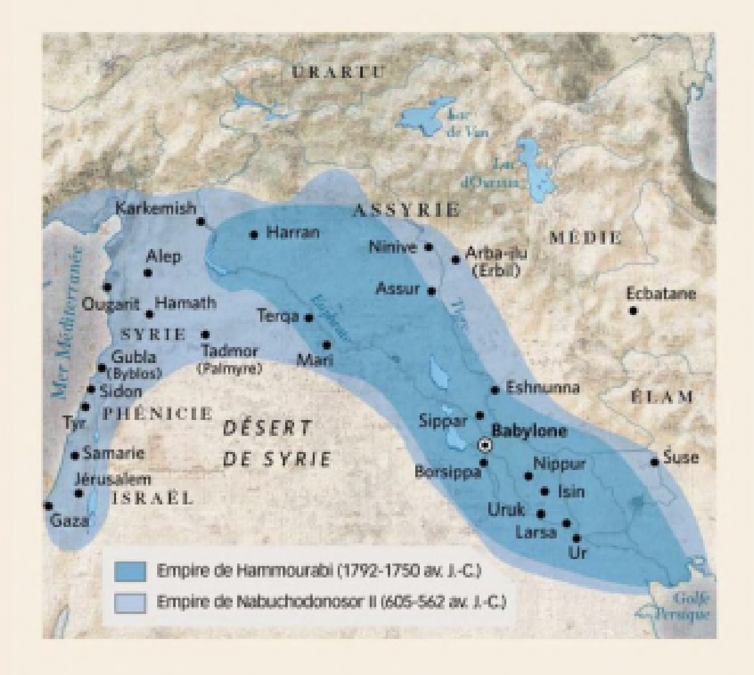
Durant la décennie 630-620 av. J.-C., la Mésopotamie semble avoir connu une extrême agitation. Du moins, si l'on en croit des sources documentaires rares et plutôt confuses. Babylone, en particulier, subit de nombreuses péripéties politiques, étroitement liées à la situation à la cour assyrienne. Peu après le couronnement du successeur d'Assurbanipal, Assur-etel-ilani (631 av. J.-C.), un violent conflit de pouvoir éclata pour le contrôle de Babylone.

En 626 av. J.-C., le chef des eunuques, un certain Sin-shum-lisir, s'y proclama roi. Il se maintint à peine un an sur le trône. Après un bref interrègne, un autre fils d'Assurbanipal, Sin-shar-ishkun, parvint à s'emparer du gouvernement. Le roi assyrien, son frère Assur-etil-ilani, riposta par une série d'opérations militaires, qui provoquèrent une guerre civile. Assur-etil-ilani périt lors d'une attaque à Nippur, en 625 av. J.-C., et Sin-shar-ishkun, vainqueur, alla se faire couronner en Assyrie.

C'est alors qu'entra en scène un troisième prétendant à la couronne : Nabopolassar, le Chaldéen. Les origines des différentes dynasties chaldéennes (Bit Amukkani, Bit Dakkuri, Bit Yakin) remontent aux tribus sémites nomades établies en Mésopotamie depuis le

Hammourabi et Nabuchodonosor II, artisans de deux grands empires

Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.) et Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.) furent, à plus d'un millénaire d'intervalle, les deux souverains babyloniens qui portèrent leurs empires respectifs à l'apogée. Ils s'imposèrent en tant qu'insatiables conquérants et firent de leur capitale, Babylone, la ville la plus importante de la région.



Le premier grand empire de Mésopotamie fut le résultat de l'action politique et militaire de Hammourabi. Il se proclama roi des Quatre Régions et unifia la langue, la religion et la législation des territoires qui lui étaient soumis, du golfe Persique au Kurdistan. À son tour, plus de onze siècles plus tard, Nabuchodonosor II, fils du fondateur de la dynastie néo-babylonienne, Nabopolassar (626-605 av. J.-C.), agrandit les frontières du nouvel empire au-delà de la Mésopotamie, jusqu'aux côtes méditerranéennes. Il annexa la Syrie, la Phénicie et Israël. Il donna beaucoup d'élan au commerce comme à l'urbanisme et à la construction de bâtiments originaux. Sous son règne, Babylone aurait compté environ cinq cent mille habitants.

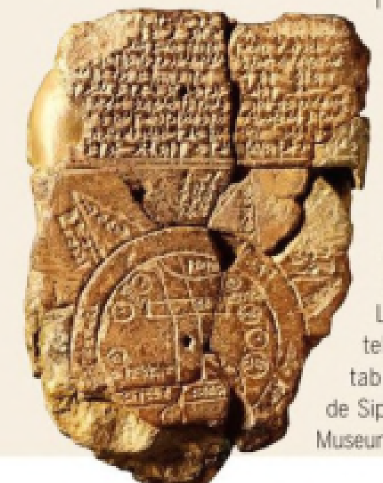


Illustration ci-contre : tablette d'argile dite *Mappemonde babylonienne*. On y reconnaît, au centre, Babylone, entourée par la mer et traversée par l'Euphrate. Le texte cite plusieurs territoires, tels que l'Assyrie ou l'Élam. La tablette provient probablement de Sippar. VIIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

IXe siècle av. J.-C. Les Chaldéens connurent des conflits successifs avec les différents rois assyriens qui voulaient les soumettre. Ils luttaient pour établir un État à part entière qui rassemblerait leurs différentes tribus, unies par la religion et la culture. À la mort d'Assurbanipal, Nabopolassar gouvernait la tribu de Bit Yakin (ce qui signifie pays de la Mer). Profitant de l'absence de Sin-shar-ishkun, en route pour Ninive où devait avoir lieu son couronnement, il réussit à prendre Babylone et à se proclamer roi de la ville. La dynastie fondée par Nabopolassar régnerait sur Babylone durant la toute dernière période de son histoire, connue sous le nom d'Empire néo-babylonien, période qui dura presque un siècle, de 626 à 539 av. J.-C.

On connaît encore très mal les premières années du règne de Nabopolassar. Pendant dix ans, le nouveau roi dut poursuivre d'incessantes luttes. Elles visaient à soumettre le territoire babylonien et à affermir sa domination sur ses rivaux étrangers, en particulier l'Assyrie. Nabopolassar livra dans un premier temps une guerre intérieure défensive. Puis il entreprit des campagnes de conquête pour en finir avec ce qui restait de son rival, l'Empire néo-assyrien. Il se chargea en personne de commenter cette lutte dans ses inscriptions : « En ce qui concerne l'Assyrien qui gouvernait les terres d'Akkad, par la colère des dieux et la pression exercée sur les habitants du territoire par son pénible joug, moi, le faible, le misérable, aidé par la puissante force de Nabu et de Marduk, mes seigneurs, j'éliminai ses troupes de la terre d'Akkad et je mis fin au joug qui pesait sur le peuple. » Nabopolassar ne mentionne pas que pour parvenir à ses fins, il bénéficia d'une aide décisive, celle des Mèdes.

Les Mèdes entrent en scène

C'est en effet à cette période que ce peuple puissant se manifesta. Il habitait les vastes plateaux de l'autre côté des monts Zagros. Les Mèdes faisaient partie de l'un des groupes indo-aryens qui, à la fin du IIe millénaire av. J.-C., avaient franchi le Caucase et s'étaient installés dans les régions occidentales de l'Iran actuel. Ce groupe était formé de deux branches principales, les Mèdes et les Perses. Tandis que les premiers s'établissaient aux abords du lac d'Ourmia, près du territoire urartéen, les seconds descendirent en plusieurs vagues vers le Sud, pour s'installer finalement dans la région du Pars, à la frontière avec l'Élam. Cette région correspond à l'actuel Fars, au sud-ouest de l'Iran, qui a pour capitale Chiraz.



Au cours des premiers siècles de leur histoire, les Mèdes vivaient en tribus indépendantes, du commerce des chevaux, du bois et des métaux. Ils ne bénéficiaient que d'une préparation militaire faible, voire inexistante. Ce désavantage les rendit impuissants face à l'armée d'Assyrie. À la suite des campagnes menées dans le Nord-Ouest par Salmanasar III, ils tombèrent sous son influence. Certaines sources documentaires concernant ce monarque mentionnent les Mèdes vers 835 av. J.-C. Leur territoire ne fut pourtant pas officiellement annexé par l'Empire assyrien. D'après l'historien grec du Ve siècle av. J.-C. Hérodote, un processus d'unification des tribus mèdes lancé au VIIe siècle av. J.-C. déboucha sur la création d'un royaume unique. La capitale en était Ecbatane (aujourd'hui Hamadan), où aurait régné son fondateur Déjocès, puis son fils Phraortès. L'acteur de sa consolidation et de son expansion serait Cyaxare (625-585 av. J.-C.), qui constitua une armée en s'inspirant du modèle assyrien. Il entreprit une grande expansion territoriale. Celle-ci le mena aux confins du royaume mède, depuis le lac d'Ourmia jusqu'au golfe Persique et depuis le Zagros jusqu'au mont Demavend, au nord de l'actuelle Téhéran. Les Perses y furent intégrés en tant que vassaux ; tandis que la menace des tribus scythes, qui avaient déjà fait quelques incursions dans la région, était éradiquée. Au même titre que les Babyloniens, les Mèdes représentaient une menace directe pour l'Assyrie, déjà très affaiblie.

Les sources indiquent qu'ils commencèrent par attaquer la ville d'Arrapha en 615 av. J.-C. Leur chef Cyaxare se dirigea ensuite vers Assur. Les Mèdes réussirent à faire tomber la capitale assyrienne l'année suivante. Après le saccage de la capitale assyrienne et alors que les décombres étaient encore fumants, les Babyloniens de Nabopolassar atteignirent à leur tour les portes d'Assur. Ils tombèrent nez à nez avec les Mèdes. Toutefois, au lieu de se disputer le butin, ils nouèrent une alliance, scellée par le mariage de la fille de Cyaxare, Amytis, avec le fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor.

LA FIN D'UN EMPIRE. L'essor de l'Empire néo-babylonien coïncida avec la disparition du pouvoir assyrien, dont seule la splendeur de ses impressionnants reliefs allait faire perdurer le souvenir au fil des siècles suivants. Illustration : fragment d'un bas-relief assyrien de la fin du VIIe siècle av. J.-C., provenant probablement de Nimrud (Worcester Art Museum and School, Worcester).

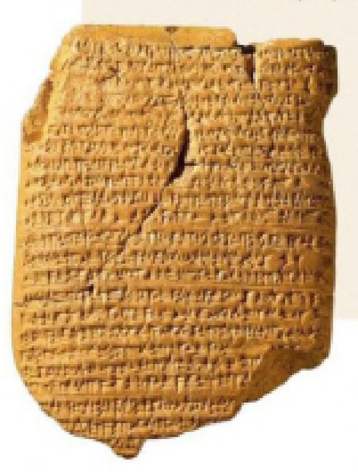




Les *Chroniques de Babylone* : une manne pour les historiens

Les *Chroniques de Babylone* sont un ensemble de tablettes écrites en caractères cunéiformes. Elles narrent avec précision les principaux événements du règne de Nabonassar (747-734 av. J.-C.) et jusqu'à l'Empire parthe (IIIe siècle av. J.-C. - IIIe siècle de notre ère). *Les Chroniques* représentent une source essentielle pour la connaissance de l'histoire antique de la Mésopotamie. Elles ont contribué à l'établissement de chronologies exactes.

La compilation de la plus grande partie des *Chroniques* a été effectuée au VIe siècle av. J.-C., probablement sur ordre des rois perses ou chaldéens, qui souhaitaient avoir une connaissance détaillée de l'histoire des territoires qu'ils dominaient. On peut donc leur attribuer une certaine objectivité. Les *Chroniques* portent sur l'histoire de Babylone et de ses relations avec les royaumes environnants. Elles forment avec les *Annales* assyriennes un corpus parfois appelé *Chroniques mésopotamiennes*, composé de plusieurs dizaines de documents. Bien que certaines remontent jusqu'au IIe millénaire av. J.-C., elles ne devinrent un récit historique systématique qu'à partir de l'Empire néo-babylonien. Illustration : tablette faisant partie des *Chroniques de Babylone*, dite *Chronique des premières années de Nabuchodonosor* ou *Chronique de Jérusalem*, sur laquelle est notamment mentionnée la conquête de la capitale du royaume de Juda par l'Empire néo-babylonien en 597 av. J.-C. Toutes les tablettes des *Chroniques* sont actuellement conservées au British Museum, à Londres.



Le démembrement de l'Assyrie

L'Assyrie ne s'avoua pas vaincue, et la résistance s'organisa à Ninive contre l'attaque conjuguée des Mèdes et des Perses. La ville fut soumise à un siège. Au troisième mois, l'assaut final eut lieu : « Ils lancèrent une attaque puissante contre la ville, racontent les chroniques de Nabopolassar, et, au mois d'*abu* [juillet-août], ils finirent par s'en emparer, et infligèrent une grande défaite à un grand peuple. Ce jour là, Sin-shar-ishkun, le roi assyrien, fut tué. Ils firent main basse sur les trésors des temples et de la ville, et firent de cette dernière un champ de ruines. » Nous étions alors en 612 av. J.-C. L'Assyrie survécut encore sous l'autorité de son dernier représentant, Assur-ouballit II (611-609 av. J.-C.). Ce dernier ne put qu'assister à l'effritement de l'empire et aux chutes successives de villes importantes telles que Tarbissu ou Kalkhu.

Finalement, en 610 av. J.-C., les alliés babyloniens et mèdes prirent la ville de Harran : « Au mois de *marchesvan* [octobre], les Mèdes – qui étaient venus au secours de Nabopolassar – réunirent leurs armées et se dirigèrent sur Harran pour affronter Assur-ouballit, monté sur le trône en Assyrie. La peur de l'ennemi s'empara de ce dernier et de l'armée égyptienne qui était venue lui porter secours ; ils abandonnèrent la ville et franchirent l'Euphrate. Le roi d'Akkad arriva à Harran et prit la ville. » Assur-ouballit II parvint à fuir vers l'ouest de l'Euphrate. Il se réfugia dans la ville de Karkemish, un campement fortifié sur l'Euphrate syrien d'où, avec l'aide précieuse du pharaon Néchao II, il essaya vainement de résister.

Lorsque Karkemish tomba, l'histoire assyrienne prit fin. Nabopolassar la résume ainsi : « Je remis l'Assyrien, qui avait gouverné tous les peuples et dont le pénible joug avait infligé des blessures à toute la population du pays, aux pieds d'Akkad et je me libérai de ce joug. » L'Empire assyrien définitivement désagrégé, les alliés purent se partager le vaste territoire qu'il avait conquis. Les Mèdes obtinrent la région au nord de l'Irak et une partie de la péninsule anatolienne jusqu'à la frontière de la Lydie, située sur le cours du Halys, ainsi que le territoire élamite à l'est du Zagros. Quant à Babylone, elle hérita de la plaine mésopotamienne, à laquelle vinrent s'ajouter la partie de l'Élam située de l'autre côté du Zagros, ainsi que le territoire syro-palestinien jusqu'à Karkemish.

À partir de 607 av. J.-C., en raison de son âge avancé, Nabopolassar délégua à son fils Nabuchodonosor une partie des campagnes militaires annuelles. Deux ans plus tard, le prince prit la tête d'une expédition contre Karkemish, alors aux mains des troupes égyptiennes. Les attaques des années précédentes s'étaient soldées par des échecs, mais sa persévérance allait enfin porter ses fruits.

Nabuchodonosor parvint cette fois à prendre la ville au terme d'une impitoyable bataille qui se déroula dans les rues de la ville. Karkemish fut incendiée, la garnison égyptienne et les mercenaires éliminés. Le prince babylonien poursuivit ceux qui avaient réussi à s'enfuir, et les massacra les uns après les autres. Parvenu à Péluse, dans le delta oriental du Nil, il apprit la mort de son père Nabopolassar. Il fut alors contraint de faire demi tour et de regagner la capitale le plus rapidement possible, pour y être couronné roi de Babylone.

Nabuchodonosor II consacra les premières années de son règne à consolider sa domination sur le nord de la Syrie, région stratégique pour le contrôle des routes commerciales. La majorité de ses campagnes se concentra sur les cités phéniciennes et syro-palestiniennes de la côte méditerranéenne orientale, ainsi que sur le royaume de Juda.

LES LIONS D'ISHTAR (p. 126-127). Le lion, animal associé à Ishtar, déesse mésopotamienne de l'Amour et de la Guerre, est un symbole omniprésent sur la voie processionnelle des fortifications intérieures de Babylone. Celles-ci furent construites en 575 av. J.-C. par Nabuchodonosor II. La photo représente une partie de la reconstitution réalisée au musée de Pergame, à Berlin.



Après des années de soumission et de paiement de tribut aux Assyriens, ces villes n'étaient pas disposées à se montrer conciliantes avec la nouvelle dynastie chaldéenne. Elles savaient pouvoir compter sur le soutien de l'Égypte, qui n'avait pas non plus la moindre intention de renoncer à sa domination sur la zone. Un an après la prise de Karkemish, Nabuchodonosor II avait déjà parcouru le territoire syrien et le Levant pour réclamer des tributs à des villes comme Damas, Tyr, Sidon ou Jérusalem. Ashqelon, dont le roi ne voulait pas céder, fut détruite. En 601 av. J.-C. eut lieu un premier affrontement avec l'Égypte, couronné par une bataille qui entraîna de grandes pertes de part et d'autre. Nabuchodonosor retourna à Babylone, où il réorganisa son armée pour repartir au combat et affronter les Arabes du désert Arabique, alliés traditionnels de l'Égypte. Une grande partie des pays du Levant se rebella. Les peuples voulaient à la fois se libérer du joug égyptien et repousser les nouveaux prétendants à leur domination, les très ambitieux Babyloniens.

Parmi ces territoires rebelles se trouvait le royaume de Juda, dirigé par Joachim, qui, ignorant les conseils du prophète Jérémie, refusa de verser le tribut au roi babylonien. Cette décision provoqua le siège de Jérusalem, relaté de cette façon dans la Bible : « De son temps, Nabuchodonosor, roi de Babylone, se mit en campagne. Joachim lui fut assujetti pendant trois ans ; mais il se révolta de nouveau contre lui. Alors l'Éternel envoya contre Joachim des bandes de Chaldéens, des bandes de Syriens, des bandes de Moabites et des bandes d'Ammonites ; il les envoya contre Juda pour le faire disparaître, selon la parole que l'Éternel avait prononcée par l'intermédiaire de ses serviteurs les prophètes. »

La prise de Jérusalem

Joachim mourut avant la prise de la ville. C'est sous le règne de son fils, Jéchonias, que Nabuchodonosor II parvint à prendre Jérusalem. Il déporta à deux occasions (597 et 587 av. J.-C.) sa population vers Babylone, ce qui dépeupla

LE TEMPLE DÉDIÉ À NINMAH. Déesse de la Terre et de la Fertilité, elle était également connue sous le nom de Ninhursag, la « dame de la montagne ». Illustration : on peut voir sur cette reconstitution la porte principale de l'enceinte, flanquée de deux grandes tours, et les murs en saillie typiques des bâtiments religieux mésopotamiens.

Les trois fabuleux palais de Nabuchodonosor II

Fin stratège militaire, Nabuchodonosor II était également un souverain obnubilé par la splendeur architecturale de sa capitale. Il entreprit en conséquence de grands travaux de reconstruction et d'embellissement des bâtiments publics, des temples et des palais.

Nabuchodonosor II rénova les temples, les sanctuaires et les complexes religieux (comme la célèbre porte d'Ishtar et sa voie processionnelle). Il s'occupa aussi de faire restaurer des canaux, paver des rues et reconstruire des forteresses et des monuments. Il doit toutefois sa célébrité à ses palais, splendides résidences royales. Le plus important était le palais sud, un immense complexe organisé comme une citadelle, où se trouvaient la salle du trône, le harem et les appartements du roi. Le palais nord, dont la construction avait débuté sous Nabopolassar, se trouvait en dehors des limites des remparts intérieurs et contenait un petit musée. Enfin, le palais d'été, deuxième bâtiment commandé par Nabuchodonosor II, se situait à l'extrême nord de la ville, près du fleuve Euphrate. Certains historiens ont supposé que s'y trouvaient peut-être les fameux jardins suspendus de Babylone, offerts par le roi à son épouse Amytis. Illustration : une gravure romantique du XIXe siècle représentant les jardins suspendus de Babylone.



presque entièrement la capitale et le royaume de Juda. Cette opération est consignée, sans aucun détail, dans les *Chroniques de Babylone*, qui la mentionnent laconiquement, comme une simple conquête de plus. En revanche la Bible, en raison de l'énorme importance que cet épisode eut pour le peuple juif, la narre avec minutie.

Les troupes de Nabuchodonosor II guerroyèrent encore dix ans dans le Levant. Le pharaon Amôsis ne voulait pas renoncer au contrôle de cette zone qui protégeait l'Égypte contre les invasions des peuples orientaux. Mais les Babyloniens mirent ses armées en déroute. Ces derniers matèrent également la révolte de Tyr au prix de trois ans de siège. Un traité imposa à la ville un gouverneur babylonien ; elle passait sous contrôle de l'empire, sans pourtant lui être assimilée. La soumission des cités phéniciennes de la côte méditerranéenne est attestée par l'édit de Nabuchodonosor en vertu duquel il se déclarait propriétaire de toute la forêt de cèdres du Liban. Il entreprit des travaux d'amélioration des routes reliant les cédraies à l'Euphrate. Nabuchodonosor fluidifia, ce faisant, le transport du précieux bois jusqu'à Babylone, devenue capitale impériale.

Populations en détresse

Nabuchodonosor II contrôlait alors un immense territoire, des monts Zagros jusqu'aux portes de l'Égypte. Mais au nord de cet empire, la menace représentée par les Mèdes s'intensifiait. Ces derniers, menés par Cyaxare, s'étaient en effet avancés jusqu'à la Cappadoce, menaçant la Lydie. Le roi de Babylone joua le rôle d'arbitre dans le conflit. Il fixa la frontière entre les deux États sur le fleuve Halys. On pouvait prévoir que les Mèdes ne s'arrêteraient pas là. Mais Nabuchodonosor II mourut avant de voir la chute de Babylone.

Après la chute de l'Assyrie et les campagnes de Nabuchodonosor, l'Empire néo-babylonien était pratiquement constitué, sans possibilité d'expansion. Un ferme pacte avec les Mèdes garantissait une stabilité relative. Si les récits des victoires de l'Empire néo-assyrien, destinés à propager la terreur, abondaient en détails horrifiques, les



inscriptions des rois néo-babyloniens restent analytiques. Elles s'attardent davantage sur les fondations de palais ou de temples. Nabuchodonosor consacra en effet un grand soin à l'agrandissement et à l'embellissement de sa capitale, Babylone.

Il serait toutefois erroné de croire que la situation au Moyen-Orient s'améliora sous l'Empire néo-babylonien. Elle restait aussi désastreuse que durant l'hégémonie assyrienne. Les déportations de centaines de milliers de personnes eurent de graves répercussions sur la démographie de la région. De nombreuses villes se retrouvèrent presque dépeuplées, voire entièrement détruites par un conflit armé. Les champs furent abandonnés en raison de la surexploitation des ressources. De manière générale, la population était épuisée par l'interminable succession de batailles, de morts et d'exactions perpétrées par les diverses puissances belligérantes. Les multiples splendeurs de la Babylone de Nabuchodonosor II ne suffirent pas à la rassurer. L'immense majorité de la population ne les connaissait en effet que par ouï-dire.

Les successeurs immédiats de Nabuchodonosor II se virent plongés dans de sanglantes luttes de pouvoir au sein même de la dynastie régnante, ce qui amena à sa chute. Son fils Amel-Marduk, régna à peine deux ans (562-560 av. J.-C.), car il fut assassiné par son beau-frère Nériglissar. Pendant les quatre ans que dura son règne, ce dernier entreprit certaines reconstructions de temples à Babylone et lança même une campagne contre la Cilicie. À sa mort, en 556 av. J.-C., Labashi-Marduk, son fils âgé de dix ans à peine, lui succéda sur le trône. Mais il s'y maintint moins d'un an : il fut assassiné par des conspirateurs, lesquels lui substituèrent Nabonide, un noble qui devint ainsi le tout dernier roi de Babylone (556-539 av. J.-C.).

La figure de Nabonide eut une importance particulière. Pour justifier son accession illégitime au trône et s'attirer les faveurs des dieux, des prêtres et de la société, il consacra une grande partie de son règne à restaurer et édifier de nombreux temples dans tout l'empire. Dans l'une de ses inscriptions, il relate l'une

PORTE D'ISHTAR. C'était la plus imposante des huit portes que comptait la ville de Babylone du temps de Nabuchodonosor II. Elle donne accès à la grande voie processionnelle, menant au temple de Marduk. Porte et voie étaient décorées de centaines de créatures mythologiques de la religion babylonienne. Illustration : une maquette de la porte et de la voie qui y mène (Vorderasiatisches Museum, Berlin).

SOUVERAINS DE L'EMPIRE NÉO-BABYLONIEN

626-605 av. J.-C.
Nabopolassar D'origine chaldéenne, il fut gouverneur, obtint l'indépendance après la chute de l'Assyrie et fonda l'Empire néo-babylonien.

605-562 av. J.-C.
Nabuchodonosor II Il parvint à étendre et à consolider l'Empire néo-babylonien et à faire de Babylone la ville la plus importante de Mésopotamie.

562-560 av. J.-C.
Amel-Marduk Il gouverna deux ans à peine avant d'être assassiné par son beau-frère Nériglissar. Il libéra le roi juif Joachim.

560-556 av. J.-C.
Nériglissar Il ourdit la conspiration visant à chasser Amel-Marduk du pouvoir, mais mourut seulement quatre ans plus tard.

556 av. J.-C.
Labashi-Marduk Il ne régna que deux mois, avant d'être renversé par une coalition de hauts dignitaires babyloniens et remplacé par Nabonide.

556-539 av. J.-C.
Nabonide Le dernier roi de Babylone vouait un culte particulièrement intense au dieu de la Lune, Sin. Sous son règne, Babylone passa aux mains de Cyrus II le Grand.

de ces somptueuses restaurations : « Dans le même temps, l'Egipar [à Ur], l'enceinte sacrée dans laquelle se déroulaient les rites de la prêtresse suprême, était abandonné et était devenu un tas de ruines ; à l'intérieur poussaient les palmiers et un verger. J'élaguai les arbres, enlevai les décombres des ruines, examinai l'intérieur du temple, et le terrain de ses fondations devint visible. »

Cyrus II, figure légendaire

Pendant ces travaux, Nabonide trouva des traces de fondations de temples, érigés à la lointaine époque sumérienne, de même que d'autres vestiges d'époques révolues, auxquels il rendit également hommage. Il put ainsi revendiquer ses liens avec les monarchies déjà millénaires de Sumer et d'Akkad : « J'étudiai avec soin les vieilles tablettes d'argile et de bois et je fis exactement ce qui se faisait jadis. Je fabriquai une stèle, ses dépendances et son trousseau ; j'y apposai toutes les inscriptions nécessaires et j'offris tout cela à mon dieu et à ma déesse, Sin et Ningal. » Parmi tous les dieux, il avait une inclination particulière pour le dieu de la Lune, Sin. Sa mère, originaire de la ville de Harran (en Syrie septentrionale), avait en effet été, avant son installation à Babylone, prêtresse d'un temple consacré à cette divinité. Cette fervente dévotion pour Sin, au détriment du dieu principal, Marduk, contribuerait à coûter son trône à Nabonide le mal aimé.

Toutefois, le dernier roi de Babylone dut principalement sa chute à l'émergence d'une nouvelle puissance au Moyen-Orient : l'Empire perse. Il était né au même moment que l'Empire mède, mais plus au sud du territoire iranien, dans le Fars. Les Perses s'établirent dans un premier temps en tant qu'ensemble de tribus indépendantes placées sous l'autorité des derniers rois élamites. Ils profitèrent de la destruction de l'Élam par le roi Assurbanipal pour consolider leur position et devinrent une unité politique forte. Au cours de leur première époque, ils restèrent dans la zone d'influence des Mèdes. Ces derniers ne tardèrent pourtant pas à considérer d'un œil méfiant l'essor de leurs voisins. Pour prévenir une éventuelle menace perse, le roi mède Astyage décida de conclure une alliance plus étroite via le mariage de sa fille et du roi perse Cambyse Ier. De leur union naquit celui qui allait bientôt devenir le nouveau seigneur du Moyen-Orient et laisser son nom dans l'histoire, Cyrus II le Grand.

Comme celles d'autres personnages célèbres de l'Antiquité (Sargon d'Akkad, Moïse, Romulus et Remus, etc.), la naissance de Cyrus II est nimbée d'un halo de légende. D'après Hérodote, alors que sa mère était enceinte, le père de celle-ci, le roi mède Astyage, fit deux rêves prémonitoires : ses sages y laissaient entendre que le fruit des entrailles de sa fille allait dominer toute l'Asie et devenir le nouveau seigneur des Mèdes et des Perses. Atterré par cette prémonition, Astyage ordonna que l'enfant soit assassiné dès sa naissance. Mais le général à qui il donna cet ordre ne put accomplir un acte aussi abominable et s'en déchargea sur un berger. Ce dernier apporta le bébé à sa femme et lui révéla la mission qui venait de lui être confiée. Venant de mettre au monde un enfant mort-né, elle échangea les enfants et remit le cadavre de son fils comme preuve irréfutable de la mort du petit-fils d'Astyage. C'est ainsi qu'elle sauva la vie du futur Cyrus II le Grand.

Que ces événements soient authentiques ou qu'ils appartiennent à la légende, il n'en demeure pas moins que Cyrus succéda à son père en 559 av. J.-C. et affermit son pouvoir depuis le palais de Pasargades, la première

Cyrus II le Grand, « libérateur » de Babylone

Le Perse Cyrus II devint le monarque le plus puissant du Proche-Orient lorsqu'il unifia les couronnes perse et mède au cours du VIe siècle avant J.-C. Il permit aux Babyloniens d'enfin se défaire d'une monarchie devenue impopulaire.

Lorsqu'il entra dans Babylone en 539 av. J.-C., Cyrus II fut perçu davantage comme un libérateur que comme un conquérant. De fait, il ne se serait jamais emparé de l'Empire néo-babylonien, alors sous le règne de Nabonide (556-539 av. J.-C.), sans la complicité d'une bonne partie de l'aristocratie sacerdotale et militaire locale. La population, mécontente d'un roi perpétuellement absent et peu sensible aux traditions religieuses séculaires de la ville, lui manifesta de la sympathie. La communauté juive de Babylone, elle aussi, considéra Cyrus II comme un libérateur, satisfaite que le nouveau monarque lui donnât l'autorisation de retourner à Jérusalem. Illustration : tombeau de Cyrus II le grand à Pasargades, la première capitale de l'Empire perse achéménide. Il s'agit d'une construction rappelant un édicule avec un toit à double pente, inspiré par l'art grec d'Asie Mineure. Alexandre le Grand aurait visité le tombeau après avoir vaincu la Perse en 330 av. J.-C.



capitale de la dynastie perse. Il reçut alors un appel à l'aide de Nabonide. Désireux de reconstruire le temple de Sin à Harran, ville aux mains du roi mède et grand-père de Cyrus II, Astyage, le Babylonien avait besoin du soutien militaire du Perse. Cyrus II répondit favorablement à la demande. Il désobéit ainsi à son grand-père, qui avait interdit que quiconque aidât Babylone. Cyrus II saisit ce prétexte pour prendre son indépendance vis-à-vis de son aïeul et par la même occasion des Mèdes.

L'ascension des Perses

Hérodote raconte également qu'Arpage, un général mède brouillé avec son monarque, écrivit une lettre au roi perse dans laquelle il l'incitait à se rebeller : « Faites en sorte que vos Perses s'arment et venez avec eux combattre le royaume Mède, assurez bien votre expédition car tous [les Mèdes], abandonnant Astyage et se rangeant à vos côtés, essaieront de le renverser. Tout est prêt ; faites ce que je vous dis, le plus tôt sera le mieux. » Cela suffit à Cyrus, qui, comme le narre encore Hérodote, « prit la parole pour présenter ses desseins aux Perses, et leur dit : "Courage, amis, obéissez-moi et retrouvez votre liberté […] car je ne vous considère en rien inférieurs aux Mèdes, et surtout pas en ce qui concerne la guerre ; soulevez-vous donc contre Astyage sans plus attendre." » Ainsi débuta l'affrontement entre le grand-père et son petit-fils, entre Mèdes et Perses. Finalement, « après trente-cinq ans de règne Astyage fut déposé […] et les Perses, avec Cyrus à leur tête, se libérèrent du joug mède et commencèrent à régner sur toute l'Asie ». Cette fois, Cyrus II (559-530 av. J.-C.) devint l'unique seigneur du tout jeune Empire perse.

Après son succès face aux Mèdes, il parvint à conquérir le royaume de Lydie, alors aux mains du roi Crésus, allié de Babylone. De là, il s'empara du reste des villes d'Anatolie. La disparition de ces États situés au nord et à l'ouest de Babylone laissa l'empire de Nabonide vulnérable face à la menace perse. Cyrus II se distinguait par sa bienveillance envers les peuples

Le déclin des empires locaux à l'arrivé des Mèdes et des Perses

Depuis leur installation sur le plateau iranien quelque cinq siècles auparavant, les Mèdes et les Perses n'avaient pas franchi les monts Zagros. Leur irruption sur le devant de la scène mésopotamienne, à l'aube du vie siècle av. J.-C., entraîna la chute définitive des empires locaux. Pour la première fois, la Mésopotamie était dirigée par un peuple non autochtone.

Les reliefs conservés de la salle d'accès à l'Apadana (salle d'audiences) de Persépolis, la capitale achéménide fondée par Darius Ier le Grand (522-486 av. J.-C.), montrent les représentants de vingt-trois peuples tributaires de l'Empire perse dans une longue procession, s'apprêtant à présenter leurs offrandes. Chacun d'entre eux est parfaitement différencié et caractérisé par ses particularités physiques, sa tenue ou les biens qu'il apporte. On reconnaît des Arabes, des Babyloniens, des Élamites, des Arméniens, des Lydiens, des Assyriens, des Mèdes, des Parthes, des Syriens et bien d'autres. Illustration : à droite, un fragment de ces reliefs montre les ambassadeurs babyloniens, vêtus d'une tunique et coiffés de calottes coniques ornées d'un pompon, apportant leurs tributs au roi achéménide : écuelles, vêtements et un taureau. À gauche, un Mède muni d'une courte épée fait une offrande au roi achéménide. Fragment d'un relief issu de l'apadana (salle du trône) de la ville de Persépolis (Musée national, Téhéran).



assujettis à son autorité : il respectait la liberté de culte et la culture de chacun, refusait la torture gratuite et l'imposition excessive… Las des méthodes cruelles des conquérants ultérieurs, les peuples le recevaient à bras ouverts.

La prise de Babylone

Pendant ce temps, la situation à Babylone s'aggravait. Nabonide abandonna la ville pendant cinq ans pour se retirer dans le temple de Sin, à Teima, en Arabie. Non seulement il confiait son peuple à son fils inexpérimenté, Balthasar, mais il le frustrait de la plus importante des fêtes en son honneur, le Nouvel An. Lassés d'un roi souvent absent et obsédé par un dieu étranger, les Babyloniens ouvrirent les portes à Cyrus II, en 539 av. J.-C. Nabonide revint de Teima, mais ne put qu'assister à la mise en déroute des rares troupes babyloniennes qui lui étaient restées fidèles.

Cyrus II entra dans Babylone, où il fut accueilli comme un véritable libérateur. La *Chronique* de Nabonide raconte : « Le troisième mois d'*arahsammu* [octobre-novembre], Cyrus entra dans Babylone. Les rues se remplirent. La paix régnait dans la ville tandis que Cyrus saluait toute Babylone. Tous les habitants de Babylone, ainsi que tout le pays de Sumer et d'Akkad avec leurs princes et leurs gouvernants s'inclinèrent face à lui et baisèrent ses pieds, heureux qu'il ait reçu la royauté. Ils vénérèrent son nom. »

De sévères affrontements entre Perses et Babyloniens se déroulèrent dans la ville d'Opis, au sud de la Bagdad actuelle. C'est là que mourut Balthasar, le fils de Nabonide, qui n'eut jamais le loisir de régner. Le roi déchu y fut capturé. Il passerait le restant de ses jours en exil, prisonnier de son vainqueur Cyrus II. Ce dernier ternirait encore sa réputation dans le *Cylindre de Cyrus*, inscription de fondation gravée sur argile où il évoque sa victoire. Babylone et tout le Moyen-Orient intégrèrent l'Empire perse qui, sous le règne des Achéménides, les descendants de Cyrus, allait écrire une nouvelle page de l'histoire de la Mésopotamie.



La passionnante histoire commencée au Néolithique, marquée par la naissance des premières civilisations urbaines au IVe millénaire av. J.-C., touchait à sa fin. Certes les villes mésopotamiennes continuaient d'exister. Ou plutôt, elles survivaient, car elles avaient perdu leur indépendance. Elles allaient dès lors, et pour toujours, être gouvernées par des empires basés loin du Tigre et de l'Euphrate. Elles subiraient successivement la domination de l'Empire perse de Cyrus II et des Achéménides, de l'Empire grec d'Alexandre le Grand, de l'Empire romain, puis des empires perses des Parthes et des Sassanides, jusqu'à la conquête musulmane au VIIe siècle.

L'héritage de la Mésopotamie

Ne disposant plus d'aucun pouvoir, les Mésopotamiens n'ont pas participé politiquement à ces étapes historiques. Ils en restaient les témoins passifs. Cela n'empêche pas que les profondes traces de leurs cultures restaient présentes dans les nouvelles nations : la religion, l'art, la littérature, les connaissances scientifiques, l'architecture et l'habitat en étaient imprégnés.

Aujourd'hui encore, la culture contemporaine, orientale ou occidentale, s'appuie, sans en avoir réellement conscience, sur leurs apports. Chaque fois que nous parcourons une ville, écrivons une lettre, entrons dans une bibliothèque ou lisons un horoscope, nous reproduisons des actions accomplies pour la première fois par les Sumériens, les Akkadiens, les Assyriens ou les Babyloniens. Mais ce n'est pas tout : lorsque nous lisons le mythe biblique du Déluge, nous nous plongeons en fait dans une partie de *L'Épopée de Gilgamesh* ; lorsque nous contemplons la représentation d'un ange ou d'un démon dans une église, nous sommes en face, en réalité, d'un génie assyrien ; et lorsque nous consultons notre montre, nous utilisons le système sexagésimal sumérien de mesure du temps. Ainsi, en dépit des siècles qui nous en séparent, les cultures mésopotamiennes constituent une partie très importante de notre histoire et de notre culture. Nous sommes bel et bien les héritiers de ce lointain et fascinant berceau de la civilisation. ■



Babylone la magnifique

Les rois babyloniens cherchèrent à faire de leur ville le centre spirituel et culturel de la Mésopotamie. Nabuchodonosor II y réussit avec éclat. Avec lui, Babylone devint une splendeur.

Babylone, la force des cieux… Babylone, la ville où le luxe est inépuisable… Babylone, la ville qui unit le ciel et le monde terrestre… Babylone, la ville qui anéantit ses ennemis… Babylone, la ville sainte… Ce ne sont là que quelques-uns des cinquante et un qualificatifs de Babylone employés dans l'une des cinq tablettes composant la série intitulée *Tintir*, réalisée à la fin du IIe millénaire av. J.-C. Cette œuvre, véritable carte topographique babylonienne, décrit en détail les principaux monuments religieux de la ville. Quarante-trois temples et cinquante-cinq chapelles y sont mentionnés, sans compter les fortifications, les portes, les quartiers, les rues, les ponts, les canaux ainsi que les autres constructions. D'autres textes et des découvertes archéologiques complètent la documentation. L'ensemble est suffisamment riche pour donner une idée précise de ce à quoi pouvait ressembler la ville la plus célèbre de l'Antiquité.

Tout au long de son règne, Nabuchodonosor II la rénova et l'embellit abondamment.

Les deux villes

Il faut tout d'abord distinguer la ville intérieure de la ville extérieure. La première, formée d'un rectangle d'environ 1,5 par 2,5 kilomètres, occupait une surface totale de 375 hectares. Elle était divisée en deux parties par l'Euphrate, qui coulait au cœur de la cité. Le fleuve, qui avait favorisé la prospérité de la ville, la protégeait aussi.

La moitié orientale, la plus ancienne, datait de la deuxième moitié du IIIe millénaire av. J.-C. Un pont la reliait à la seconde, une extension dont on ignore la période précise de réalisation. Un imposant système de défense protégeait la ville intérieure. Un double mur d'enceinte de 8 kilomètres de long l'encerclait. Il se composait d'une première muraille intérieure de 6,5 mètres de large, connue sous le nom d'Imgur-Enlil, doublée à 7,20 mètres de distance d'une autre muraille, baptisée celle-ci Nemetti-Enlil, d'une largeur de 3,5 mètres. À 20 mètres de cette dernière, fut ensuite creusée une fosse de 80 mètres de large pourvue d'un autre mur encore.

Ainsi, la largeur totale des défenses dela ville intérieure dépassait 100 mètres, ce qui en faisait probablement le plus grand système de défense jamais construit autour d'une ville. Nabuchodonosor II créa la ville extérieure. La majeure partie du nouvel espace était occupée par les faubourgs ; à l'exception de l'extrême nord, où le roi fit construire un palais d'été. Nabuchodonosor II fit également édifier de nouvelles fortifications dans la partie orientale. Ces dernières atteignaient un périmètre de 63 mètres. Cet agrandissement notable fit passer la surface totale de la ville à quelque 1 000 hectares.

Ces immenses fortifications pouvaient être franchies par huit portes, deux sur chacun des quatre côtés de la ville. Sept d'entre elles rendaient hommage à des divinités : Ishtar, Marduk, Zababa, Urash, Shamash, Adad mais également Enlil. La huitième, la porte supérieure, côté ouest, était dédiée au roi. Quatre de ces portes ont été retrouvées : celles de Marduk, de Zababa, d'Urash et la plus célèbre de toutes, celle d'Ishtar, à propos de laquelle il existe un témoignage vibrant du grand Nabuchodonosor II : « Je suis Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, roi de Babylone. J'ai construit la porte d'Ishtar avec des briques vernissées de couleur bleue pour Marduk, mon seigneur… » Certes, le bâtisseur pouvait légitimement s'en montrer très fier.

DÉCORATION POLYCHROME. Peinture murale de la salle du trône de Nabuchodonosor II dans son palais de Babylone (musée de Pergame, Berlin).

BABYLONE EN QUELQUES DATES

1792 av. J.-C.
Le roi et la loi. Le règne de Hammourabi, le roi passé à la postérité grâce au code juridique qui porte son nom, commence à Babylone.

605 av. J.-C.
L'âge d'or. Après la domination assyrienne, Babylone vit une époque de splendeur sous le règne de Nabuchodonosor II, fondateur de l'Empire néo-babylonien.

539 av. J.-C.
Arrivée des Perses. Le roi Cyrus II le Grand profite de la crise de l'Empire néo-babylonien de Nabonide et conquiert Babylone.

331 av. J.-C.
La chute de Darius. Alexandre le Grand entre à Babylone après avoir vaincu le roi perse Darius III lors de la bataille de Gaugamèles. Il y établit la capitale de son empire.



FIGURES MAGIQUES. Figure néo-babylonienne d'un animal dédié à un dieu ou à une déesse. VIIe-VIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

Les jardins suspendus de Babylone… ou de Ninive ?

Parmi les Sept Merveilles du monde antique, les jardins suspendus de Babylone sont sans doute celle qui a provoqué le plus de polémiques. Ont-ils réellement existé, et si oui, où se trouvaient-ils ? Les indications de divers auteurs classiques laissent penser qu'ils auraient été conçus par Nabuchodonosor II pour son épouse, qui se languissait des jardins perses. Ils auraient, semble-t-il, été « suspendus » via un système de terrasses, et situés dans le palais du roi. L'archéologue Robert Koldewey, lors de ses fouilles, crut identifier leur emplacement dans l'aile nord-est de ce bâtiment, mais cette hypothèse est aujourd'hui rejetée. En réalité, de nombreux historiens nient leur existence même, car il n'en est fait état dans aucun des textes de Nabuchodonosor relatifs à ses constructions. Bien sûr, des sources indirectes (certains auteurs grecs en particulier) en font état. Et les reliefs assyriens présentent les jardins comme un élément habituel des palais. On trouve des représentations de jardins suspendus dans le palais du roi Sennachérib. C'est d'ailleurs ce qui incite aujourd'hui de nombreux experts à penser que les jardins suspendus de Babylone se trouvaient en fait à Ninive et étaient l'œuvre de Sennachérib.



LES JARDINS D'ASSURBANIPAL. Sur les reliefs du palais d'Assurbanipal à Ninive on peut admirer, comme sur le fragment présenté ci-dessus, divers espaces plantés d'arbres. VIIe siècle av. J.-C. (British Museum, Londres).

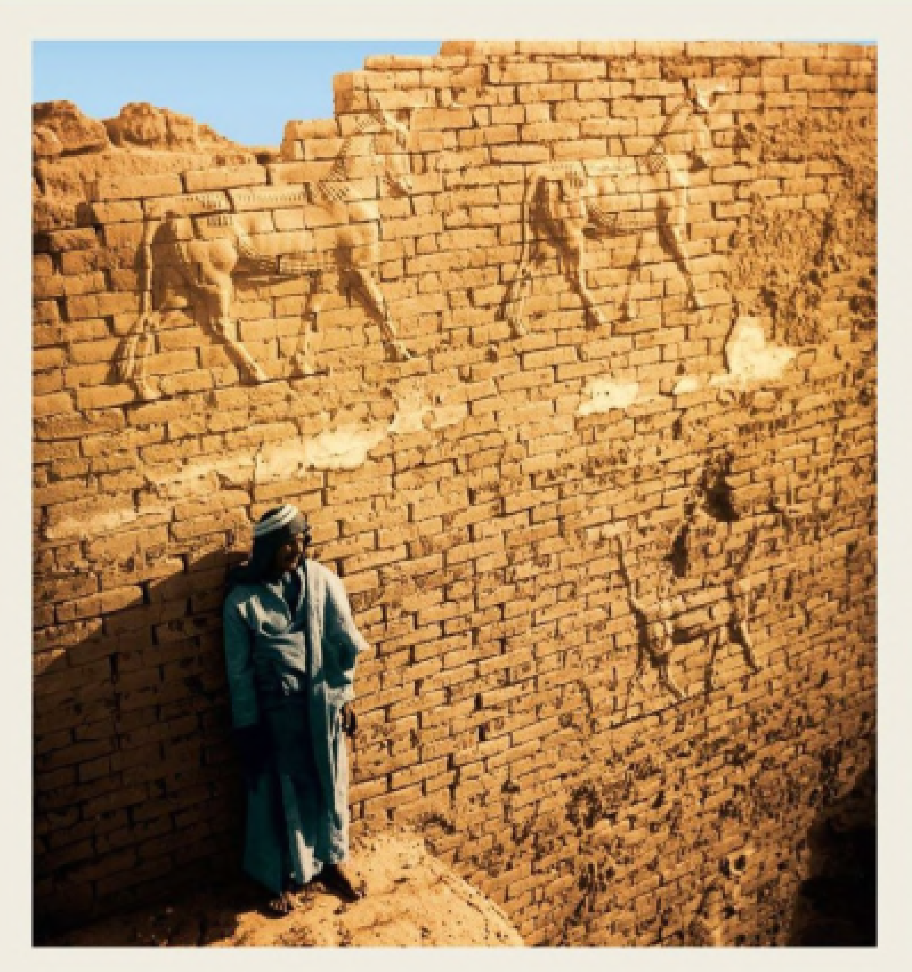
1 LA VOIE PROCESSIONNELLE. Cette longue avenue, flanquée de part et d'autre de murs décorés de lions et de motifs floraux, menait au palais d'Esagila, via la porte d'Ishtar.

2 LA PORTE D'ISHTAR. C'était l'une des huit portes qui permettaient de franchir les remparts. Elle devint, avec la voie processionnelle, le monument le plus représentatif de la splendeur de Babylone.

3 L'ESAGILA. Dans ce temple, on célébrait quotidiennement le culte de Marduk, dieu tutélaire de Babylone. C'était le centre névralgique de la ville, avec l'Etemenanki et sa ziggourat, la mythique tour de Babel.

4 LES FORTIFICATIONS. Elles faisaient partie des Sept Merveilles du monde. On estime qu'elles formaient le plus grand système de défense d'une ville dans le monde antique.

5 LES JARDINS. Sur cette représentation classique de la ville, les jardins sont situés sur l'emplacement que leur a attribué l'archéologue Robert Koldewey, entre le palais royal et l'Euphrate.



La fabuleuse découverte de Robert Koldewey

Historien d'art et archéologue, Robert Koldewey *(photographie ci-dessous)* commença les fouilles de la ville mythique de Babylone le 26 mars 1898, sur un site connu par les Arabes sous le nom d'el-Kasr, « le Château ». Il découvrit d'abord les murs de la grande voie processionnelle. Plus tard, il mit au jour les ruines du temple de Ninmah, de la porte d'Ishtar, de l'Esagila et du secteur des palais, dont celui de Nabuchodonosor, où il crut pouvoir situer les célèbres jardins suspendus. Illustration : l'un des murs de la porte d'Ishtar, dans l'état où le découvrirent les archéologues.



Située à l'extrême nord de la cité et encastrée dans le double rempart de la partie intérieure, la porte d'Ishtar jouissait d'un fort prestige : cette porte était empruntée, pendant le festival du Nouvel An, par la statue du dieu Marduk, le saint patron des Babyloniens. La procession suivrait l'Ayibursh abu (voie processionnelle de Marduk).

D'une largeur totale de 48 mètres, elle avait un triple accès. La hauteur des deux imposantes tours qui la flanquaient reste encore inconnue, mais on suppose qu'elle devait dépasser 20 mètres. Elle fut construite en briques cuites et modelées en forme de dragons et de taureaux, symboles respectifs des dieux Marduk et Adad, et son édification connut plusieurs étapes. Pendant la première phase, les briques étaient modelées mais pas polychromées. Plus tard, au contraire, on les peignit sans les modeler. La troisième phase, menée à bien sous Nabuchodonosor II, combina finalement les deux méthodes : les briques furent à la fois modelées en relief et polychromées avec des émaux de différentes couleurs. Le roi l'explique d'ailleurs lui-même : « […] je fis faire de nouvelles portes avec des briques de terre bleue ornées de splendides taureaux et dragons. »

L'avenue de Marduk

Une fois cette spectaculaire porte franchie, on accédait à la voie processionnelle de Marduk. Non moins étonnante, cette dernière constituait l'artère principale de la ville dans sa moitié orientale. Disposée sur un axe nord-sud, longue de presque 1 kilomètre et large de 20 à 24 mètres, cette avenue reliait la porte d'Ishtar aux principaux bâtiments de la ville : le palais royal, le temple haut (ziggourat) et le temple bas de Marduk, au sud. Comme la porte d'Ishtar, elle s'ornait de briques émaillées et de bas-reliefs. Les motifs représentaient non plus des dragons et des taureaux, mais des lions cette fois, animaux qui symbolisaient la déesse Ishtar.

Cette impressionnante avenue ne se distinguait pas uniquement par son aspect monumental, mais aussi par le travail requis pour la préparation de sa surface. Celle-ci a été réalisée en superposant trois couches différentes : une d'argile, une de sable, une de gravats. Par-dessus, un pavage de briques de terre cuite prises dans de l'asphalte lui conférait solidité et stabilité. Le dernier pavage était formé de deux types de pierres : des pierres calcaires occupant le milieu de la chaussée ; des pierres rougeâtres issues de la Syrie du Nord, placées sur les côtés, tel un trottoir, 15 centimètres au-dessus du pavage en pierres calcaires. Une inscription commémorative de Nabuchodonosor II

Taureaux, lions et dragons

Les extraordinaires constructions de la Babylone de Nabuchodonosor II étaient décorées de briques modelées et émaillées caractéristiques qui composaient des figures représentant les animaux symboliques des principaux rois de la ville.





LES TAUREAUX OU AUROCHS. Si la voie processionnelle s'ornait de lions, la superbe porte d'Ishtar abondait en représentations de taureaux. C'était l'animal symbolique d'Adad, dieu des Cieux et des phénomènes atmosphériques. À ce titre, Adad portait une lourde responsabilité : assurer la fertilité de la terre. Appelé Ishkur dans les textes sumériens, il était un dieu souverain en haute Mésopotamie.

LES SERPENTS FURIEUX. En alternance avec les dragons, un autre animal apparaît sur la porte d'Ishtar : un être hybride à tête de serpent et au corps de reptile, aux pattes antérieures de félin et postérieures de rapace, connu sous le nom de *mushhushshu*, « serpent furieux ». Il représentait le dieu tutélaire de Babylone, Marduk, ainsi que son fils Nabu, dieu de la Science et de la Sagesse.

légitime et glorifie son autorité : « Je suis Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, roi de Babylone. J'ai construit la magnifique voie de procession de mon grand seigneur Marduk avec des pierres de la montagne. Marduk, mon seigneur, donne-nous la vie éternelle ! »

Une conception innovante

Chaque porte donnait pareillement sur une avenue, qui croisait de nombreuses rues secondaires, formant un entrelacs urbain de forme orthogonale. Ainsi étaient définis des blocs d'habitations carrés de 40 mètres sur 80. Cette structure préfigurait le modèle en damiers, créé par le Grec Hippodamus un siècle plus tard et qu'on appelle aujourd'hui « hypodamique ».

Les blocs de logements étaient organisés en plusieurs quartiers. Le plus ancien et le plus sacré d'entre eux, où se concentraient les principaux bâtiments religieux, avait été baptisé Eridu, du nom de la première ville de l'humanité d'après la tradition mésopotamienne. Cela reliait très clairement Babylone à l'origine du monde.

Au nord d'Eridu, se trouvait le quartier de Ka-dingirra, du nom de la ville à l'époque sumérienne, où avaient été édifiés le palais royal et la porte d'Ishtar. Là aussi transparaissait clairement le désir d'associer la dynastie chaldéenne aux Sumériens et aux origines de la civilisation mésopotamienne. Les autres quartiers de la partie orientale étaient Kullab, Shuanna et Te.eki, tandis qu'à l'ouest se trouvaient Lugalirra, Kumar et Tuba.

Les sources documentaires originales concernant les palais se limitent à des écrits royaux de type protocolaire. Les données dont disposent les historiens proviennent des études archéologiques. Il y eut trois palais royaux édifiés à Babylone pendant la période néo-babylonienne : le palais sud, le palais nord, construit par Nabuchodonosor II dans le but d'agrandir le premier et, plus au nord encore, à la limite des remparts extérieurs, le palais d'été, œuvre du même roi.

Le palais sud, qui fut édifié par Nabopolassar, agrandi et restauré par Nabuchodonosor II, est le plus vaste :



UNE RECONSTITUTION CONTROVERSÉE. Les ruines de Babylone, telles qu'on peut les voir sur l'avenue de Marduk. Cette recontitution sujette à polémique a été réalisée à l'époque de Saddam Hussein.

322 mètres sur 186. Il présente une curieuse forme trapézoïdale. En son centre, s'ouvraient cinq cours, réparties sur sa longueur, autour desquelles les chambres étaient disposées sur deux étages. Derrière la troisième cour se trouvait la salle du trône, un immense espace de 50 mètres sur 16, doté de murs de 6 mètres d'épaisseur. Cette salle, et probablement d'autres, était elle aussi décorée avec des briques modelées en relief et émaillées. Leur décoration, outre des palmiers et des frises de motifs floraux, arborait une rangée de lions. Ceux-ci se tenaient dans une attitude d'alerte et de protection du roi, la queue dressée, contrairement à ceux de la voie processionnelle, qui avaient la queue basse.

Sublimes temples

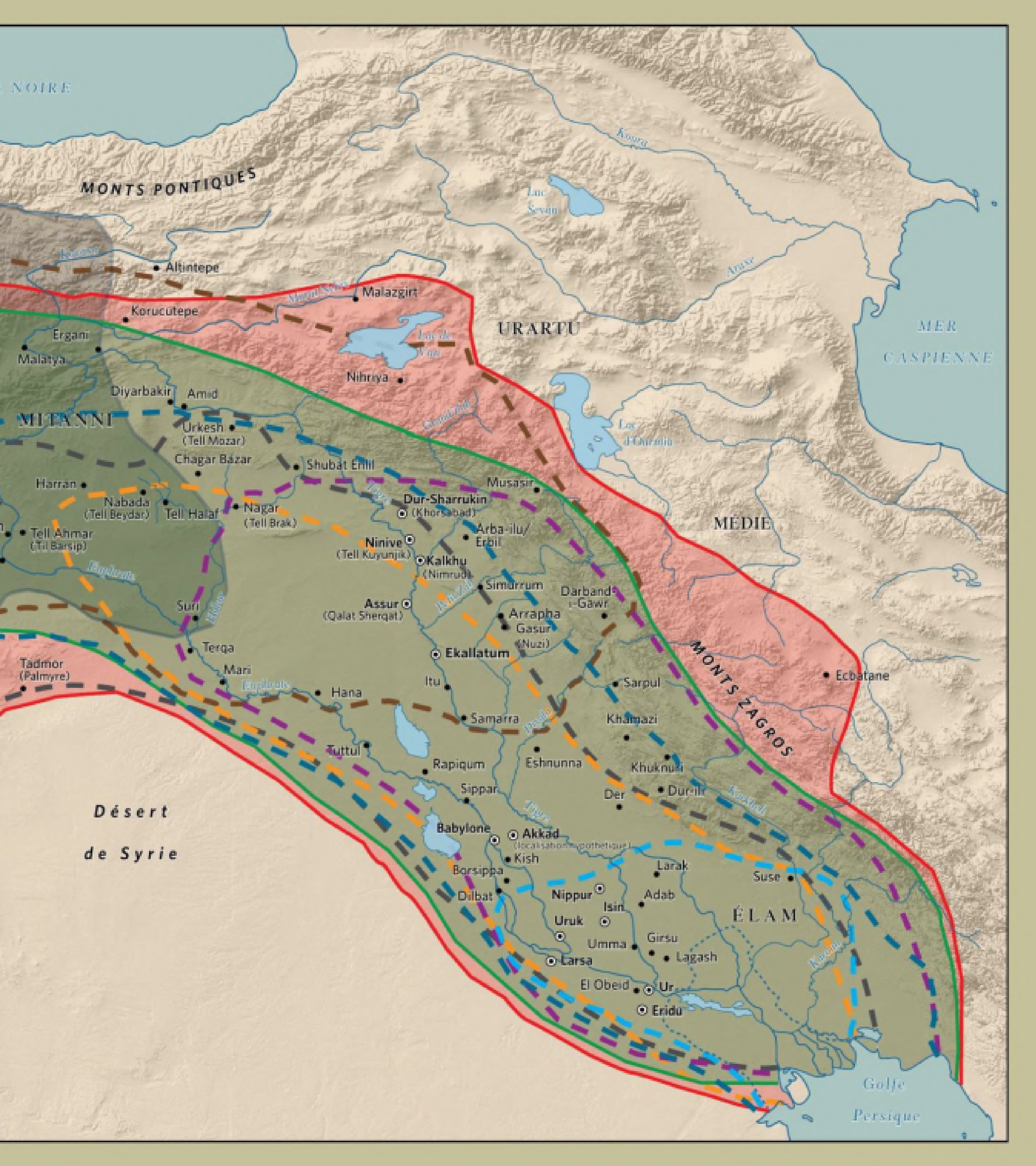
Sans aucun doute, les deux bâtiments les plus importants de Babylone sont toutefois le temple haut et le temple bas, tous deux dédiés au dieu tutélaire Marduk et situés dans le quartier d'Eridu. Le premier portait le nom d'Etemenanki, « Maison des Fondations du Ciel et de la Terre » ; l'autre, celui, non moins solennel, d'Esagila, « Maison du Haut Sommet ».

L'Esagila, mesurant 85,80 mètres sur 79,30 mètres, accueillait le culte quotidien de Marduk et de sa divine famille. L'Etemenanki, à quelque 80 mètres au nord, servait uniquement pour diverses cérémonies. Il comprenait une grande enceinte sacrée de forme rectangulaire de 406 mètres sur 456. Celle-ci abritait la ziggourat de Marduk, une imposante construction de 90 mètres sur 90 et haute de 60 mètres, d'après des recherches récentes. À son sommet se serait trouvé le temple où le dieu descendait chaque année au début du printemps pour célébrer la hiérogamie, le mariage sacré. Ce rite ouvrait traditionnellement une nouvelle année, pour qu'elle apporte fertilité et prospérité à la ville comme au pays.

L'Etemenanki jouait le rôle, très important, de catalyseur des forces cosmiques, ce qui faisait de Babylone le centre de l'Univers, d'où partait le nouveau cycle vital. Babylone cultivait cette image depuis l'époque de Hammourabi. Nabuchodonosor II, avec ses travaux de rénovation, la rendit plus ostentatoire. Sa ziggourat inspira le récit biblique de la tour de Babel dont les bâtisseurs, qui voulaient atteindre le ciel, furent rudement châtiés par Dieu pour s'être montrés trop ambitieux.

GRANDES CIVILISATIONS DU MOYEN-ORIENT




MER NOIRE
MONTS PONTIQUES
Kura
Lac Sevan
Araxe
Altintepe
Malazgirt
Korucutepe
URARTU
MER CASPIENNE
Ergani
Malatya
Lac de Van
Nihriya
Diyarbakir
Amid
MITANNI
Urkesh
(Tell Mozar)
Lac d'Ourmia
Chagar Bazar
Shubat Enlil
Harran
Musasir
Nabada
(Tell Beydar)
Tell Halaf
Nagar
(Tell Brak)
Dur-Sharrukin
(Khorsabad)
MÉDIE
Tell Ahmar
(Til Barsip)
Arba-ilu/
Erbil
Ninive
(Tell Kuyunjik)
Kalkhu
(Nimrud)
Euphrate
Simurrum
Darband-i-Gawr
Suri
Assur
(Qalat Sherqat)
Arrapha
Gasur
(Nuzi)
Terqa
Ekallatum
MONTS ZAGROS
Ecbatane
Tadmor
(Palmyre)
Mari
Itu
Sarpul
Hana
Samarra
Khamazi
Tuttul
Rapiqum
Eshnunna
Khuknuri
Sippar
Der
Dur-ilu
Désert
de Syrie
Babylone
Akkad
Kish
Larak
Suse
Borsippa
Dilbat
Nippur
Adab
Isin
Uruk
ÉLAM
Umma
Girsu
Larsa
Lagash
El Obeid
Ur
Eridu
Golfe
Persique

CHRONOLOGIE COMPARÉE (Pour les dates antérieures au milieu du IIe millénaire

MOYEN-ORIENT : des premières cités aux empires néo-assyrien et néobabylonien

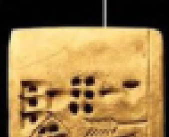
3700-2900 av. J.-C.

Âge du bronze ancien

- Période d'Uruk, la première ville du monde
- Consolidation et expansion du modèle de cité-État
- Premières cités-temples : Suse et Ninive
- Période Djemdet Nasr

Faits culturels :

- Invention de la roue et de la charrue
- Naissance de l'écriture pictographique primitive



2900-2750 av. J.-C.

Période du Dynastique archaïque I

- Développement de la civilisation sumérienne
- Premiers palais
- Cités-États indépendantes

Faits culturels :

- Apparition de l'écriture cunéiforme
- Remplacement du cuivre par le bronze

2750-2334 av. J.-C.

Période des Dynastiques archaïques II et III

- Mesannepada fonde la Ire dynastie d'Ur
- Création des premières cités sumériennes : Uruk, Eridu, Kish, Nippur, Umma et Lagash

Faits culturels :

- Étendard d'Ur
- Début du travail du fer en Anatolie

2350-2112 av. J.-C.

Empire akkadien

- Sargon Ier fonde l'Empire akkadien
- Naram-Sin, petit-fils de Sargon Ier, consolide et étend l'empire jusqu'au Zagros
- Des peuples indo-européens s'établissent en Iran et en Anatolie
- Les Goutéens conquièrent Akkad

Faits culturels :

- Tablettes du palais royal d'Ebla

ÉGYPTE ANCIENNE : du néolithique au Moyen Empire

3200-3000 av. J.-C.

Période prédynastique (Nagada III ou dynastie 0)

- Protoroyaumes de Haute-Égypte et de Basse-Égypte
- Monarques préhistoriques
- Dieu de l'époque : Seth et Horus

Faits culturels :

- Construction des premiers voiliers
- Écriture hiéroglyphique pictographique

3000-2686 av. J.-C.

Période thinite (Ire et IIe dynasties)

- Unification politique de la Haute et Basse-Égypte
- Narmer, premier pharaon de l'Égypte unifiée
- Règne du pharaon Djet, le « roi-serpent »
- Capitale : Abydos

Faits culturels :

- Palette de Narmer
- Premiers mastabas

2686-2181 av. J.-C.

Ancien Empire (IIIe-VIe dynasties)

- Règnes de Khéops, de Khéphren et de Mykérinos
- Des prêtres de Héliopolis fondent la Ve dynastie
- Instauration du culte de Rê
- Sous la VIe dynastie, le pouvoir central se désintègre

Faits culturels :

- Complexe funéraire de Saqqara
- Pyramides de Gizeh
- Momifications

2181-2055 av. J.-C.

Première période intermédiaire (VIIe-XIe dynasties)

- Le delta est occupé par des peuples asiatiques
- Basse-Égypte dynasties d'Héracléopolis (IX, X)
- Fondation de la dynastie thébaine (XI)



AUTRES CIVILISATIONS

3500-3000 av. J.-C.

- **Europe :** Tombes mégalithiques décorées à Newgrange, Irlande
- **Asie :** Élevage du ver à soie en Chine
- **Amériques :** Culture du maïs
- Premières céramiques (Équateur et Colombie)
- **Océanie :** Peintures rupestres des Aborigènes australiens

3000-2700 av. J.-C.

- **Europe :** Culture du Danube en Europe centrale
- Figurines en marbre des Cyclades, en Grèce
- Début de l'Âge du bronze en Grèce
- **Asie :** Premiers villages agricoles dans le Sud-Est asiatique
- **Amériques :** Culture du coton

2700-2300 av. J.-C.

- **Europe :** Usage intensif du bronze en Europe et en Asie
- **Asie :** Civilisation Harappa dans la vallée de l'Indus
- Céramique funéraire décorée en Chine
- **Amériques :** Fondation à Caral, au Pérou, de la cité la plus ancienne du continent américain
- Début de la civilisation mésoaméricaine

2300-2100 av. J.-C.

- **Europe :** Stonehenge atteint sa forme définitive
- Début de la civilisation minoenne en Crète
- **Asie :** Le passage d'une comète est enregistré pour la première fois en Chine
- **Amériques :** Débuts de la métallurgie au Pérou



av. J.-C., la chronologie dite « moyenne » a été retenue.)

2112-1650 av. J.-C.

IIIe dynastie d'Ur, époques paléo-assyrienne et paléo-babylonienne

- Ur-Nammu inaugure la IIIe dynastie d'Ur
- Apogée d'Isin et de Larsa
- Essor d'Assur
- Première dynastie babylonienne

Faits culturels :

- Construction de la première ziggourat d'Ur
- Hammourabi rédige son code juridique

1650-1450 av. J.-C.

Premier royaume hittite

- Affaiblissement du pouvoir assyrien
- L'Empire hittite contrôle la Syrie et la haute Mésopotamie
- Les Hittites conquièrent Alep et Babylone
- Grandeur et décadence du royaume du Mitanni

Faits culturels :

- L'alphabet phonétique

1450-1000 av. J.-C.

Empires hittite et médio-assyrien

- Tudhaliya Ier lance l'expansion hittite
- Les Assyriens affrontent les Hittites, soumettent le Mitanni et conquièrent le territoire de Babylone
- Bataille de Qadesh, Ramsès II affronte les Hittites
- Les peuples de la mer détruisent l'Empire hittite

1000-539 av. J.-C.

Empire néo-assyrien et Empire néo-babylonien

- Les Assyriens conquièrent l'Égypte et fondent l'Empire néo-assyrien
- Les Assyriens sont vaincus par les Babyloniens et les Mèdes
- Expansion maximale de l'Empire néo-babylonien
- Le roi perse Cyrus II conquiert Babylone, qui devient une province de son empire

2055-1650 av. J.-C.

Moyen Empire (XIe-XIVe dynasties)

- Montouhotep II réunifie le royaume et expulse les envahisseurs
- Conquête de la Crète, de la Nubie et du Soudan
- Capitale : Memphis

Faits culturels :

- Âge d'or de la littérature égyptienne

1650-1550 av. J.-C.

Deuxième période intermédiaire (XVe-XVIIe dynasties)

- Les Hyksos (XVe dynastie) conquièrent la Basse-Égypte et établissent leur capitale à Avaris
- Les XVIe et XVIIe dynasties, thébaines, contrôlent la Haute-Égypte
- Le roi thébain Kamôsis affronte les Hyksos

1550-1069 av. J.-C.

Nouvel Empire (XVIIIe-XXe dynasties)

- Amôsis inaugure le Nouvel Empire
- Succès militaires de Thoutmôsis. Aménophis III assure la stabilité du pays
- Sous Aménophis IV (Akhenaton), le culte d'Amon est abandonné au profit de celui d'Aton
- Apogée de Séti Ier, de Ramsès II et de Ramsès III

1069-664 av. J.-C.

Troisième période intermédiaire (XXIe-XXVe dynasties)

- L'Égypte est divisée en deux zones : l'une est sous le pouvoir du pharaon thanite Smendès Ier ; l'autre, qui correspond à la Nubie actuelle, est dirigée par le prêtre Hérihor
- L'Assyrie envahit et conquiert l'Égypte

2100-1700 av. J.-C.

- **Europe :** Construction du palais de Cnossos, en Crète
- **Asie :** Fondation des premières villes en Chine
- **Amériques :** Temple des Mains croisées, édifié par la culture Kotosh, près de Huánuco, au Pérou
- Construction du centre de cérémonie La Florida, au Pérou
- **Océanie :** Les Lapita, en provenance d'Indonésie, s'établissent en Mélanésie



1700-1500 av. J.-C.

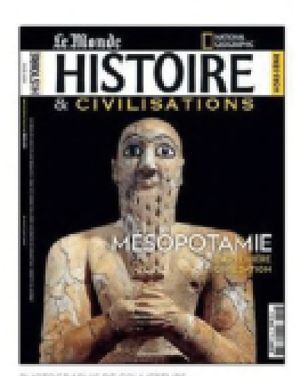
- **Europe :** Naissance de la civilisation mycénienne en Grèce
- Débuts de l'architecture cyclopéenne aux Baléares et en Sardaigne
- **Asie :** Premières formes de calligraphie chinoise
- Les Aryens détruisent la civilisation de la vallée de l'Indus et s'établissent dans le nord de l'Inde

1500-1000 av. J.-C.

- **Europe :** Début de la civilisation des Champs d'urnes
- Premières collines fortifiées en Europe de l'Ouest
- Les Étrusques arrivent en Italie
- **Asie :** Dynasties Shang et Zhou en Chine
- **Amériques :** Naissance de la civilisation olmèque au Mexique

1500-500 av. J.-C.

- **Europe :** Fondation de Rome
- Culture de Hallstatt en Europe centrale et occidentale
- Instauration de la démocratie à Athènes
- Premiers Jeux olympiques
- Mise en circulation des premières monnaies
- **Amériques :** Fondation de Monte Albán au Mexique
- **Asie :** Naissance de Confucius et de Bouddha



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : STATUE DE SHIBUM, CHEF DU CADASTRE, DÉDIÉE À SON ROI IKU-SHAMAGAN, ISSU DE MARI, 2455 AV. J.-C., MUSÉE NATIONAL DE DAMAS. © AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / A. DAGLI ORTI

MÉSOPOTAMIE : LA PREMIÈRE CIVILISATION

© RBA COLECCIONABLES, S. A.

Textes : Felip Masó (texte principal). Josep Marcé, Jaume Prat, Jesús Villanueva (textes complémentaires)



Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0%
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot = 0,011 kg/tonne de papier





REVUE MENSUELLE
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction de la création : NATALIE BESSARD

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, MAGALI NOHALES, LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL
Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).
Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : histoireetcivilisations@abonnements.mp.com.fr
• Belgique : Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• Suisse : Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion kiosques : XAVIER LOTH (directeur diffusion et production, SABINE GUDE (directrice des ventes), SAVERIA COLOSIMO MORIN (responsable commerciale international), EMILY NAUTIN-DULIEU, VALENTIN MOREAU (chefs de produit)

Modifications de service, réassort pour les marchands de journaux : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

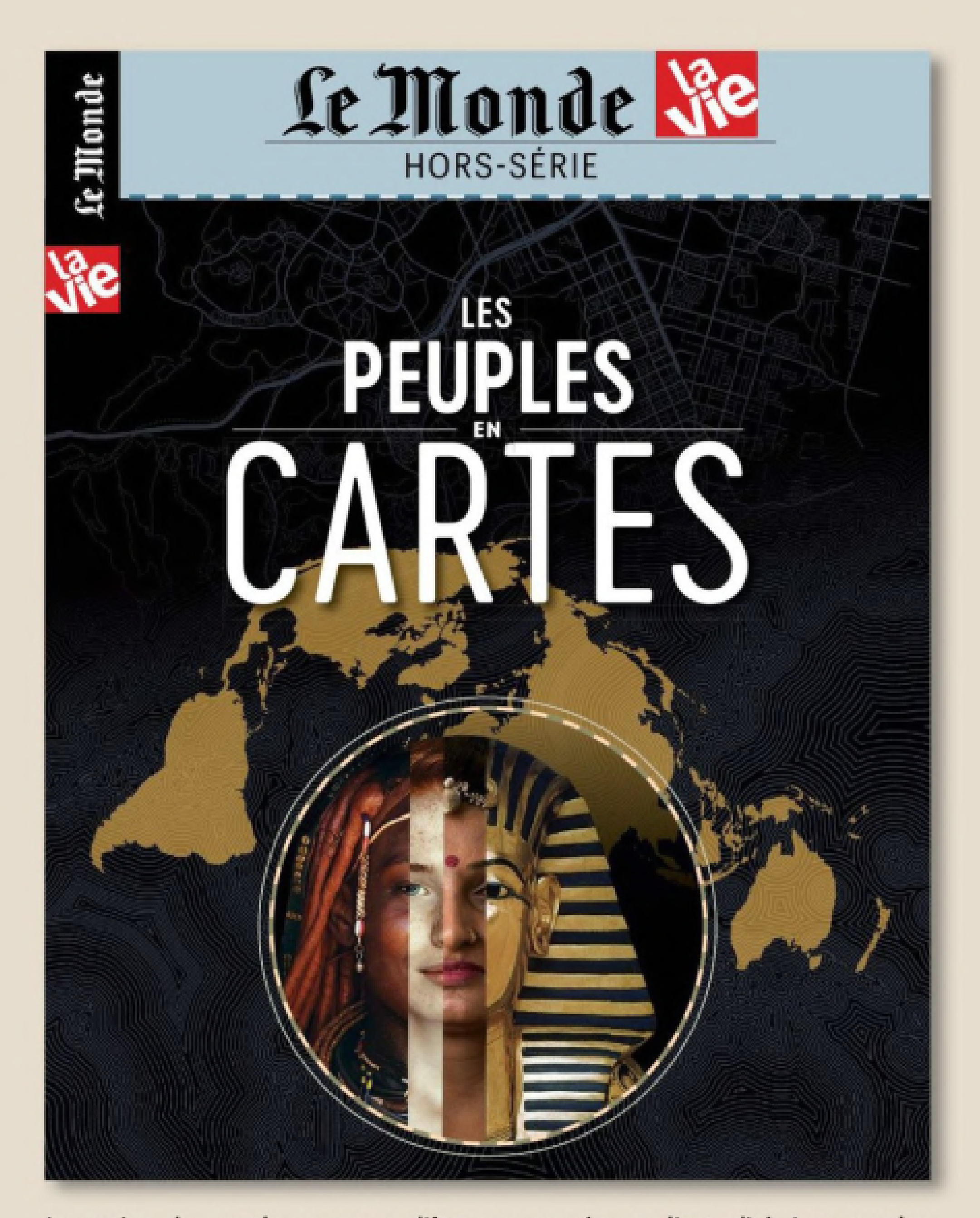
Photographies : Age FotoStock : 12-13, 36, 66-67, 70, 87, 95, 102, 117, 129, 140h, 141. Album : 55, 57b, 116-117, 120. Album/akg-images : 8, 28-29, 32hd, 32bd, 63, 67b, 68, 84, 84-85, 89, 102-103, 134, 134-135. Album/Oronoz : 105. Bridgeman/Index : 20-21, 28, 43. Corbis : 10-11, 12, 37, 54, 58-59, 76-77, 125, 126-127, 133. Cordon Press : 60-61. Getty Images : 19, 29. Martin Gray/NGS : 78-79. Erich Lessing/Album : 9, 14, 16, 17, 20h, 20b, 22, 25g, 25d, 28, 31, 32hg, 32bc, 39, 40, 40-41, 42, 44, 44-45, 46, 46-47, 48, 49, 50, 51, 52, 53g, 53c, 53d, 61, 64, 64-65, 67h, 69, 71, 73h, 73b, 74g, 74d, 75, 80, 82, 86, 88, 90, 92, 96-97, 98, 99g, 99d, 100, 104, 106-107, 111, 112, 113, 116, 119b, 121h, 122b, 123, 124, 128, 136, 137, 140b. NGS : 60. Randy Olson/NGS : 109. Prisma : 106. Photo Scala, Florence : 27, 30, 131. James L. Stanfield/NGS : 6. The Art Archive : 4-5, 18-19, 57h, 58, 62, 76, 91, 107, 110, 118, 119a. The Granger Collection/Prisma : 100-101, 130. Underwood and Underwood/NGS : 139g. Werner Forman Archive/GTres : 35, 102-103, 114-115, 138.
Dessins : Gabriel Martín : 118. Francesc Ràfols : 24. Tenllado Estudio : 83. Errance : 138.
Cartographie : Eosgis.

Le Monde *présente la collection de prestige*

LES GRANDS CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE EN BANDE DESSINÉE



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR WWW.LESCLASSIQUESENBD.FR



La notion de peuple ne cesse d'être convoquée par l'actualité. Les peuples autochtones défendent leurs droits, le populisme progresse dans une Europe qui se barricade face aux migrations, les tensions « ethniques » perdurent dans de nombreux pays du monde...

À l'heure des revendications identitaires, ce hors-série revient sur la façon dont se sont construits les peuples et les États-nations au fil du temps, et sur ce qui les définit : une langue, un territoire, une culture, un récit fondateur...
Pas aussi simple qu'il n'y paraît.

LES PEUPLES EN CARTES

Un hors-série Le Monde la vie
124 pages - 14 €
Chez votre marchand de journaux et sur boutique.lavie.fr